

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE PRESENTE A
UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAITRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
FRANCOIS LAVERGNE

L'EPREUVE DU CREPUSCULE
DANS LA PENSEE DE
HÖLDERLIN ET HEIDEGGER

AVRIL 1988

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

à mes parents

"Ah! Zeus Père, du moins, tire de ce
brouillard les fils de l'Achaïe;
donne-nous un ciel clair, fais que
nos yeux y voient, puis, en pleine
lumière, achève de nous perdre,
puisque'il te plaît ainsi!"

Homère, Iliade, Chant XVII

RÉSUMÉ

Le présent mémoire tente l'explication de deux énigmes : celles de la folie tardive de Hölderlin et de la période nazie de Heidegger.

Le poète Friedrich Hölderlin (1770-1843) a tâché de saisir par le poème l'élément hespérique (occidental) de la Germanie.

Le professeur Martin Heidegger (1889-1976) a travaillé à renouveler le savoir en sa tradition première, c'est-à-dire, philosophique.

Hölderlin et Heidegger ont au moins en commun l'effort de retrouver l'être ou l'essence du monde occidental. L'échec de leurs tentatives donne à penser l'inappropriation de l'art devant la promotion fulgurante du mode de penser scientifique. Non que la création en général soit soudainement devenue impuissante à éclaircir la situation de l'homme moderne, mais elle n'est plus requise comme jadis pour construire l'humanité. Ce délaissement pose la fin de la poésie et de la pensée méditante. Et c'est cela l'épreuve du crépuscule.

L'attitude du poète et du penseur devant cette fin n'est pas démissionnaire : elle devient chez l'un souvenir des clartés qui furent ; et chez l'autre pensée des chemins et des oeuvres. Souvenir et pensée peuvent susciter l'avènement d'un jour nouveau.

REMERCIEMENTS

... à messieurs Alexis Klimov et Marc Renault
pour la direction de ce travail de recherche.

TABLE DES MATIERES

RESUME	iv
REMERCIEMENTS	v
TABLE DES MATIERES	vi
LISTE DES ABREVIATIONS	vii
INTRODUCTION	1

Première partie
GENEALOGIE DU CREPUSCULE

CHAPITRES

I. HEIDEGGER : ETRE ET POLITIQUE	
1. L'oubli de l'être	9
2. L'hitlérisme	20
II. HÖLDERLIN : LE TEMPS DE L'IMPATIENCE	
3. Tübingen I	30
4. La parole d'Hypérion	40

Deuxième partie
L'EPREUVE DU CREPUSCULE

III. HÖLDERLIN : LE TEMPS DE LA DETRESSE	
5. La parole d'Empédocle	55
6. La mort de Diotima	68
IV. HEIDEGGER : ETRE ET PENSEE	
7. Une approche de Hölderlin	83
8. L'expérience de la pensée	104
MEMENTO : TÜBINGEN II	118
BIBLIOGRAPHIE	130
INDEX DES NOMS ET LIEUX	139

LISTE DES ABREVIATIONS

... utilisées pour les ouvrages de Heidegger :

<u>AH</u>	Approche de Hölderlin
<u>Avp.</u>	Acheminement vers la parole
<u>Chm.</u>	Chemins qui ne mènent nulle part
<u>EC</u>	Essais et Conférences
<u>Herne</u>	Cahier de l'Herne sur Martin Heidegger dirigé par Michel Haar.
<u>IM</u>	Introduction à la métaphysique
<u>Kpm</u>	Kant et le problème de la métaphysique
<u>Ni</u>	Nietzsche I
<u>Nii</u>	Nietzsche II
<u>QI</u>	Questions I
<u>QII</u>	Questions II
<u>QIII</u>	Questions III
<u>QIV</u>	Questions IV
<u>Qch?</u>	Qu'est-ce qu'une chose?
<u>QM?</u>	Conférence "Qu'est-ce que la métaphysique?" (1929) dans <u>QI</u>
<u>QP?</u>	Qu'appelle-t-on penser?
<u>Sch.</u>	Schelling
<u>SZ</u>	Sein und Zeit (Etre et Temps)
<u>WG</u>	Vom Wesen des Grundes (De l'essence du fondement) dans <u>QI</u>
<u>WW</u>	Vom Wesen der Wahrheit (De l'essence de la vérité) dans <u>QI</u>
<u>ZW</u>	Die Zeit des Weltbildes (L'époque des "conceptions du monde") dans <u>Chm.</u>

... utilisées pour la référence aux oeuvres de ou sur Hölderlin :

Bertaux	Pierre Bertaux, <u>Hölderlin ou le temps d'un poète</u>
<u>Emp.I</u>	La mort d'Empédocle (Première version)
<u>Emp.II</u>	La mort d'Empédocle (Deuxième version)
<u>Emp.III</u>	La mort d'Empédocle (Troisième version)
<u>GF</u>	Hölderlin, <u>Hymnes, élégies et autres poèmes</u> , Garnier-Flammarion
Härtling	Peter Härtling, <u>Hölderlin biographie</u>
<u>Hyp.I</u>	Hypérion (Premier volume -1797)
<u>Hyp.II</u>	Hypérion (Second volume -1799)
<u>LP</u>	Hölderlin, <u>Oeuvres</u> , Bibliothèque de La Pléiade
<u>WB</u>	Hölderlin, <u>Souvenir de Bordeaux</u> , William Blake and Co. Edit.

INTRODUCTION

Quand, aux heures vespérales, un ciel périt et que les ruines, sous les lueurs étranges, inspirent la plainte du délaissement.

C'est alors le temps, pour la pensée, d'éprouver la tombée vers l'inapparence.

L'épreuve du crépuscule... Comme si l'heure de tombée pouvait être accablante! Depuis quand la Terre du Soir (Abend-Land) de ses couchants cherche à nous éprouver? Est-ce la peur de l'obscur qui nous fait regretter de n'être encore plongés dans les espaces tout en lumière? Le crépuscule n'est pourtant pas lugubre, car annonce-t-il l'obscur que ce présage porte aussi la promesse d'une autre clarté. S'il est une épreuve du crépuscule, il ne peut s'agir que de cet instant fait de gris, où regard, éclaircie et lumières, sombrent dans l'attente de l'aube vitale.

Hölderlin et Heidegger semblent avoir, mieux que quiconque, éprouvé cette attente. L'un poète, l'autre penseur, ils ont d'un oeil infatigable fouillé l'horizon vespéral. Pas pour entonner une vêpre majestueuse; ni pour faire, de quelque manière que ce soit, une oeuvre tissée de ce gris, qui sied pourtant très bien aux Allemands. Non, s'ils ont du crépuscule trouvé à dire, c'est qu'ils ont vu dans cette image la réalité de notre temps.

Le crépuscule... Pas que le simple retrait du jour. Il se dit aussi de tout ce qui décline, tels les dieux, les nations et les temps. Ces chutes ne sont pas étrangères à la pensée de Hölderlin et Heidegger. On reconnaîtra par

exemple les nostalgies d'Hypérion, ce héros rêvant des grandeurs de l'Hellade antique, où le poète, par le truchement de son personnage, se plaît à critiquer la bâtardise de son époque. Heidegger également, qui, fasciné par la pensée "matinale" de Parménide ou d'Héraclite, posera la nécessité de retrouver (par un "pas en recul") cette vision première de l'être. Rêverie hypérionienne ou pas en arrière : deux choses issues d'une même douleur, celle d'être envahie par l'ombre, au point de ne plus avoir la mémoire du jour.

Ce crépuscule est à éprouver. Quand tout se résout à l'absence, à la perdition, quand l'homme oublie sa pensée douloureuse afin de ne songer qu'à lui-même, alors au-dessus de sa tête, en terrible présage, la chouette aux ailes duvetées prend son vol. Qui tourne les yeux sur le signe de Minerve apprend à voir l'esprit du temps. Pour le prouver, les oeuvres de Hölderlin et Heidegger. Car du trop-peu où nous étions, à ne vouloir considérer que les paroles inspirées du couchant, voilà que nous versons dans le trop-plein tellement la pensée de ces deux auteurs se situe sous l'égide du crépuscule. — Mais cette indication est-elle sérieuse? Faudra-t-il aborder ces oeuvres en sachant que nous allons rabâcher la vieille rengaine de l'Occident en péril, sur le point de se corrompre? L'épreuve du crépuscule serait-il le titre pour exprimer la déchéance humaine, s'il en est une?

Ne chanter que la sérénade du déclin est une chose bien trop ennuyeuse. L'"épreuve" doit plutôt ouvrir une voie créatrice, où, malgré le périmentement des lumières, jaillit l'endurance d'aller vers les origines du regard. Cela, l'oeuvre du poète souabe et les écrits du maître de Fribourg doivent en montrer l'aventure. — Pour les fins de cette introduction, qu'un double éclaircissement réussisse à indiquer cette voie.

— D'abord, Friedrich Hölderlin (1770-1843), le plus grand poète de l'Allemagne. Son oeuvre se résume à peu de choses : un roman (Hypérion), quelques poèmes publiés dans des revues littéraires et des almanachs, et une traduction de l'Oedipe et de l'Antigone de Sophocle. En comparaison de ses amis Hegel et Schelling, et si l'on excepte la correspondance, Hölderlin n'a presque rien écrit. Parce qu'il y a cette fâcheuse affaire : trente-six ans de délire, de folie pure et simple. Au moins (et pour ce cas-ci), ce basculement hors de la raison confère à l'oeuvre une puissance digne d'elle, la démence étant le sceau authentifiant la profondeur de son esprit.

Pendant près de quatre décennies, l'infortuné Hölderlin reniera jusqu'à son nom, griffonnant sans arrêt des rimettes incohérentes. Destin malheureux ! "Qui hante de trop près les dieux, ils le condamnent à la misère" dit justement Bettina Brentano. Mais cette façon de comprendre Hölderlin ne contribue qu'à perpétuer une légende, voulant que trop près du divin, les ailes nous brûlent, impitoyablement. Pour le Romantisme, quelle belle affaire ! — Sauf que Hölderlin (et c'est là le résultat des recherches de Pierre Bertaux, de Peter Härtling, de Jacques Teboul et de Bernard Groethuysen) est demeuré parfaitement sain d'esprit, feignant la démence pour éviter les basses-fosses du Palais Wurtembergeois. Pour complot politique paraît-il.

Or cette "réhabilitation" nécessite une relecture de l'oeuvre holderlinienne, afin de reconstruire une compréhension qui ne soit pas que romantique. La réussite de cette reconsidération dépendra de la justesse du crépuscule comme terme précompréhensif du chemin de cette pensée. Le premier éclaircissement tient donc en ceci : que ce poète éprouve peu à peu l'impossibilité de l'oeuvre dans son époque et que son attitude par rapport à la barbarie qui l'entoure surpasse tout simplement le génie. Car l'ostracisme qui

jouait contre le voeu d'une Germanie fondée poétiquement a conduit Hölderlin non pas au désespoir, mais à quelque chose de plus insondable : la démence. Cette voie épouvantable doit maintenant être prise au sérieux.

Nous faudra-t-il reconsidérer la culture, la politique et l'homme? — Le risque est alors grand de cracher nous aussi par les fenêtres ce qui fait l'orgueil de ce monde. Mais rien n'importe plus que de montrer, littéralement, l'expérience inouïe de ce "fou" encore poète. Il nous faut approcher le versant inaudible de cette parole différente, il nous faut une bonne fois avoir le courage d'aller au fond de cette affaire. Car le paradoxe n'est-il pas flagrant : capable d'harmonies sublimes, Hölderlin pianote pendant trente-six années les mêmes refrains; fort d'intuitions extraordinaires, presque quatre décennies à noircir des bouts de papier que l'on jetait dans des "corbeilles à linge".

Si la thèse psychopathologique ne tient plus debout (d'après les recherches des biographes ci-haut mentionnés), alors le parti de la contrainte (feindre la folie pour éviter la prison) n'est pas mieux choisi : il ne faut pas oublier la vénération que le poète avait pour Achille, ce héros qui n'a pas hésité entre une courte vie glorieuse ou une existence interminable mais sans éclat. Ainsi, il faut voir si une "résistance longanime" ne dépend pas plutôt d'une "épreuve du crépuscule", conscience encore inaperçue chez ce malheureux poète.

Mais pour entendre ce langage surprenant, pour entrevoir ce regard détaché de tout projet, nous avons besoin d'une autre parole, allemande elle aussi et soucieuse d'"éclaircissement"¹. Sans elle, la poésie hölderlinienne attendrait

1. Éclaircissement : Erläuterungen ... zu Hölderlins Dichtung. C'est le titre du recueil des conférences prononcées par Heidegger sur le poète Hölderlin.

encore son interprétation, d'où cet égard pour Martin Heidegger.¹

— Autre fulgurance que ce penseur "qui ne doit sa réputation qu'au fait qu'il n'est compris de personne"². Né à Messkirch, pays de Bade, le 26 septembre 1889, son temps sera celui des deux guerres mondiales et de la double défaite allemande. Il meurt le 26 mai 1976 et l'on retient du professeur de Fribourg son incompréhensible "question de l'être" et sa non moins inexplicable aventure au sein du Parti hitlérien. Ses paroles originales (frisant le mysticisme) et l'insigne nazi lui ont valu les sarcasmes les plus cinglants. Encore aujourd'hui, le nom de Heidegger déclenche la moquerie et la diffamation, mieux aurait valu l'indifférence. Et pourtant! Qui méprise Heidegger ne prouve que son incapacité à mesurer l'ampleur de l'oubli sur la question de l'homme. Face à la complaisance que dire? Et que faire? Aurons-nous toujours en aversion celui qui, patiemment, n'a fait que tendre vers l'essentiel? Pourquoi cette méfiance vis-à-vis de quelqu'un n'ayant que des questions³? — Il n'est pas si terrible le chemin heideggerien. Qui se propose même de le parcourir ne s'impose en fait qu'une seule chose : penser. Non pas à la manière heideggerienne, mais suivant sa disposition, selon qu'il peut prêter l'oreille à ce qui demeure non entendu dans le grand silence de toutes les questions sans réponses.

-
1. Carl Friedrich von Weizsäcker nous confie, dans un article intitulé "Rencontres sur quatre décennies", l'aveu suivant de Heidegger : "Il me dit un jour que sa philosophie devrait se contenter de rendre possible après coup la poésie de Hölderlin qui avait existé avant lui." in Herne, p. 160.
 2. Heidegger citant un critique dans sa lettre au Président du Comité politique d'épuration, 1945. Herne, p. 104.
 3. Citons cette phrase : "L'interrogation est la piété de la pensée." in EC, "La question de la technique", p. 48.

Mais nous avons à trancher : ou bien nous dénigrons le pas trop allègre de Heidegger parmi les oeuvres les plus profondes de l'Histoire de la Philosophie, ou bien nous convenons du génie de la compréhension de ce professeur étonnant. D'un côté, l'opportunité nous est offerte de tout de suite couper court au "baragouinage heideggerien"; de l'autre, la tâche nous attend de nous risquer sur les sentiers sinueux de ce penseur, pour saisir apparemment la véritable dimension de l'oeuvre hölderlinienne. Il nous faut évidemment préférer cette dernière option. Car nous avons à comprendre que l'obscurcissement, que le périssement des lumières, viennent de l'oubli dans lequel se murent nos regards épris d'actualités quotidiennes.   nos préoccupations, sans le moindre souci pour le "fondement de l'agir", nous allons en insensés loin de la faveur qui jadis nous ouvrait dans le matin de notre race le séjour temporel de l'ek-sistence. Les ruines sont des mondes désappris. Et c'est le mérite du chemin de Heidegger que de conduire à la vision de ces vieux visages mémorables. Puisse cette expérience nous réintroduire à la responsabilité d'être-le-là du monde historial. Car il y a (il faudra le montrer) une intimité fructueuse entre l' tre¹ et l'homme. Rien n'importe plus que de sauvegarder cette proximité créatrice. Car sans cette "coexistence" (Heidegger parlerait de co-propriet ), le langage et l'histoire ne seraient choses possibles. Sans l'ouverture à l'être, l'homme n'est pas. Il dépend de peu pour que la cécité ontologique vienne à gagner la demeure humaine. Ce qui en résulterait serait pire que la torture ou l'humiliation : car l'objectivation (ce mode d'existence factice), en apparence si confortable et sans détresse, fait ni plus ni moins de l'homme un esclave docile, malléable.   quoi peut-il alors servir

1. Sein ist nicht Gott. (L'être n'est pas Dieu). L'être n'est rien d'étant. Pour cette raison, et pour éviter toute représentation religieuse ou métaphysique, nous préférons l'écrire sans user d'une majuscule.

dépasse l'entendement. C'est pourquoi Heidegger insiste tant sur le fameux Schrittzurück (le pas en recul vers les étonnements premiers), afin de ne perdre, dans la griserie cybernétique actuelle, le véritable lieu de l'homme.

Or cet espace de l'authenticité est chanté par Hölderlin comme le désabritement périlleux, qui rend à l'homme la pensée qui sauve. Heidegger, du creux de ce péril, fut à même d'éprouver la vérité hölderlinienne. Non, l'ex-recteur nazi n'a pas démissionné de sa charge : c'est plus que jamais vers l'essentiel, vers la Commémoration (Andenken) de la plus haute connaissance que Heidegger médite sans relâche le surpassement de la déréliction détestable. Le crépuscule peut ainsi apparaître comme la promesse d'une nouvelle naïveté.

Au contraire donc d'une étude sur deux auteurs, où chacun s'illustre à qui mieux mieux, il est préférable de s'introduire dans la pensée heideggerienne où chemin faisant, Hölderlin se montre, incontournable et décisif quant au Denkweg (chemin de pensée) subséquent du Maître de Fribourg.

Aller de la sorte devrait nous mener dans la vision du souvenir, où se donne sur le fond des anciennes épreuves, la preuve de l'oubli.

Quand donc, dans le sombre éclat
du soir, se perdent les marques
du sentier.

— C'est alors de mémoire que
réussit à se gagner le retour à
la demeure.

Première partie

GÉNÉALOGIE DU CRÉPUSCULE

"Le soir change image et sens."

Georg TRAKL, Ame
d'automne

CHAPITRE PREMIER

HEIDEGGER : ETRE ET POLITIQUE

1. L'oubli de l'être.

"Nous n'interrogerons plus
longtemps, il me semble."
G. TRAKL

C'est en 1927 que sont imprimés, dans les Annales de Edmund Husserl, les premiers fascicules de Sein und Zeit. Depuis lors, le "phénomène Heidegger" n'a cessé de répandre sa puissance de bouleversement. C'est comme si la pensée, après cette lecture un tant soit peu ardue, se réveillait d'un long sommeil. C'est la marque d'une oeuvre réussie que d'irradier, pour ceux qui s'en approchent, la force d'un regard.

Sein und Zeit est pourtant un livre de philosophie. Cela veut dire que son "action" est limitée au cercle restreint de ses lecteurs. Mais ces derniers savent la profondeur impérissable de ce traité, même si aujourd'hui la critique s'accorde à n'y voir que l'ouvrage du "premier Heidegger"¹. — Travail en quelque sorte issu de la phénoménologie husserlienne. (Soulignons l'amitié pleine de revirements entre Husserl et Heidegger.) On peut aussi y voir la continuation philosophique du projet de Dilthey. (Faire du "monde" les bases d'une herméneutique.) En tout

1. Par exemple Gilbert Hottois, dans son article "L'insistance du langage dans la phénoménologie post-husserlienne" in Revue Philosophique de Louvain, février 79. Il définit Sein und Zeit comme oeuvre du type adlinguistique. (page 68)

cas, instauration renouvelée — et audacieuse— de la "question de l'être" (Seinsfrage, dorénavant).

Premier Heidegger ou non, la question —contrairement à l'inachèvement du traité— demeure entière sur le chemin du penseur de Fribourg. Cette insistance n'a pas trompé. Car Sein und Zeit apporte le mot pour lequel un si long étonnement est nécessaire : être¹, qui de son là maintient homme et chose dans le rapport de la présence. C'est en interrogeant ce vieux problème, rendu méconnaissable au fil des âges, qu'un souvenir soudainement impose ses traits. L'être serait cette inaccessible simplicité, tenant l'homme et l'étant dans l'ouverture inexplorée de sa lumière. Parce qu'il fait paraître le paraissable et donne à penser le pensable, l'être rend possible le cheminement dans le visible. Tenir pour accordé l'espace quotidien —où s'éploie en splendide paraître l'étant dans son être— découle de l'errance dans laquelle divague la pensée humaine.

"La question de l'être est aujourd'hui tombée dans l'oubli..." (2)

affirme Heidegger qui pressent la tombée des lumières devant le regard de l'homme. Mais qu'est-ce que l'être? Ce petit mot prononcé des dizaines de fois par jour nous paraît bien trop "général" pour recevoir une définition précise. D'ailleurs, qui se plaint de n'avoir aucune idée sur ce concept? De l'Être, il s'est dit suffisamment de choses, tant par les philosophes que par les théologiens pour demeurer pantois devant ce problème.

Le projet de Heidegger n'est pas toutefois d'aller chercher les conceptions reçues de "l'Être en tant qu'Être".

1. Sur la typographie de l'"être", voir ci-dessus, note 1 de la page 6.

2. SZ, p. 2.

Plutôt reprendre à neuf ce problème très ancien, afin de contourner, ou mieux de détruire, les représentations traditionnelles et sclérosées de la "pensée philosophique" dont se réclament les fabricateurs de doctrines. En introduisant l'"an-archie"¹ au sein de la Philosophia perennis, Heidegger appelle un regard capable de percer les croûtes dogmatiques que la raison a laissées sur les concepts essentiels de l'ultime interrogation. Ce regard trouve sa force dans la phénoménologie, dont Sein und Zeit fait largement la description au paragraphe sept, subdivisions comprises.

En fait, ce regard a vertu épiphanique. Mais qu'est-ce que la phénoménologie? — Loin de définir cette science selon les critères appris de Husserl, Heidegger rend phénoménologique le problème du sens de l'être. (Pour Husserl, il s'agit d'un véritable scandale, la phénoménologie devant se préoccuper des phénomènes, non d'un invisible indéfini.) Heidegger entreprend donc un cheminement particulier, tâchant de rendre à la phénoménologie le champ d'étude qu'elle aurait dû toujours posséder, d'après la patrie primitive de ce mot. Or celle-ci a deux versants : le φαινόμενον et le λόγος.

φαινόμενον ne sert pas qu'à désigner le manifeste en tant que tel, c'est-à-dire, les étants. On appelle aussi "phénomènes" les signes ou indices que donne l'étant en général. Ce qui se révèle, sous le couvert de l'annonce, à partir d'indices, forme une indication phénoménale tout aussi "réelle" que ce-qui-se-montre-en-lui-même et que nous désignons par "le manifeste".

1. À ce sujet, l'étude de Reiner Schürmann, Le principe d'anarchie, Heidegger et la question de l'agir, Paris, Seuil, 1982.

Cette subtilité est plus importante qu'elle ne l'est qu'à première vue. En théorisant un sens caché au manifeste, Heidegger confère à la phénoménologie un domaine jusqu'alors refusé au questionnement rationnel. C'est par cet aspect négligé du phénomène, par l'auscultation du signe, en tant que valeur, que Heidegger croit pouvoir saisir le fondement du phénoménal.

Mais ce fondement reste lui-même en-dehors de toute portée si le phénomène-indice échappe au λόγος. Que par λόγος nous entendions le vocable consacré de "raison" suffit pour perdre complètement l'intuition heideggerienne du concept de phénoménologie. Λόγος "signifie rendre manifeste ce dont il est discouru dans le discours."¹ Le discours a pour ambition de faire-voir ce dont il est discouru. La nécessité d'inviter le regard se comprend dans la mesure où le langage, comme expression d'une expérience vécue, réussit à reproduire indéfiniment la pose recueillante de ce qui est là. Parler, c'est répondre à la présence des choses, c'est "accuser" leur être, d'où le langage pour attester la vision du monde. La volonté de dire doit viser la majesté du simple, car ce n'est qu'à cette réussite que se déploient les mots ailés. Monstration originelle, ainsi se situe le λόγος entendu suivant son indication première.

Alors, la monstration, en tant que présentation à la vue d'une offrande accessible, devient, pour le phénomène-indice, la manière même dont sera intimé l'être de l'étant. Car ce qui, pour la phénoménologie, constitue maintenant le thème explicite de sa recherche, c'est en quelque sorte

1. SZ, p. 32.

l'idée d'une saisie du sens caché dans le manifeste; autrement dit, sera véritablement phénoménologique l'appréhension de l'être de l'étant.

Cette position peut sembler artificielle ou théorique. Mais la question du sens de l'être ne fut pas tissée des limbes. Husserl peut toujours refuser d'y voir un sens, n'empêche que le projet heideggerien d'une répétition de la Seinsfrage se légitime pourtant (et paradoxalement) à partir de la formulation, chez l'auteur des Recherches Logiques, de "l'intuition catégoriale". Celle-ci est le sol sur lequel Heidegger peut justifier une "phénoménologie de l'Inapparent"¹. Qu'est donc l'intuition catégoriale pour diviser derechef une alliance qui promettait?

Husserl pense ainsi le problème: il admet chez Kant l'affirmation que "l'être n'est pas un prédicat réel"². Mais la question de la possibilité pour le réel d'être perceptible demeure entière. Il pose alors cette alternative: "un être quelconque est placé réellement ou imaginativement sous nos yeux."³ D'une part, le jeu d'un être non-perceptible mais en excédentarité sur le réel, l'être étant ce "catégorial" subsumant le divers des données hylétiques⁴ et, d'autre part, la thèse immanentiste qui dicte la possibilité pour la conscience de conférer l'être au réel. Cette dernière façon de considérer les phénomènes est la voie développée par Husserl. Mais Heidegger, de son fond aristotélicien, développera plutôt le point de vue de l'excédentarité.

1. Heidegger, Lettre à Roger Munier, 16 avril 1973, Herne, p. 111.

2. Husserl, Recherches Logiques, tome 3, p. 169.

3. ibid., p. 174.

4. "Le fondement du sensible est ce que Husserl nomme la Hylè, c'est-à-dire ce qui affecte sensiblement, bref les données sensorielles (le bleu, le noir, l'extension spatiale, etc.)." QIV, "Zähringen-Seminar, p. 312.

"Pour pouvoir déployer la question du sens de l'être, il fallait que l'être soit donné, afin d'y pouvoir interroger son sens. Le tour de force de Husserl a justement consisté dans cette mise en présence de l'être, phénoménalement présent dans la catégorie. Par ce tour de force j'avais enfin le sol : "être", ce n'est pas un simple concept, une pure abstraction obtenue grâce au travail de la déduction." (1)

Sein und Zeit est né de cette impulsion décisive, sauf qu'il est étrange de ne voir aucune mention de l'intuition catégoriale dans ce traité. Sur quoi donc s'engage la pensée de Heidegger après le "tour de force" réalisé par Husserl? Vu le conflit de positions au sujet de l'intuition catégoriale, il devient prévisible que du côté husserlien l'on veille au développement d'une psychologie pure ("cette science universelle d'un nouveau genre, qui est la science de la subjectivité pré-donnant le monde."²); et que de l'autre l'effort soit amorcé en vue "de savoir quel est le mode d'être de l'étant dans lequel le "monde" se constitue."³ — Heidegger s'engagera donc à faire l'analyse de la transcendance⁴ finie du Dasein.

1. QIV, "Zähringen-Seminar", p. 315.

2. Husserl, La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale, p. 167.

3. Heidegger, Lettre à Edmund Husserl, 22 octobre 1927, Herne, p. 45.

4. Si le monde se fait du rapport Dasein-étant, le rapport en soi est la transcendance, ouverture qui prouve l'aptitude à la question de l'être. C'est la transcendance qui permet un "saisissement" de l'étant et de soi-même, saisissement qui libère un regard au-dessus des choses et qui fait de l'homme un être du dehors, un ek-sistant (ek : hors de...; sistere : se tenir debout). Ce vers quoi le Dasein transcende est appelé le "monde", phénomène qui subordonne les perceptions possibles de l'étant; par le fait même, ce concept est soumis à la finitude de nos intuitions et représentations sensibles. C'est pourquoi le monde désigne "en son fond la totalité de la finitude de l'être de l'homme." (QI, "WG", p. 126.)

Nous pouvons résumer le différend Husserl-Heidegger de la façon suivante : une phénoménologie orthodoxe (comme la pratique Husserl) revendique la conscience (Bewusstsein) comme le fondement "pour une recherche de la constitution de toute réalité."¹ Inscrite dans la tradition du cartésianisme, l'étude de la res cogitans (la raison, l'esprit, la conscience) devient le point de départ irréductible pour expliquer par exemple la présence de la res extensa (l'étendue, l'étant corporel). Ainsi le développement d'une "psychologie" s'impose pour une connaissance philosophique de l'homme au monde. La voie heideggerienne n'accorde pas à la conscience (Bewusstsein) la possibilité de pouvoir conférer l'être au réel. Certes, le phénomène est toujours perçu à travers une conscience, mais rien ne prouve que c'est la subjectivité qui le fait être. Sujet et Objet ne sont pas les limites absolues du réel. Que la conscience soit toujours la conscience de quelque chose est un principe que nous n'oserons ébranler. Mais la perception des phénomènes n'est a priori possible que si une éclaircie, une ouverture, offre l'espace de jeu dont ils ont besoin. Sans une "place" pour se confronter, subjectivité et objectivité n'auraient de sens. Or voilà, malgré que Husserl ait les pieds dessus, il ne voit pas le sol où tout entre en présence. Il ignore par conséquent l'espace ontologique de l'être, de l'ouverture, reconnu par Heidegger. Et c'est là la divergence entre Heidegger et son Maître. Ce n'est donc plus la Bewusstsein (conscience) qui est accusée pour la possibilité d'un saisissement de l'être-objet, mais c'est l'ouverture — où sujet et objet se retrouvent — qui se donne comme le lieu (Dasein) où la conscience peut déployer ses problèmes.

Mais qu'est donc le Dasein pour affranchir Heidegger du psychologisme husserlien? — Ce terme, traduit par "être-là", n'est pas qu'un nom mis à la place d'un autre, en

1. D'après une note de l'auteur, dans SZ, p. 47.

l'occurrence l'être humain. Si la tradition idéaliste a l'habitude de cette expression, c'est parce qu'elle possède l'avantage de traduire précisément une intuition fondamentale. Être-là veut dire : être le Là de la présence. L'homme est seul capable de cette situation, de ce "pouvoir". Mais le Dasein n'est pas une caractéristique de l'être humain. Prendre conscience du lieu, découvrir ses possibilités, pressentir sa finitude, ne sont pas des actes liés en propre à l'homo sapiens. Que nous soyons le Là de l'éclaircie vitale et que nous soyons dans l'aptitude de parler ou d'agir ne prouvent qu'une chose : qu'initialement être et homme se coproprient¹ dans le Dasein pour le projet du monde. Ainsi, dans l'intimité miraculeuse de cette entre-appartenance, "tout ose entrer en présence"². Être et homme sont dans le même, dans le Là de la transcendance mondiale. Ce lieu est le Dasein. Et par son Dasein en lui, on peut dire de l'homme sa vertu à la métaphysique.

"L'analytique existentielle de l'existence quotidienne n'a pas pour objectif de décrire comment nous manions couteaux et fourchettes. Elle montre comment tout commerce avec l'étant -quand même il semble ne concerner que celui-ci- pré-suppose déjà la transcendance du Dasein, l'être-dans-le-monde."(3)

Transcendance qui, répétons-le, ne découle pas des seules forces de l'homme. Pour qu'advienne dans le possible le regard capable de saisir l'étant dans son être, il faut

-
1. Les traducteurs français de Heidegger ont peine à transcrire plus clairement le terme Ereignis par "copropriation". L'emploi de ce néologisme est justifiable dans la mesure où cette expression traduit fidèlement l'idée d'un "événement" entre l'être et l'homme. Événement essentiel, qui touche à la "propriété" ni plus ni moins.
 2. Luce Irigaray, L'oubli de l'air, p. 140.
 3. Kpm, pp. 290-291.

cette double condition : la réquisition par l'être, de l'homme; et la disposition, en ce dernier, à l'injonction de l'être. Cette réquisition-disposition fait du Dasein le responsable du monde.

Mais Sein und Zeit, qui fonde la Seinsfrage sur la quotidienneté du Dasein (comprenons une bonne fois que l'agir humain n'est possible que sur une compréhension de l'être¹), nous met en garde contre une détestable déréliction.

"C'est parce que l'être-là est essentiellement sa possibilité qu'il peut dans son être se "choisir" soi-même, se conquérir, qu'il peut se perdre ou éventuellement ne se conquérir qu'"en apparence"."(2)

Ainsi l'intuition d'une sombre puissance. Celle de l'inauthenticité du vécu. L'âpreté d'avoir à être peut conduire à la décharge de ses possibilités les plus essentielles, et ce dans la vacuité générale et soutenue du "on", ce "refuge confortable de l'existence fausse."³

"Le Dasein chute en lui-même à partir de lui-même, il plonge dans le vide et l'inanité de la quotidienneté impropre. Mais cette chute, du fait de l'état d'explicitation publique, lui reste cachée, elle va même jusqu'à être explicitée comme "ascension" et comme "vie concrète"." (4)

Le plus grave, c'est que la distance séparant l'authenticité du vécu de la plate quotidienneté est devenue quasiment infranchissable, comme si l'emprise du "on" avait obscurci définitivement l'identité sensible du Dasein. Le crépuscule ontologique commence donc par un quotidiennisme résolu.

-
1. "La compréhension de l'être (...) ne signifie pas que l'on saisisse l'être comme tel..." QI, "WG", p. 98.
 2. SZ, p. 42.
 3. E.M. Cioran, Précis de décomposition, p. 27
 4. SZ, p. 178.

Ainsi demeure incomprise, dans le monde de l'affairement, la question de l'être. Progrès et développement social empêchent de considérer cette incompréhension comme un manque à combler. Mais Heidegger pense tout autre chose. L'homme déchoit. Dans sa caverne, il s'amuse, l'insensé, au jeu des ombres. Et la poésie, comme gardienne de la présence de l'être, disparaît ou se dénature entre les mains de vils rimailleurs. Le tourbillon de l'oubli fait perdre de vue cet "autre" qu'est l'être et conduit l'homme à la complaisance qu'il est la "mesure" du monde.

C'est donner vigueur à la méprise que de n'avoir plus de mots pour la compréhension insoupçonnée, recouverte, de l'être en tant qu'éclaircie hébergeante. Désapprendre la vérité (ἀλήθεια) du présenter silencieux, de l'être en son étant, c'est ne plus mobiliser dans le Dasein que sa "disposition" pour des projets anti-poétiques, comme l'instauration de l'ère administrative. Le Dasein bureaucrate ne poématise plus. Cela veut dire que se dessine en lui l'assombrissement de l'ouverture essentielle. Pour des préoccupations futiles, est laissée dans l'inactuel l'ancienne effraction du Dasein dans la temporalité de l'être.

Contre cette conséquence, Heidegger voudrait le resaisissement de l'essence de l'homme. Sein und Zeit ménage en ce sens le chemin vers un séjour plus authentique. Pour l'amour de l'intégrité. Non qu'il faille se porter en l'essai d'une vie "différente", étrangère à la quotidienneté anonyme et insipide de tellement d'hommes. Il ne peut s'agir de vivre à l'encontre de l'existence moderne. Bien plutôt faut-il cheminer dans la détresse vers les lieux où le bavardage est inconvenant. Mais comment proposer une telle avenue, comment réussir à faire entendre, dans

la griserie actuelle, la nécessité d'entamer le dépassement de l'ombre?¹

Va ainsi dans l'étrange celui qui, de certitudes délaissées, s'aventure en quête d'une parole indivise, remplie d'étonnements. Sur la trace de ces chemins, il y a l'indice d'une ancienne conquête : celle des Grecs qui, il faut l'admettre, avaient la science des phénomènes. Qui s'éprend de la beauté de leur art ne peut qu'envier ce temps qui les a vu naître. L'idée d'une réformation, afin de retrouver cette grandeur, devient alors plus qu'une inquiétude. Elle apparaît comme la nécessité même.

1. "Avec la question apparemment si abstraite des conditions de possibilité de la compréhension de l'être, nous ne prétendons à rien d'autre qu'à nous sortir de la caverne pour nous mener à la lumière..." Heidegger, Die Grundprobleme der Phänomenologie, cité par John SALLIS, Herne, p. 192.

2. L'hitlérisme

"Pourquoi ne se sont-ils pas, en 1933, ceux qui prétendaient savoir, pourquoi à l'époque ne se sont-ils pas, justement eux, mis en route pour faire tout tourner, et de fond en comble, vers la bonne direction?" (1)

Certains ne vivent que d'aventures, mais il y en a d'autres qui, à force d'être affadés, trouvent encore pénible d'aller nourrir la cheminée. Mais ils aiment, pour toute distraction, ces esprits veules, blâmer de mots cuisants ceux qui gaspillent l'espoir dans des lointains inutiles. Ainsi ont-ils traîné dans les ragots les plus farfelus le professeur-recteur de l'Université de Fribourg, Heidegger à la médaille hitlérienne. Et pour cause, car à peine venait-il d'accepter de prendre en charge le rectorat que le voici en train de remettre sa démission, sans donner plus avant de raisons ou d'excuses. Un sort vraiment détestable s'est depuis abattu sur sa vie. À l'audace un peu fière les dieux ne manquent pas, le moment venu, de verser un peu de fiel aux jours déjà si aigres. Mais demandons-nous ce qui s'est passé.

Il y eut cette question : "qu'est-ce que l'être?" Sein und Zeit, en 1927, préfigurait la réponse : "l'être de l'étant n'est pas lui-même un étant."² Il n'est rien qui puisse se représenter, se donner, se voir. Il n'est rien d'une intuition intellectuelle, ou d'une quelconque entité étrangère au monde. Mais il est néanmoins dans la mesure où il se donne comme acte de paraître de l'étant

1. Heidegger, "Le Rectorat 1933-1934", dans Le Débat, numéro 27, novembre 1983.

2. SZ, p. 6.

paraissant. Ou comme présence de ce qui est présent.
 "Pleine est la face/ Du ciel de ses signes"¹ pourrions-nous dire de l'être. Mais lui-même, où se cache-t-il?
 — Que nous en ayons une vue très embrouillée est chose tout à fait normale. Qui peut se vanter d'en avoir une perception claire et distincte? — Pas plus Heidegger que les autres. Il s'agit donc moins de décider si l'être est ou n'est pas que de s'obliger à une "conversion du regard"², afin précisément de sortir de "l'angle mort de nous-mêmes"³ et d'apercevoir la présence de l'être au coeur des choses. En ce sens, Sein und Zeit s'inscrit comme le palliatif contre l'engourdissement du regard humain. Qui plus est, ce traité fournit l'occasion de nous ressaisir de notre essence d'être-le-Là de la temporalité de l'être.

"Sein und Zeit désigne, dans une méditation de ce genre, non pas un livre, mais ce qui est proposé comme tâche." (4)

Qui n'est pas celle de reprendre uniquement pour la forme un exercice de questionnement métaphysique.

"Si on s'interroge sur la possibilité de saisir une notion comme celle de l'être, ce n'est point qu'on invente cette notion, qu'on la coule artificiellement en problème, à seule fin de reprendre une question de la tradition philosophique. On s'interroge bien plutôt sur la possibilité de saisir ce que nous tous, en tant qu'hommes, comprenons constamment et avons toujours déjà compris." (5)

-
1. Hymne "Qu'est-ce que Dieu?..." de Hölderlin, cité par Beda ALLEMANN dans Hölderlin et Heidegger, PUF, p. 239.
 2. Sch., p. 117.
 3. Ernst Jünger, Le coeur aventureux, p. 169.
 4. IM, p. 209.
 5. Kpm, pp. 281-282.

C'est-à-dire cette précompréhension de l'être, jamais interrogée, mais prégnante à un point tel que l'humanité se fait possible. Qu'y aurait-il si l'être n'était anticipé?

"Qu'y aurait-il alors? Seulement un nom et un verbe de moins dans notre langue? Non. Dans ce cas il n'y aurait pas de langue. Il n'arriverait pas du tout que, dans des mots, l'étant s'ouvre comme tel, qu'il puisse être appelé et discuté." (1)

Fragilité du visible : ce qui nous tient "dans le monde" (ou dans le langage dirait plutôt Gadamer²), découle de cette "herméneutique" de l'être, nécessairement présente vu la possibilité pour l'homme d'avoir un Dasein. Mais afin que ne s'émoussent dans le sens commun les forces de l'appropriation originelle, du saisissement premier, l'homme doit maintenir "les puissances grâce auxquelles l'étant se découvre comme tel" et ce, pour qu'"il soit lui-même, c'est-à-dire un être historial."³ Maîtriser sa transcendance, c'est veiller à ne perdre, dans le bavardage, l'aptitude à un dire capable d'histoire.

"Le langage n'est pas un instrument disponible; il est, tout au contraire, cet avènement (Ereignis) qui lui-même dispose de la suprême possibilité de l'être de l'homme." (4)

La responsabilité nous échoit de préserver dans l'Ouvert la présence pure et simple de l'étant. Si le regard se détourne de cette énigme, le danger grandit de ne plus voir la pensée sollicitée par l'étonnement et l'inconnu. À ses occupations abrutissantes, l'homme irait jusqu'à l'engourdissement de soi-même. D'où l'importance de saisir au plus

1. IM, p. 91.

2. "L'homme avant d'être "in-der-Welt-sein" est "in-der-Sprache-sein", parce que le monde est une création du langage." Yvon Gauthier, L'arc et le cercle, p. 201.

3. IM, p. 164.

4. AH, p. 48.

vite ce qui nous maintient dans l'humanité.

"...ce qui est endormi, le réveiller peut-être; ce qui a sombré dans la confusion, le redresser peut-être quelque peu." (1)

Une révision s'impose. Il nous faut une récapitulation essentielle. Nous ne pouvons nous en remettre continuellement à des représentations logiques qui ne nous disent plus rien. Le travail doit être plus profond. Car si une reconquête de la pensée matinale de l'être en tant que "recueillement qui a en sa possession l'être-homme et le fonde"² se produit, alors une approche vers la présence de l'étonnant (une amitié pour l'avoir-vu, une philosophie) se fait dès lors possible et opportune pour l'authenticité d'une situation de l'être-Là. Après tout, il s'agit de savoir pourquoi "seul de tout l'étant, l'homme éprouve, appelé par la voix de l'être, la merveille des merveilles : Que l'étant est."³ Se porter en cette considération, c'est se dé-porter dans l'espace d'une atteinte essentielle. Car il y a cette certitude heideggerienne : que pour une pensée qui se porte vers l'Ouvert, n'est pas donnée la fermeture. Vraiment, qui s'avance dans la simplicité de l'étant en son être se prête du même coup à tout voir sous le charme de l'origine. Pour le peintre Van Gogh par exemple, "les cigales sont restées et elles chantent encore du vieux grec..."⁴. Elles strident un présent qui n'en finit pas. Mais seul l'homme a la vertu d'entendre, par-delà cet assourdissement, la temporalité silencieuse de l'être. Oui il est bien le seul, hélas, à savoir écouter le grincement des poulies du destin.

Être et Temps sont une seule et même chose. Monde et Histoire configurent cette coappartenance essentielle. Mondanité et historialité se présentent dès lors comme des

1. Qch?, p. 61.

2. IM, p. 180.

3. Postface à la conférence QM?, in QI, p. 78.

4. Lettre de Van Gogh, citée par Jean Wahl, dans L'expérience métaphysique, p. 116.

existentiaux du Dasein. Si donc ce dernier se montre capable de monde et d'histoire, pourquoi ne tente-t-il pas de régir son accomplissement et partant, d'être à lui-même le maître-d'oeuvre de sa destinée? Pourrait-elle se contrer la fâcheuse déréliction de l'être, voire la déchéance humaine? (Serait-ce enfin une application de l'ontologie fondamentale?) — Voilà tout au moins ce que Martin Heidegger croit possible et souhaite prendre en charge par sa pensée.

"...la philosophie, dans sa fonction anticipatrice et fermée à toute chasse à l'utilité, régit la tenue et l'avancée de l'être-là historial de l'homme." (1)

La philosophie, au sens heideggerien, doit être interprétée comme une tentative de législation du mouvement historial de l'être-homme. Ce qui compte, c'est de préserver la présence "aléthéanique" de l'être, cette ouverture par laquelle l'homme se reconnaît en possibilités essentielles. Si tombe dans l'oubli le fait que nous soyons résolus dans l'ouvert de l'histoire, alors se perd aussi "le coup-d'oeil-décisif,..., où l'historialité ressort en évidence."² N'est plus recensée dans cette perdition qu'une quotidienneté absolue où seul prévaut la mise en valeur d'intérêts particuliers.

"Rester dans l'oubliance de l'être, et se borner à avoir affaire à l'étant — c'est cela le nihilisme." (3)

Conséquence fatale. Un faire-violence s'impose. Sinon, c'est l'irréversible aveuglement. Heidegger, tenant d'une lucidité en passe de disparition, préférerait quant à lui éviter ces paroles eschatologiques, mais :

1. Heidegger, "Chemins d'explication 1937", Herne, p. 60.

2. Sch., p. 267.

3. IM, p. 206.

"La décadence spirituelle de la terre est déjà si avancée que les peuples sont menacés de perdre la dernière force spirituelle, celle qui leur permettrait du moins de voir et d'estimer comme telle cette décadence." (1)

Il est vital de regagner la force d'estimer le fondement métaphysique de l'agir humain, en ses possibilités les plus créatrices. Sinon, le dernier homme annoncé par Nietzsche risque fort de s'imposer dès ce siècle. La prolifération des "superflus" n'engendre que "l'organisationisme pur" où l'avènement de "l'impérialisme planétaire de l'homme organisé techniquement"² agresse le fragile regard intrigué de la présence des choses.

L'extrême effort de pensée qui a réussi autrefois à faire naître un regard pour l'étant en son ensemble "est depuis longtemps devenu banal."³ "La lointaine injonction du commencement"⁴ qui joignait l'homme à son destin spirituel s'est fractionnée aujourd'hui dans la normalisation et le calcul. Et le plus grave, c'est de voir l'Université moderne cautionner "rigoureusement" ce "progrès" de l'hypermoralisme, qui n'est autre qu'un absurde fricotage d'équations mortifères.

Contre cette science marchande, politisée, et contre le fractionnement du savoir en départements hermétiques, Heidegger accepte, non sans quelques hésitations, de travailler à la direction de son Université, aux charges du

1. Heidegger ajoute : "Cette simple constatation n'a rien à voir avec un pessimisme concernant la civilisation, rien non plus, bien sûr, avec un optimisme; car l'obscurcissement du monde, la fuite des dieux, la destruction de la terre, la grégation de l'homme, la suspicion haineuse envers tout ce qui est créateur et libre, tout cela a déjà atteint, sur toute la terre, de telles proportions, que des catégories aussi enfantines que pessimisme et optimisme sont depuis longtemps devenues ridicules." IM, p. 49.

2. Chm., "ZW", p. 144.

3 & 4. c.f. page suivante.

rectorat, comme moyen d'activer un retour aux forces historiques.

"En avril 1933, je fus élu recteur à l'unanimité (moins deux voix d'abstention) par le plenum de l'Université et non pas, comme on en colporte la rumeur aujourd'hui encore, nommé par le ministre national-socialiste. C'est à la suite de multiples pressions émanant du cercle des collègues, et notamment à la demande pressante de mon prédécesseur von Möllendorf, que j'ai accepté la candidature à cette élection et son résultat. Je n'avais auparavant ni souhaité ni exercé de fonction académique. Je n'appartenais à aucun parti politique et n'avais jamais eu de relation, ni personnelle ni sur le fond, avec la NSDAP et avec les instances gouvernementales. J'ai pris en charge le rectorat à contre-cœur et dans le seul intérêt de l'Université." (5)

Telle est bien une volonté d'histoire qui se résout à l'effondrement du chemin. Un critique de l'oeuvre heideggerienne, Maurice Blanchot, voit justement que "c'est en quelque sorte notre espoir qui nous perd."⁶ Convient-il de l'affirmer, mais lorsqu'une pensée entreprend de réviser ce qui l'accable péniblement, alors s'entame pour elle la persécution détestable. — Le rectorat 1933-1934 pour Heidegger : la triste vérification du crépuscule. Quand l'échec résulte de tous les efforts, c'est qu'une sombre lumière plonge tout dans l'indistinct, empêchant le chemin vers une issue. Mais Heidegger croyait à la réussite. Il envisageait, pour un dépassement du nihilisme, "que le commencement soit recommencé plus originairement."⁷ L'Université devenait le lieu où ce grand retour pouvait s'exercer, du moins

3. SZ, p. 2.

4. L'auto-affirmation de l'université allemande, p. 11.

5. Heidegger, Lettre au Rectorat académique de l'Université Albert-Ludwig, 4 novembre 1945, Herne, p. 100.

6. Maurice Blanchot, La part du feu, p. 16.

7. IM, p. 50.

s'essayer et par là s'affermir. Car l'homme se doit-il de reconquérir son essence d'être-Là, de surmonter sa déchéance afin de se placer à nouveau dans l'écoute des possibilités vitales, libres et créatrices, que la nécessité d'entreprendre une "récapitulation (Selbstbehauptung) historique"¹ devenait d'une importance absolue, dans le but exprès de préparer, après deux millénaires, un supplément à l'hellénisme.

Or à cette époque, en Allemagne, un homme écrit : "Nous devons conserver dans toute sa beauté l'idéal grec de civilisation."² — Le nouveau recteur de l'Université de Fribourg veut bien y consentir.

"Je voyais à cette époque dans le mouvement parvenu au pouvoir une possibilité de rassembler et de rénover le peuple depuis l'intérieur; un chemin pour trouver sa détermination historique et occidentale. Je croyais que l'Université, se renouvelant à son tour, pourrait être appelée à contribuer au rassemblement interne du peuple, en lui donnant son orientation." (3)

C'est ce Heidegger que plusieurs se plaisent à calomnier. Autant du côté allemand que du côté ...juif il va sans dire. Jeanne Hersch, dans Éclairer l'obscur, use de réductions déformantes, simplifiant de façon ridicule la pensée heideggerienne. Traductrice de Karl Jaspers, elle aurait dû savoir que ce n'est pas après "une année et demie"⁴ que Heidegger a démissionné de son poste de recteur, mais après dix mois. Précision sans importance, mais quand on cherche à "éclairer l'obscur", il faut éviter d'embrouiller davantage les faits. Trouve-t-elle surprenante cette

1. "Le Rectorat 1933-1934", op. cit., p. 86.

2. Adolf Hitler, Mein Kampf (Mon combat), p. 421.

3. "Le Rectorat 1933-1934", op. cit., p. 76.

4. Jeanne Hersch, Éclairer l'obscur, p. 29.

démission que ses qualités de voyante pour interpréter ce désistement s'arrêtent à "l'on-dit" : "On n'a jamais su exactement pourquoi. (...) On n'a jamais tiré au clair ce silence."¹

Mais Heidegger s'est expliqué autant sur sa démission du rectorat² que sur son adhésion au NSDAP³. Disons simplement qu'il demeure évasif. A moins d'entendre, pour qui cherche le dernier mot, et pour véritable explication, cette parole de Sophocle⁴, dictant la royauté de l'être.

"Mais cessez maintenant, jamais plus désormais
Ne réveillez la plainte;
Car partout l'Advenu tient près de soi gardé
une décision d'accomplissement."

Assumer est le lot des humains. Il en dépend beaucoup du destin pour demeurer dans l'illusion d'une sagacité humaine. Les orgueilleux ne savent pas le fragile décret qui les maintient à la surface des choses. Savoir que tout se parfait selon l'humeur de Jupiter⁵, Heidegger commence à le comprendre :

"est-ce que nous tenons debout dans
l'histoire, ou est-ce que nous titu-
bons? Du point de vue de la méta-
physique, nous titubons." (6)

Ce déséquilibre, l'Allemagne en sait quelque chose. Hitler aussi. Elle était sur le point de se relever que la Russie et l'Amérique ont refermé sur elle des mâchoires

1. J. Hersch, op. cit., p. 29.

2. Voir à ce propos Ni, Nii, et la lettre au Rectorat académique de l'Université Albert-Ludwig (Herne, pp. 100-106.)

3. Voir l'article "Le Rectorat 1933-1934. Faits et réflexions." dans Le Débat, numéro 27, nov. 83.

4. tirée de l'Oedipe à Colone et placée en toute fin de la Postface à la conférence QM?, dans QI, p. 84.

5 & 6: c.f. page suivante.

fatales. Depuis ce temps, la propagande des vainqueurs ne cesse de souffler sur sa tête, comme pour lui apprendre qu'à trop grandir on se brise en deux. Prophète, un magister de l'Université de Tübingen avait laissé ces quelques vers :

"En larmes, je verrai encor ton malheur
Une tempête soufflera sur ta tête,
Ô Germanie! Et de fières cimes tranquilles
Fuira la noble paix." (7)

Après la guerre, âgé de cinquante-six ans, Martin Heidegger est employé à des travaux de terrassement sur les bords du Rhin. Qui pouvait retourner le Savoir en ses grandeurs matinales, se trouve réduit à piocher un sol maculé de sang d'hommes.

"— qu'on a pris part, comme figurant improvisé, sous la loi d'une très haute Régie, à un spectacle durant lequel aucune pensée n'était possible, et dont on ne saisit les images qu'au retour de la conscience, figé d'horreur devant elles — qu'on a servi, au sens le plus prussien du terme — tout cela est pressenti, dans un état étranger à la pensée, où se mêlent épuisement et lucidité, avec un flair aiguïté par le voisinage de la mort.

Peut-être le monde s'était-il trop richement paré des rouges et jaunes couleurs de la flamme; c'était à présent sa carcasse qui surgissait, noire image. Mais il s'y mêlait aussi, pareil au frôlement d'une aile, un sentiment de joie, celui même qu'on éprouve au sortir d'un rêve tourmenté." (8)

5. Au moins, Gerhard Krüger, élève de Heidegger, le croit bien. "...la liberté pour mener la vie de façon responsable est encore destin, c'est-à-dire quelque chose qui nous advient et non pas ce qui nous est propre originellement." dans l'article "L'attitude intérieure envers la mort", Archives de Philosophie, numéro 47, 1984, p. 371.

6. IM, p. 205.

7. De Johann Jakob Thill, mort à vingt-cinq ans, en 1772. Cité par Peter Härtling, in Hölderlin biographie, p. 119.

8. Ernst Jünger, Le coeur aventureux, pp. 123-124.

CHAPITRE DEUXIÈME

HÖLDERLIN: LE TEMPS DE L'IMPATIENCE

3. Tübingen I.

"Puisque le sable fuit le nombre,
cet homme alors, tout ce qu'il a
fait de joies aux autres, qui
pourrait le décompter?" (1)

L'éclair vient de déchirer le ciel. Sur la patrie
roule un tonnerre puissant. C'est le dieu. Ivre de colère,
il frappe le sol d'une violence inouïe. Le fleuve cherche
à sortir de ses rives. Les Titans à nouveau, doivent
s'arranger du désastre. Impitoyable force que celle de
Zeus, roi des obscures nuées, qui lance la foudre frappant
au coeur les arbres sans fautes.

À la fenêtre, un homme contemple. Le dos arqué, le
front et les yeux plissés, il demeure, sans un geste, silen-
cieux. La tempête s'apaise. Le calme revient. Tumescent,
le Neckar emporte sa peine. Mais Hölderlin reste. Il s'est
détendu, et marche maintenant dans la pièce. Il s'arrête
devant sa table, s'assied, et pose ses mains sur le bois
rude. Puis, il essaie de trouver un bout de papier pour
écrire. Il fouille parmi ses liasses, déplace des livres,
regarde furtivement de tous côtés, dans les tiroirs, par
terre, ...mais un coup de tonnerre le fige à nouveau. Il
ne faut pas. Le silence doit suffire. D'ailleurs, il fait
sombre. Mieux vaut donner un coup d'oeil à sa douleur.
Alors, dans une longue souvenance, il se laisse aller...

///

1. Pindare, IIe Olympique.

Il se voit très jeune, jouant sur les bords de sa rivière natale, le Neckar. C'était à Lauffen, petit village souabe, près de Nürtingen.

"C'est en l'un de ces beaux jours
Que nous étions ensemble sur les grèves du Neckar,
Heureux de voir les vagues battre le rivage
Et jouant à creuser des ruisseaux dans le sable..."
(1)

Il se souvient de ces jeux, ces beaux moments de véritable jeunesse. Cela tranchait sur sa mélancolie habituelle. Il n'avait pas neuf ans, l'aîné de la famille, que sa mère, Johanna Heyn, était veuve pour une seconde fois. Ses soeurs Frederika, Dorothea et Christiane meurent avant d'atteindre les cinq ans. Ne lui restaient que Heinrike et Karl, son demi-frère. La mort de son père et de son beau-père l'avait cependant bien pourvu : un héritage considérable lui était destiné si toutefois — selon les vœux de Mutter — il embrassait la carrière ecclésiastique. Mais quand on est si jeune, ces choses-là ne sont guère pré-occupantes.

Bien plus inquiétante est d'abord, pour un enfant, l'austérité de la vie écolière. Devoir quitter Nürtingen, ce village où vivait sa famille depuis la mort du conseiller Gok (le beau-père de Hölder) en 1779, voilà ce qui est déchirant. Surtout qu'à cette époque, les petits séminaires de Denkendorf et de Maulbronn n'étaient pas réputés pour leur confort. Mais Hölderlin, étonnamment, ne s'en était jamais plaint : "pas un mot du froid et de l'humidité des chambres, des souris dans les paillasses, de la toilette matinale dans la cour, de l'incompréhension de plus d'un maître, de la vulgarité et de la vénalité du prieur."² Parce qu'il n'éprouvait, dans cette misère, que la grandeur du génie grec. Malgré l'insalubrité des lieux,

1. Poème Les Miens, LP, p. 5.

2. Härtling, pp. 49-50.

le jeune pensionnaire n'a de temps que pour dévorer Homère, Pindare et Sophocle. Hormis cette ivresse, rien ne le touche.

"Ô grands esprits! vous suivre, le pourrai-je?
Ce chant cadet prendra-t-il force un jour?
Trouverai-je la voie menant au but
Que mon regard se consume à viser?" (1)

Son désir d'apprendre est insatiable. Envoûté par ses lectures (mentionnons encore Ossian, Klopstock, Goethe et Schiller), Hölderlin ne cesse de méditer les grands styles, s'essayant lui-même à composer des poèmes qu'il travaille sans cesse, peinant sur chaque mot, au point d'en avoir le dégoût, totalement épuisé. Mais son obstination est sans bornes et cela, jumelé avec l'impitoyable régime du séminaire, le pousse à bout. "...je crache assez souvent le sang."²
— Compréhensible. "Il ne mangeait qu'une fois par jour"³, passant presque toutes ses nuits rivé à son pupitre, la tête en feu.

C'est la marque du génie que de lutter tout d'abord contre soi-même. Ainsi Hölderlin, qui, sans même le nécessaire, ne craint pas de fléchir. L'Illiade et les Olympiques lui ont suggéré une époque de lumière, franche et féroce, authentique et féconde. Il aime imaginer les grandes plaines d'Ilion, où jadis les dieux laissaient la bataille incertaine. Il peut les voir ces héros, Achille et Patrocle, Ulysse et le divin Nestor. Hölderlin considère ce temps et s'attriste d'être si tard venu. Parce que plus rien ne correspond aujourd'hui à cette farouche réalité: l'homme est devenu si domestique... Il apprend donc à le mépriser, à le fuir.

"...j'aurais parfois envie de n'importe
quoi plutôt que de la société des hommes." (4)

1. Poème Le Laurier, LP, p. 6.

2. Lettre 11 (À Immanuel Nast), LP, p. 27.

3. Rudolf Leonhard et Robert Rovini, Hölderlin, p. 24.

4. Lettre 5 (À Immanuel Nast), LP, p. 20.

Ce qui le convie à la fuite intérieure.

"...je me promenais en rêvassant tout seul, quand soudain je me mets à songer à mon sort futur — ce qui est ma lubie favorite, écoute bien, et moque-toi bien de moi, j'eus l'idée, une fois mes années d'université terminées, de me faire ermite, et cette idée m'a tellement plu, que pendant toute une heure, je crois, je fus un ermite en pensée." (1)

Dix-sept ans et Hölderlin songeait déjà à se retirer du monde des hommes. Il rêvait d'une retraite parce qu'il se savait dépossédé d'une mesquinerie vitale, hélas de mise pour tout commerce. C'est la vertu des âmes sensibles que de voir en la société moralisante une hypocrisie qui n'ose dire son nom. Dans ce jeu de la promiscuité, les "bons et les méchants" apprennent le compromis. Mais l'ermite est un homme libre. "Personne ne le sert."² Et rien ne peut l'asservir. Cette passion pour la liberté, la jeunesse allemande la devait surtout à Friedrich Schiller (le protégé du grand Goethe), qui avait écrit pour le commencement de sa gloire l'audacieuse pièce de théâtre intitulée Die Räuber (Les Brigands).

"La loi a tout gâté en mettant au pas de la limace ce qui aurait volé comme l'aigle. La loi n'a pas encore formé un grand homme, tandis que la liberté fait éclore des colosses et des êtres extraordinaires.(...) Qu'on me mette à la tête d'une armée de gaillards tels que moi, et nous ferons de l'Allemagne une république à côté de laquelle Rome et Sparte auront été des couvents de nonnes." (3)

Impatience de justice? Idéal ou volonté d'un temps héroïque? Hardiesse certaine. Car en 1787, il fallait être courageux pour aller récriminer contre

1. Lettre 13 (À Immanuel Nast), LP, p. 29.

2. une phrase d'Albert Camus, citée de mémoire.

3. Schiller, Les Brigands, p. 127.

l'Église et contre le Prince. Mais l'enthousiasme montait : la France semblait décidée de sortir de la monarchie. C'était l'exemple à suivre.

Hölderlin, plus que tout autre à l'écoute de son temps, espère bien l'avènement d'une "Révolution Allemande". Qui sait si un changement social, conduit sous des principes nobles et élevés, n'irait à reproduire les anciennes grandeurs helléniques, où les hommes vivaient en harmonie et liberté. Une telle Révolution serait fantastique, pour autant qu'elle se produise dans le but d'instaurer une véritable démocratie. Mais une Germanie libre et fière ne peut résulter des palabres de révolutionnaires fanatisés; elle n'arrivera au contraire à être vivement conçue, que si, dans la poésie allemande, une chose comme la "patrie" parvient au poème. Le peuple germanique n'a de réalité que par la terre spirituelle encore à dire en lui. C'est dans la Poésie que la Révolution peut lire le sens de "l'esprit national".

C'est avec ces idées et bien d'autres que le jeune finissant de Maulbronn fait son entrée, en 1788 le 21 octobre, au prestigieux Tübinger-Stift, le grand séminaire de théologie protestante.

"Défrayés de tout, ils avaient dès lors leur carrière toute tracée : ils seraient pasteurs dans quelque village. Si l'ambition les poussait, ils pourraient devenir prédicateurs dans une ville, ou même à la Cour ducale, ou, qui sait, membres du Consistoire..." (1)

1. Pierre Bertaux, Hölderlin ou le temps d'un poète, pp. 22-23.

— Le Consistoire, c'est la haute autorité ecclésiastique.

Là-bas, Hölderlin se lie tout de suite d'amitié avec Neuffer et Magenau, formant ensemble une "Ligue des poètes". Chaque jeudi, ils se retrouvent dans une Auberge, à déclamer des vers, buvant du vin, jusque tard dans la nuit. L'année suivante, Neuffer et Magenau partis, c'est avec les recrues Hegel et Schelling que Hölderlin forme un "collège de pataphysique". Ce trio célèbre prenait un malin plaisir à tourner en ridicule les professeurs bornés, dénonçant leur science étroite, leur dogmatisme aveugle et leur raisonnement sans conséquences. Ces moqueries joyeuses provenaient cependant d'un malaise bien réel. Celui d'être dressé à devenir les serfs d'une Église elle-même parraine d'une monarchie qu'il fallait enrayer. L'ironie qu'ils manifestaient envers l'autorité était en somme un défi lancé contre les oppresseurs du Stift.

"...feu mon père ne disait-il pas que
ses années universitaires avaient été
les meilleures de toutes? et serai-je,
moi, obligé de dire un jour qu'elles
m'ont gaché la vie pour toujours?" (1)

Triste impression dans le coeur de Hölderlin. Son amie et confidente d'alors, Louise Nast, savait ce malheur et l'encourageait à quitter le Stift pour une "carrière judiciaire"². Elle aurait pu, grâce à ce désistement, choisir de vivre avec son Hölder, en qualité d'épouse. Mais le jeune poète entend tout autre chose : acculé de la sorte, il sonde sévèrement ses aspirations, optant pour les froides chambres du Stift. N'est-ce pas après tout le seul climat pour la perfection de ses talents poétiques? Hölderlin donc, pour justifier son ambition, et par conséquent sa rupture avec Louise, fait valoir une "seconde nature",

1. Lettre 27 (À sa mère), LP, p. 53.

2. Lettre 29 (À sa mère), LP, p. 55.

remplie de "récriminations contre le monde et autres travers..."¹, qu'une vie conjugale ne saurait dompter, évidemment.

Il est vrai que chez ce poète l'amour demeure une grande question. Contre la moderne concupiscence, Hölderlin veut redonner à l'amour un sens ardent : celui d'être le seuil ouvrant sur la Beauté pure et simple. Un lieu de création, ainsi se donne l'amour impétueux. Mais que le nom en péricule si jamais cette exigeante aventure ne soutient finalement que des petites vanités personnelles. Dès que les ponts sont rompus avec Louise Nast, Hölderlin attend déjà une âme digne de cheminer avec lui. Et il ne prend pas longtemps, le "bel Apollon"², avant de trouver un coeur noble et pieux.

"À une vente aux enchères, où je n'avais d'ailleurs rien à faire, j'ai pu l'approcher... Je suis reparti gai comme un pinson..." (3)

S'il courtise si prestement Elise Lebrecht, fille d'un professeur du Stift (et que Hölderlin a peut-être raillé!), c'est parce que le stoïcisme, écrit-il à son copain Neuffer, "ne sera jamais son fort."⁴ De tout ce que le jeune souabe pouvait apprendre sur les arts perdus de l'Hellade sacrée, il disait les retrouver dans le coeur féminin, sanctuaire vivant des beautés ensevelies des âges héroïques. Elise Lebrecht, sans trop le savoir, déclenchait sûrement en Hölderlin l'expérience des grandeurs originelles. Et le stoïcisme aurait privé le poète de

1. Lettre 31 (À Louise Nast), LP, p. 58.

2. Sobriquet de Hölderlin, au Stift.

3. Lettre 35 (À Neuffer), LP, p. 63.

4. ibid., p. 63.

cette fascination? — Schelling en tout cas ne se privait de rien. Il devait même encourager son fidèle ami de convaincante manière. Pour le prouver, ce poème intitulé "Confession de foi épicurienne de Heinz Widerporst" et publié dans l'Athenaeum de Friedrich Schlegel.

"Et je tiens pour seule révélation
Ce que je peux goûter, respirer et toucher
Et fouiller avec tous mes sens.
Ce qui fait ma religion,
C'est d'aimer un charmant genou,
Un sein généreux, une taille mince,
Avec des fleurs aux doux parfums,
C'est de me gorger de chaque plaisir
Et à tout amour d'avoir douce part." (1)

Ces quelques lignes traduisent assez bien l'état d'esprit qui devait animer ces deux boursiers. Et tant mieux si la femme pouvait leur fournir cette diversion romantique. Car 1789 n'était pas facile pour les passionnés. Les étudiants du Stift, à ce moment, étaient chavirés par les bouleversements que connaissait Paris. La démocratie devenait-elle possible que la lecture de Kant — cet autre bouleversement — donnait l'impératif catégorique d'y contribuer.

Au Stift, il valait mieux ne pas penser à la Révolution. Tout était surveillé, dénoncé. Autant attraper la fièvre républicaine en dehors de cette enceinte, ou prier pour avoir la patience et la force de la contenir jusqu'au moment jugé opportun. Sans Elise Lebreton, Hölderlin aurait sûrement fait des gaffes, comme certains autres qui avaient dû s'enfuir.

Peu de choses ont été dites à propos de cette fille. Elle a pourtant une place considérable dans l'oeuvre hölderlinienne. Et pour cause. Dans l'Allemagne très chrétienne de la fin du XVIIIe siècle, les fiançailles étaient une

1. Philippe Lacoue-Labarthe / Jean-Luc Nancy, L'absolu littéraire, Seuil, p. 253.

chose très considérée, inviolable. Hölderlin, que tout le monde adulait, prouvait hors de tout doute sa valeur et son sérieux en faisant d'Elise Lebrecht ("le meilleur parti de Tübingen") sa promise. Cette fille aux si nombreux prétendants ignorait qu'elle devait connaître l'opprobre : son talentueux boursier, Hölderlin à la fière allure, le voilà qui brise les fiançailles sans mot dire. — Pourquoi? On ne sait trop. Dix ans plus tard, celui que tout Tübingen avait maintenant en horreur, celui-là écrit à sa mère :

"Nous n'étions guère faits l'un pour l'autre, et ce qu'il y a de triste dans ces relations de jeunesse, c'est que l'on commence seulement à se connaître quand on s'est déjà attaché. Malgré ce sentiment très précis, j'étais fermement décidé,...., à ne pas rompre à la légère. Mais elle s'en est rendu compte elle-même; elle devait bien se souvenir qu'à Tübingen elle m'avait donné mainte preuve de son incapacité à s'adapter à mon caractère et qu'à ce moment déjà nous nous fréquentions plutôt par complaisance réciproque qu'en raison d'une harmonie véritable. Des fiançailles si précoces ne s'accordaient d'ailleurs ni avec mon plan d'existence, ni avec les circonstances actuelles." (1)

Mais au jour du fâcheux événement, Hölderlin a dû rester très évasif. Et de ne réussir à se faire comprendre devait le piquer plus froidement au coeur que la sombre décision elle-même. Pour cette raison, il croyait, l'impulsif, qu'en prononçant les sourds motifs de son coeur, on en viendrait à comprendre sa voie. C'était attribuer à la bonne Lebrecht et à ses proches la faculté d'entendre et de voir. Mais Hölderlin croit à l'efficacité de son projet : ainsi fin 92, ou début 93, il commence à

1. Lettre 193 (À sa mère), LP, p. 742.

rédiger un roman autobiographique, où il pourrait enfin donner sa parole.¹

Une pauvre fille pleurerait-elle amèrement à Tübingen qu'à cette douleur inconsolable son fol amant oppose celle d'Hypérion, l'ermite de Grèce. Non, elle n'est pas encore perçue la souffrance de celui qui, aveugle, parvient à la lumière...

1. "Je n'ai pas tardé à me rendre compte que mes hymnes me vaudront difficilement l'adhésion de l'autre sexe, où les coeurs sont plus beaux, et c'est ce qui m'a confirmé dans mon intention d'écrire un roman grec. (...) Je tiens surtout au jugement de la personne que tu ne nommes pas. J'espère que la suite la réconciliera, elle et d'autres, avec un passage où je montre quelque sévérité pour son sexe et dont Hypérion se devait de soulager son âme."

Lettre 60 (À Neuffer), LP, p. 91.

4. La parole d'Hypérion

"Un homme vaut à mes yeux dix mille personnes, s'il est le meilleur." (1)

Les merles modulaient leurs beaux chants du soir. La pluie cessée, montait de la terre une odeur très douce, chaude. Au loin, l'horizon s'était paré de rouge. On aurait dit le ciel embrasé par le feu olympien.

Juin 1843. Hölderlin, de sa fenêtre, contemplait. Il s'étonnait de cet arbre, qu'il avait planté jadis avec Hegel non loin de là, au nom de la liberté. Mais, soudain, on frappe à la porte. C'est Lotte Zimmer, die Heilige Jungfrau (la sainte jeune femme), qui vient s'assurer de son état. "Non, il ne m'arrive rien." — Sa voix n'a pas trahi son angoisse. Le silence refait surface. Le cœur serré, il pose les yeux sur les belles rives du Neckar, comme autrefois quand, valise à la main, il avait de sa chambrette au Stift posé un dernier coup d'oeil sur le paysage mille fois contemplé.

///

Il partait alors pour Waltershausen, en préceptorat chez la famille du major von Kalb. Le trajet était long. Il fallait se rendre jusqu'en Franconie, mais c'était près de Weimar. Là se trouvaient souvent Goethe et Schiller. Ce dernier, familier avec Charlotte von Kalb, lui avait recommandé sa présence, en remplacement du précepteur Münch qui n'arrivait pas à éduquer le fils revêche de la majoresse.

1. Héraclite, fragment 49.

"Il se nomme Hölderlin et il est magister en philosophie. Je l'ai rencontré personnellement et je crois que sa figure vous plaira beaucoup. Il ne manque ni de décence ni d'urbanité. Sa conduite est fort bien notée; néanmoins, il ne me paraît pas absolument rassuré, et je n'attends ni de son savoir ni de son comportement beaucoup de solidité..." (1)

Schiller avait probablement en tête les bizarreries passionnelles de Hölderlin à Tübingen. N'empêche que fin décembre 1793, le jeune magister peut se rendre à Waltershausen, en charge de l'éducation de Fritz von Kalb. La situation l'avantage : pratiquement coupé du monde et disposant de beaucoup de temps libre, il peut presque vivre tout entier en fonction de sa passion. Il va en profiter, naturellement. Mais ses écrits sont loin de se former dans la complaisance.

"L'altitude m'appelle, et je voudrais marcher
Sur les cimes des Alpes, et appeler de là
l'aigle rapide." (2)

Cette volonté altièrre n'aurait pu s'affermir auprès de la douce étreinte d'Élise... Comment même aurait-elle pu retenir pour elle seule une âme aux ailes si puissantes? Quand un génie éploie son être, c'est qu'il ne lui manque habituellement pas d'espace pour le faire. Mais ce déploiement est d'une exigence : pour vivre d'esprit, faut-il donc tout sacrifier? Pour s'enrichir de la culture, refuser la nature? Pour épanouir ses talents, dénigrer la simplicité? C'est cela le conflit hypérionien. La préface du Fragment Thalia le préfigure distinctement : "Il est pour l'homme deux états idéaux : l'extrême simplicité...; et l'extrême culture."³ Entre eux, règne une différence "d'organisation"; chez l'une, elle est naturelle, chez l'autre elle est apprise.

1. Lettre de Schiller à Charlotte von Kalb, citée par Härtling, dans Hölderlin biographie, p. 199.

2. Poème À l'Ether, LP, p. 108.

3. Fragment Thalia, LP, p. 113.

Personnifiant ces différences, Hölderlin reproduit sensiblement l'écart régnant entre son idéal et celui d'Élise Lebet. Et ce, afin de sonder si une quelconque harmonie de ces antithèses est réalisable.

D'emblée, cela paraît impossible. Culture et Nature s'opposant invariablement. Mais une maxime d'Ignace de Loyola, citée en la préface du Fragment, donne l'espoir d'une compatibilité unique.

"Non coarctari maximo, contineri tamen
a minimo." (1)

Le secret serait d'apprendre la voie conduisant à la synthèse des opposés, à la conciliation de contraires, comme le sont simplicité et culture. Concrètement, Hölderlin se demande s'il est au fond possible de vivre poétiquement avec Élise Lebet. Il pressent que s'il consent à cet amour, ses aspirations littéraires en souffriront. Mais il cherche tout de même le compromis, l'élément ou la dimension sur lequel il pourra satisfaire et son cœur et son esprit. Si cette possibilité manque ou se refuse, alors c'en sera fait de toute conciliation. (Il y aura donc, entre l'amour et l'art, une lutte à finir.) De même, si toujours le compromis se révèle impossible, tout projet politique d'instauration du peuple dans la "maturité" républicaine (un état de culture) sera chose utopique vu la naïveté (simplicité) entretenue des Allemands sous la monarchie. Il faudra alors que la tentative d'une esthétique nationale², pour l'avènement

1. "Ne pas être limité par le plus grand et n'en tenir pas moins dans les limites du plus petit."

2. Une question : l'esthétique visant une fusion romantique de la culture et de la nature est-elle une idée hölderlinienne ou schillérienne? — Le Thalia-Fragment, publié en 1794, est la personnification étonnante de ce que Schiller exposera, un an plus tard, dans ses "Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme." À noter également que Achim von Arnim, vers les années 1800, voulait élaborer une esthétique à partir de l'Hypérion.

d'une Germanie libre et démocratique, soit franchement puissante et bien appliquée si l'on souhaite démonter ce mécanisme de l'asservissement. Certes, la nouvelle intitulée Hypérion et parue dans la Neue Thalia de Schiller, n'était pas si explicite quant à l'idéal républicain. Mais Hölderlin use avec grâce des forces de l'analogie¹. De toute manière, et pour éviter des allusions infondées, prêtons plutôt l'écoute au soliloque d'Hypérion, d'ailleurs fort éloquent.²

La nouvelle est constituée de cinq lettres, toutes destinées à Bellarmin (le centre muet de l'oeuvre, qui est sans doute Neuffer), relatant l'aventure passionnelle d'Hypérion (Hölderlin) avec Mélite (Élise Leuret). La scène se déroule en Grèce.

Hypérion, qui sait tout de la rigueur, s'éprend de la fille de Notara, douce créature simple et silencieuse. Entre eux, la force des contraires. Bouillonnement chez l'un, tranquillité chez l'autre. Une différence qui séduit, et qui intrigue au plus haut point.

"— Elle m'apparut; gracieuse et sacrée comme une prêtresse de l'amour; tissée de lumière et de parfum, délicate, immatérielle; au-dessus d'un sourire empreint de calme et de céleste bonté, de grands yeux inspirés trônant avec une majesté divine et, comme les nuages autour du soleil levant, des boucles dorées, soulevées par le vent printanier, auréolant son front." (3)

Une rencontre qui pousse Hypérion à sa propre image : celle de ne se savoir qu'une ombre dans la béance illuminée

-
1. Plotin : "C'est l'analogie qui maintient tout ensemble." Ennéades, III, 3,6.
 2. Le Fragment a été écrit dans l'esprit des lectures de Kant et de Platon. Ce qui peut expliquer sa musicalité précise, son harmonie cristalline.
 3. Fragment, LP, p. 116.

par ce regard céleste. Il tâchera de mériter son attention, en vue d'un échange sacré, où les coeurs se découvrent soudainement capables de parler un langage dépouillé de l'inessentiel. Sauf que cette approche engage l'opposition de deux caractères discordants. — Mélite, pour la définir sommairement, vit comme la rose de Silesius, c'est-à-dire, sans-pourquoi. Elle habite simplement le monde, en sait la sagesse et la concrétude, comme par instinct, et de toutes choses, elle ne mesure la corruptibilité, étant si enfant dans son regard libre de souci. Une légèreté certaine, mais ô combien implacable pour traverser l'existence. Un somnambulisme vital! Ah! ces êtres chéris par l'innocence...

Hypérion a le pied plus craintif : il sait que tout peut s'effondrer sous lui, par sa faute. Il cherche donc la manière de progresser, scrutant le chemin, les contours, interrogeant le ciel, sondant le passé. Sensible à tout ce qui vit, il en découvre la fragilité, la finitude, et conscient de son indigence, il veut témoigner du mérite de vivre, malgré l'inflexible destin. Il ne sait que trop, le taciturne, tous les efforts nécessaires pour correspondre à sa destinée. Son savoir le fait côtoyer les gouffres. Mélite possède donc, d'emblée, l'art de vivre et de mourir. Un art qui n'est pas fait de mots, ni de logique; mais de silence, sorte de sourde confiance envers les lois du Grand Tout. Accordée, faudrait-il dire, sur le rythme même du monde. Or Hypérion, à la recherche d'un langage capable de dire le monde, manque du même coup la grâce du tout-simple. En quête de son harmonie, il voudrait bien que Mélite participe à l'ivresse de cette construction intérieure; mais comme il appartient à Hypérion de tout intuitionner, il s'aperçoit de l'inutile de ce travail pour l'âme de Mélite.

"Et c'était à cette créature céleste que je m'en prenais? Et encore, pourquoi? Parce qu'elle n'était pas aussi indigente que moi, parce qu'elle portait encore le ciel dans son coeur et ne s'était point perdue comme moi, parce qu'elle n'avait nul besoin des autres, de la richesse des autres, pour meubler son désert... Avait-elle autre chose à faire qu'à fuir? Sûrement, son génie l'avait mise en garde."(1)

Le "travail" d'Hypérion consistera donc à lui ressembler. Mais "les Monades n'ont point de fenêtres..."(2); la per-mutation ontologique étant impossible, rien ne pourra garantir la réussite d'un compromis. C'est le début du drame.

"Je te l'avoue, j'ai peur pour toi, quand je te vois si sombre et violent. N'est-ce pas, bon Hypérion, tu laisseras cela?"(3)

Mélite croit qu'Hypérion peut désavouer sa nature. Elle justifie sa position: "Dis à ton coeur que c'est en vain qu'on cherche la paix hors de soi quand on ne peut se la donner d'abord."(4) "Eh bien! je changerai!" rétorque Hypérion. —De telles âmes croient toujours tout possible. Mais lorsqu'il s'agit d'abdiquer son regard, pour être plus près des béatitudes aveuglantes d'une prêtresse de l'amour, il n'est pas sûr que s'accomplisse sur le champ une telle dénaturation. Car ce geste ne fait que confirmer la distance séparant ces êtres mus par Eros. "J'avais fini de courir après le salut."(5) — Décision bien provisoire, vu son insuffisance à barder Hypérion

1. Fragment, LP, p. 123.

2. Leibniz, La Monadologie, Delagrave, p. 144. (Hölderlin a lu Leibniz.)

3. Fragment, LP, p. 124.

4. ibid., p. 124.

5. ibid., p. 125.

contre l'indifférence si révoltante de Mélite.

"Mes yeux se posèrent de nouveau sur elle, l'amour et la souffrance me reprirent avec plus de violence que jamais. (...) Hélas! je ne trouverais plus de refuge en aucun lieu du monde. Être près, être loin, de celle pour qui je nourrissais un si grand amour et que j'avais si gravement, si honteusement tourmentée, il n'y avait plus de différence. Dans l'un ou l'autre cas, c'était l'enfer." (1)

Et dans une scène où Adamas² proclame, à la mémoire d'Homère, une parole qui pourrait servir de fondement à l'état d'être de Hypérion ("L'innocence et la simplicité des temps primitifs s'effacent pour reparaître dans l'accomplissement de la culture..."³), cette parole, il faut que Mélite la nuance d'un "toutefois" bien compréhensible. Pour elle, la culture ne peut reproduire ce monde des anciennes grâces, léguant plutôt au destin toute puissance de retour. Ainsi se confirme son absence de pensée, son insouciance chronique envers les plus hautes missions de son temps. Qui de Mélite ou d'Hypérion a la juste attitude, voilà question fort essentielle.

Hölderlin considère évidemment le parti de la culture. Il souligne dans son texte la réflexion suivante :

"...une exhortation me parut monter des profondeurs de la terre, et un appel s'élever de la mer : pourquoi me dédaignes-tu?" (4)

S'amorce ainsi une profonde acceptation de soi-même.

1. Fragment-Thalia, LP, pp. 127-128.

2. peut-être Magenau, ce copain de la fameuse "Ligue des Poètes" au Stift.

3. Fragment-Thalia, LP, p. 129.

4. ibid., p. 132.

Mélite aura finalement rasséréné la manière d'être d'Hypérion.

"Et j'étais prêt à renoncer à ces curiosités téméraires. Mais comment le pourrais-je? Je n'en ai pas le droit. Car le mystère considérable dont j'attends la vie, ou la mort, doit être un jour révélé." (1)

Ces dernières lignes du Fragment présagent du sort futur du héros : Hypérion ou l'ermite de Grèce. Elise Lebret peut en tirer la conséquence : son amant ne reviendra pas. Parce que pour lui, l'amour n'est pas la solution dans cette époque trop dissipée. L'amour ne doit encourager l'absence de pensée, ce ne peut être là son véritable sens.

Le Fragment insinue donc une conviction terrible : la culture, l'art et la poésie, vont désormais à l'encontre de la nature et de son innocence immémoriale. Dans ce conflit, l'amour est un élément naturel démobilisant les forces créatrices. Et Hölderlin se laisse prendre; il opte pour une préservation de la créativité, au détriment de l'amour qui fait habituellement tout pencher vers la simplicité in-culturelle.

"L'écrivassier" venait-il de rendre son manuscrit à Schiller que la situation pour lui s'envenimait continuellement à Waltershausen. Son élève, Fritz von Kalb, devenu grossier et intenable, laissait vains tous les efforts de son maître. À tel point qu'il se précipite, moins d'un an après le début de son préceptorat, en la ville d'Iéna, et n'ayant, pour tout recours, que ses économies réalisées chez les von Kalb. Là enseignait avec grande renommée le philosophe Johann Gottlieb Fichte. Le nouveau "protégé"

1. Fragment-Thalia, LP, p. 133.

de Schiller ne rate pas les occasions d'aller l'entendre.

"Fichte est à présent l'âme d'Iéna.(...) Je ne connais personne doué d'une pareille profondeur, d'une pareille énergie d'esprit." (1)

Si Fichte attise tant la ferveur de Hölderlin, c'est ni plus ni moins parce qu'il cautionne le mouvement nationaliste de l'époque.²

"L'homme peut ce qu'il doit; et quand il dit: je ne puis, c'est qu'il ne veut pas." (3)

Mais les contre-révolutionnaires ne jouaient pas un rôle passif dans ces années en Allemagne. Fichte risquait sa vie, on s'en prenait à ses biens, on insultait sa femme, on dérangeait ses cours. Il dut quitter la ville en avril 1795. Hölderlin est déçu: contre le nombre, que faire? Aussi est-il préférable de filer doux, car lui et son ami Isaak von Sinclair, ne laissent pas les Royalistes indifférents. On les a vus fréquenter le salon de Fichte. Ah! ce bon temps... L'on pouvait rencontrer les frères Schlegel, le peintre Meyer, et Novalis. Véritable confrérie!

Ces fulgurantes fréquentations sont à la source du Romantisme Allemand. Mais Hölderlin n'a jamais été un "Romantique". Et pourquoi? N'était-il pas présent au milieu de ces esprits tumultueux? N'était-il pas animé, et plus que tout autre, du désir jacobin de la révolution? Cela, il le souhaitait de toutes ses forces, mais pourquoi

1. Lettre 89 (À Neuffer), LP, p. 326.

2. Fichte venait de publier, en deux livraisons (1793 et 1794), les Considérations pour rectifier les jugements du public sur la Révolution Française. Accusé de "démocrate" et de "jacobin", Fichte tâche de défendre son point de vue: "Que dois-je faire? Essayer si je ne trouverai pas quelque moyen de me concilier la foule." dans Considérations..., p. 87.

3. Fichte, Considérations..., p. 104.

alors, et subitement, rentre-t-il à Nürtingen, juin 1795? Que s'est-il passé pour causer un départ si soudain? La contre-révolution lui tombait dessus? Il n'avait plus d'argent? Fichte ayant quitté la ville, Iéna n'avait plus le même visage? Non. Est-ce alors pour fuir le pénible dénigrement que Goethe et Schiller manifestaient à son endroit? (Hölderlin avait eu l'inconvenance de mal entendre le nom de Goethe lorsque Schiller le lui avait présenté. Le poète souabe était demeuré distant, presque indifférent devant le célèbre personnage. Goethe n'avait évidemment pas prisé cette attitude et se vengeait depuis en affublant le malchanceux poète du nom de "Hoelderlein" (le petit Hölder). Et comme le grand Goethe trouvait à redire sur la bienséance du poète, Schiller n'a pas mis longtemps lui aussi avant de dénigrer son jeune protégé.) Ce malheureux dédain, aussi blessant soit-il, n'a pas incité Hölderlin à quitter Iéna. Cet incident n'est pas comparable à celui où jadis, l'Atride Agamemnon avait attisé, en capturant la belle Briséis, une colère détestable dans le coeur du fougueux Achille. Car Goethe, le vénérable, n'avait rien à voler à "Hoelderlein", sauf sa frêle confiance.

Si le poète quitte Iéna, c'est pour une histoire beaucoup plus contraignante. Il venait de recevoir une lettre de Wilhelmine Kirms, la dame de compagnie de Charlotte von Kalb à Waltershausen. Elle se trouvait maintenant à Meiningen. Elle lui annonce que pour juillet, elle accouchera d'un enfant dont il est le père... Beau pétrin! Il accourt donc à Nürtingen, obtenir de sa mère bien nantie quelque argent pour cette pauvre femme; sans lui révéler l'affaire bien entendu.

"Je ne vous aurais pas demandé autant
si je n'avais encore une petite somme
à régler à Meiningen." (1)

1. Lettre 95 (À sa mère), LP, p. 344.

Hölderlin ne verra jamais sa petite fille. Sait-il qu'elle n'a pas survécu plus d'une année? Sans doute que non. Il ne veut pas le savoir. Le peu qu'il a publié dans la Thalia de Schiller suffit pour comprendre sa position exclusivement poétique. Hölderlin ne croit plus en l'amour. Tout refuge dans une quelconque quotidienneté lui paraît exécrable. Il préfère son oeuvre à sa fille. "Je suis de pierre, comme mon ciel est de fer."¹ Une fermeté que seul le poète a la vertu de comprendre. Ainsi, sans aller à Meiningen, Hölderlin se presse d'accepter un nouveau préceptorat à Francfort, chez le banquier Gontard. (L'enseignement privé permettait d'échapper à l'emprise du Consistoire.) Fin décembre 1795, il se présente en l'auguste demeure. Là vivait Suzette Berkenstein, mère de quatre enfants. Hölderlin confie aussitôt à son ami Neuffer :

"Tu sais bien comment j'étais, las de la vie ordinaire, tu sais que je vivais sans foi, que j'étais devenu avare de mon coeur et par conséquent misérable; aurais-je pu devenir tel que je suis aujourd'hui, heureux comme l'aigle, si je n'avais rencontré ceci, cet être unique qui a rajeuni, raffermi, réjoui, embelli de son éclat printanier une vie à laquelle je n'attachais plus aucune valeur?" (2)

Elle était belle et pleine de paroles sensées. En cela, elle n'avait d'égale. Hölderlin, que plusieurs circonstances désagréables avaient rendu méfiant, trouve en Suzette Berkenstein-Gontard l'être rêvé :

"Cette âme était le Léthé où je buvais l'oubli de l'existence : auprès d'elle, je me sentais un Immortel, me désavouant avec joie, et souriant, comme au sortir d'un cauchemar, de toutes les chaînes qui m'avaient entravé." (3)

1. Lettre 104 (À Schiller), LP, p. 364.

2. Lettre 123 (À Neuffer), LP, p. 390.

3. Hyp.I, LP, p. 183.

Il la surnomme Diotima. Noble et fière, on l'eût prise à la voir avancer, pour l'une des Immortelles. C'est elle, l'inspiratrice, qui pousse Hölderlin au bouleversement. Voulait-il continuer son Hypérion (le succès de sa nouvelle publiée dans la Thalia le motivait en ce sens), qu'il rature toutes les ébauches d'Iéna pour reprendre à neuf, sous l'éclairage francfortois, une version décisive. Ainsi paraissent, en 1797 et en 1799 chez Cotta¹, les deux volumes d'Hypérion. Quel contraste avec le Fragment-Thalia! C'est comme si, las d'avoir renoncé à l'amour et à ses plaisirs, Hypérion se vengeait maintenant de son idéal érémitique. Une puissance enfin s'affirme : du désir où était le poète à ne vouloir vivre que par l'esprit, le voilà à suspendre son idéal afin d'éprouver un peu de passion. "La seule vie de l'esprit ne suffit pas à notre coeur."² Hypérion s'en aperçoit et tâche donc à nouveau de concilier coeur et esprit. Qui peut réaliser la synthèse de ces forces prouve indéniablement son équilibre. Et Hypérion montre qu'est possible, à un niveau supérieur, l'intégralité de l'homme. (C'est un livre autobiographique, ne l'oublions pas. Et puisque la pseudonymie y est prédominante (de noms, de lieux et de temps), il faut savoir lire la réalité derrière l'imaginaire.)

Ainsi Hypérion n'est pas qu'un roman où s'exerce "le culte rousseauiste de la Nature toute innocente, et l'idéal de beauté et d'harmonie représenté par l'Hellade antique."³ C'est plutôt un livre qui médite la grande question de l'époque : la liberté. Hölderlin, plus que tout autre, voudrait voir la fin de l'oppression, de la tyrannie qui

-
1. C.F. Cotta (1758-1838), frère aîné du célèbre éditeur. Il reçoit une recommandation de Schiller pour publier la première partie d'Hypérion. Cotta était jacobin.
 2. Schelling, Clara, ou du lien de la nature au monde des esprits, L'Herne, p. 166.
 3. Histoire de la Philosophie, tome II, La Pléiade, l'article de Xavier Tilliette, "Schelling", p. 962.

déchire les âmes les plus allemandes. (Le poète Schubart avait passé onze années dans les basses-fosses du Palais royal "rien que pour expier un poème satirique qui avait déplu au Prince."¹) Cette correction draconienne révoltait Hölderlin. C'est pour ce geste et tant d'autres qu'il médite en son coeur la voie révolutionnaire. Hypérion est l'épreuve de cet idéal, le lieu d'une réflexion sur le sens d'un changement politique, le rêve en quelque sorte d'un espace d'où pourrait fleurir le beau regard de Diotima. Jadis Ilion, la ville aux bons remparts, fut prise, mais au prix de combien de valeureux, pour la délivrance d'Hélène, rivale d'Aphrodite aux mille charmes. Que Diotima vienne à prier la liberté et peut-être qu'à nouveau une "Iliade" sera possible... "Un temps meilleur, un monde plus beau, voilà ce que tu cherches."² Ainsi part-il, le "bel Apollon", à la conquête d'une terre digne de cet esprit.

Mais Hölderlin ne se berce pas d'illusions. Il sait l'hardiesse de son projet en Allemagne et l'immaturité du peuple face à cet idéal. Surtout depuis que la contre-révolution fait reculer la République! Hypérion habite froidement ce revers. Pour lui, tout est perdu. Déconfit, il ne mérite pas l'amour de Diotima. Justice que d'être abandonné. Sans la victoire, il n'est pas digne de la revoir. Mais le coeur de Diotima n'aspire qu'au retour d'Hypérion. Qu'importe la patrie, la liberté; pourvu que soit la présence chérie, qui fait vivre. Oui, qu'importe l'échec ou la gloire, car que serait la plus grande des conquêtes sans le souffle d'un être aimé, qui sait parler avec le coeur?

Hypérion parvient à cette pensée et pleure son étourdissement politique. Il comprend la chance de posséder l'amour, où d'être possédé par lui. Les rois n'ont pas de

1. Bertaux, p. 303.

2. Hyp. I, p. 190.

puissance sur ce trésor. Que le destin les emporte!

Un contre-héroïsme est ainsi proposé pour véritablement servir la force de l'unité engendrée par l'amour. La poésie devient alors possible : cette parole qui n'arrive qu'après toutes volontés éteintes. Vivre poétiquement, c'est reconnaître la présence inestimable du tout-simple, qui souvent se perd sous les ardeurs exubérantes du regard trop rêveur.

"Je déchirerai comme des reconnaissances de dette tous mes projets, toutes mes exigences. Je me garderai pur comme l'artiste se garde pur. Je t'aimerai, vie innocente du bois et de la source, je t'honorerai, lumière du soleil, je m'abreuverai en toi, bel Ether qui animes les astres, qui souffles autour de ces arbres et pénètres jusqu'en notre coeur! Ô l'entêtement de l'homme!" (1)

Ainsi parlait Hypérion. Le visage de sa bien-aimée lui avait dessillé les yeux sur d'autres royaumes. Mais hélas, son attachement pour Suzette lui coûte son emploi : "de toute façon j'étais né pour être sans patrie et sans asile. Ô terre, ô astres! ne demeurerai-je nulle part à la fin?"²

L'adieu que l'on fait aux chemins, pour l'amour, n'est pas si difficile. — Mais quand, de l'amour, un adieu nous ouvre à tous les chemins, voilà l'insupportable.

1. Hyp. II, LP, pp. 242-243.

2. ibid., p. 237. Ajoutons ce beau passage de Eichendorff : "Chacun a sur terre son petit coin bien marqué, son poêle chaud, sa tasse de café, sa femme, son verre de vin pour le soir, et en somme sa satisfaction; — le portier lui-même se trouve à l'aise dans sa grande diablesse de peau. — Mais moi, je ne suis bien nulle part. On dirait que partout j'arrive juste trop tard, et que l'univers entier n'avait pas compté sur moi." in Scènes de la vie d'un propre à rien, p. 91.

Deuxième partie

L'ÉPREUVE DU CRÉPUSCULE

"Il fait déjà plus froid autour de nous,
Les nuages se défont dans les lointains.
Nous n'interrogerons plus longtemps, il me semble.
Et nul ne nous accompagnera dans la nuit."

Georg TRAKL, Rencontre

CHAPITRE TROISIÈME

HÖLDERLIN : LE TEMPS DE LA DÉTRESSE

5. La parole d'Empédocle

"Nous montons comme une fumée qui s'évanouit dans l'air
Nous montons vers la chute, et qui découvre le sommet
Découvre ce qui le peut précipiter." (1)

Les étoiles scintillaient. La nuit imposait sa durée. Hölderlin, depuis longtemps immobile, écoutait les plaintes stridentes des cigales. Le Neckar, sous les lueurs d'une lune blafarde, semblait nappé d'huile et miroitait une onde blanchâtre.

Hölderlin était dans cette vision quand soudain ses mains tremblantes empoignent le rebord de la fenêtre. Il se met à tousser violemment, cherchant à cracher le sang noir qui l'étouffe. Très douloureuse, sa respiration devient plus difficile. Ses genoux ploient sous la souffrance, et c'est avec grand fracas, tel un grand fût, qu'il s'écroule sur le plancher, presque mort.

Lotte Zimmer accourt, on n'entend qu'elle dans le silence redoutable. Elle ouvre et trouve étendu le vieillard, le front perlé de sueur. De gestes prudents, elle parvient à coucher le misérable sur son lit; et ses beaux yeux mouillés de larmes recueillent le froid regard de Hölderlin, ce regard monté des profondeurs de son être, venu pour trouver le visage qu'il a sculpté de son âme.

///

1. Andreas Gryphius, Leo Armenius, V. 1129ss. Cité par Peter Szondi, Poésie et poétique de l'idéalisme allemand, p. 36.

Couché de la sorte, souffrant, ainsi Hölderlin se trouvait à ses premiers jours passés à Hombourg. Le banquier Gontard l'avait sommé de quitter Francfort, et de ne plus voir sa femme. Il se retrouvait sans emploi, déchiré par l'ennui, révolté des manières qui l'avaient conduit à l'exil. Il loge chez un vitrier, le bon Wagner, qui s'aperçoit de la rage silencieuse de son pensionnaire. "J'ai peur que si je l'interpelle, il ne se mette à crier."¹

Et pour cause. Hölderlin n'en peut plus. À nouveau il se retrouve sans titre, ayant tout juste de quoi vivre dix ou douze mois. À nouveau le Consistoire pourra requérir ses services; et sa mère encore va le presser d'accepter ce rôle.

Au moins, il peut compter sur Sinclair². C'est lui, très épris de Hölderlin, qui l'encourage à sortir de son marasme. Mais quand le coeur est dévasté de part en part, ce n'est guère le sourire d'un sympathisant qui peut vous revivifier. Si Hölderlin reprend la plume, c'est parce qu'elle représente son droit de réponse, ou sa vengeance. L'éconduit travaille donc à son plaidoyer en parachevant le second volume d'Hypérion³.

1. Härtling, p. 360.

2. Isaak von Sinclair, ami rencontré à Iéna (c.f. supra p. 48), du temps où Hölderlin suivait les cours de Fichte à l'Université. Leur amitié était profonde, ils avaient les mêmes idéaux politiques, mais l'attachement de Sinclair pour Hölderlin est franchement passionnel. À preuve, les pages d'Hypérion où Alabanda (Sinclair) s'occupe de son ami (Hyp II, pp. 250 sq.), et aussi l'hypothèse d'homophilie chez Sinclair par le biographe Pierre Bertaux, dans Hölderlin..., pp. 309 & 310.

3. Le premier tome avait paru en avril 1797, le second sortira des presses en automne 1799.

De la fin septembre 1798, où il quittait la maison des Gontard, au mois de juin 1800, date où il quitte Hombourg pour Stuttgart, Hölderlin ne reste pas à recuire ses malheurs : il termine son Hypérion, il écrit trois versions d'une tragédie intitulée La mort d'Empédocle, fait des démarches pour obtenir un poste de professeur à l'Université d'Iéna et essaie en même temps de fonder une revue, qu'il appellerait Iduna, nom de l'épouse du dieu de la poésie. Tous ces efforts en vue de s'assurer une existence libre et indépendante. Mais Hölderlin n'a su prévoir, le malheureux, ce que sa sincérité pouvait lui coûter.

Car était-il sur le point de concrétiser l'édition de sa revue (qu'il voulait aussi importante que l'Athenaeum de Friedrich Schlegel et populaire que les Neue Thalia et Die Hören de Schiller) que Hölderlin commet une gaffe irréparable. Voici. — Fin août 1799, l'éditeur Steinkopf reçoit de Hölderlin la "liste complète des collaborateurs"¹ : Carl Philipp Conz², Franz Wilhelm Jung³, Sophie Mereau⁴, l'écrivain Heinse⁵, le professeur Neeb⁶, le professeur Schelling⁷, le professeur Schlegel⁸, Johann Gottfried Ebel⁹, le romancier berlinois Lafontaine, et enfin le poète Matthison¹⁰. Impressionnant ! Une telle équipe et

-
1. Lettre 190 (À Friedrich Steinkopf), LP, p. 737.
 2. Répétiteur au Tübinger-Stift. Très compétent dans le domaine de la littérature grecque.
 3. Ami de Sinclair, traducteur d'Ossian.
 4. Poétesse et femme de Clemens Brentano.
 5. Johann Jakob Wilhelm Heinse. Auteur d'Ardinghello, un hymne à la Beauté ; traducteur du Tasse et de l'Arioste.
 6. "auteur de plusieurs écrits philosophiques fort intéressants". Lettre 190, p. 737.
 7. Rappelons l'amitié entre Schelling, Hegel et Hölderlin.
 8. Il s'agit de l'aîné des Schlegel, August Wilhelm.
 9. Médecin et ami de Suzette Gontard.
 10. Un ami de Neuffer.

c'est la réussite, à coup sûr. Mais Iduna n'a jamais vu le jour. Pourquoi? — Parce que un mois plus tard environ, Hypérion II sort des presses. On y trouve, dans les dernières pages du récit, ces mots blessants :

"C'est une dure parole que je vais dire, et je la dirai pourtant, parcequ'elle est véridique : on ne peut concevoir de peuple plus déchiré que les Allemands. Tu trouveras parmi eux des ouvriers, des penseurs, des prêtres, des maîtres et des serviteurs, des jeunes gens et des adultes certes : mais pas un homme. (...) ...il y a chez eux tant de travail gâché, et si peu d'oeuvres libres, authentiquement exaltantes. (...)

Je te le dis : il n'est rien de sacré que ce peuple n'ait profané, rabaissé au niveau d'un misérable expédient; et ce qui, même chez les sauvages, se maintient ordinairement dans sa pureté divine, ces barbares maniaques de calcul en font l'objet d'un métier : comment agiraient-ils autrement?" (1)

Et ainsi de suite. Après de tels propos, Hölderlin peut dire adieu à sa patrie. Ces phrases lui ont coûté le fait d'être allemand. Tout est perdu. L'éditeur Steinkopf s'aperçoit du risque de publier une revue dont le directeur venait d'insulter le peuple germanique. D'où le retrait

de Steinkopf. Il n'est pas sûr que Hölderlin ait imputé cet échec à la sévère franchise qu'il s'était permise dans Hypérion. Il ne fait pas le lien, pas plus que les biographes d'ailleurs qui se laissent prendre aux illusions hölderliniennes. Avant d'accuser son manque de chance, il faut d'abord considérer l'enjeu de ces affirmations pour le moins mordantes. Si Hölderlin ne s'était payé la tête des Allemands, l'avenir lui aurait été moins sombre. Mais sa plume est sauvage, féroce; elle n'est pas douce et ensorceleuse comme celle de Goethe, le "Geheimrat" (conseiller privé du duc)².

1. Hyp.II, LP, pp. 267-268.

2. À propos de plume sauvage, Hegel avait vainement

Car Hölderlin, en plus de pester contre l'imposture d'écrivains mercenaires, se rebiffe aussi contre la naïveté de lecteurs qui portent souvent aux nues les faussaires de la Beauté. À la pénible exigence créatrice doit correspondre une appréciation vigoureuse et critique de l'art. Si la lecture n'est plus que lasse distraction, alors la pensée des créateurs perd son motif d'éducation, et privée de ce fondement, elle s'écroule ou se replie dans le solipsisme. Avec le projet de l'Iduna, Hölderlin souhaitait l'essor d'une critique poétique, capable de vivifier et de raffermir le talent des poètes. Ses nombreux essais, rédigés à Hombourg en fonction de la revue, sont tous élaborés à partir du souci d'orienter le mouvement créateur. Est ainsi thématifiée "la démarche de l'esprit poétique"¹ où tonalité, unité et métrique du poème sont identifiées en vue d'un calcul de la poésie. Écrire ne devient plus l'affaire d'une simple inspiration, au gré de sa propre fantaisie; mais cela devient l'exercice d'une observance très stricte,

tenté de tempérer les ardeurs de son ami. Le poème Eleusis en fait foi. Hegel l'avait écrit en août 1796 afin d'avertir "hermétiquement" le fougueux Hölderlin. Voici quelques lignes de ce poème dédié au précepteur de la maison Gontard :

"Quelques-uns voudraient-ils en parler aux autres?
Disposeraient-ils même de la langue des anges
Qu'ils sentiraient la pauvreté des mots.
Ils seraient horrifiés d'avoir pensé, de l'exposer
Si pauvrement, de l'avoir rapetissé par la pensée
À tel point que toute parole lui apparaîtrait
Comme un péché et que finalement il se fermerait
la bouche..."

in Jean WAHL, L'expérience métaphysique, p. 93.

— "En termes explicites : garde tes idées pour toi (et pour moi), n'en parle pas, comme tu le fais, devant tout le monde et n'importe qui; n'écris pas non plus; tais-toi, je t'en conjure." (Bertaux, p. 105) Et la preuve que Hölderlin a capté le message : (Lettre 128, À Hegel, le 20 novembre 1796) "Ce que tu m'écris à propos de direction et de conduite, mon cher, mon très cher ami, cela m'a fait mal." p. 398.

1. Essais, LP, p. 610.

où la beauté d'un poème dépend de son harmonie avec les principes qui le sous-tendent. La plupart des grandes élégies hölderliniennes sont composées suivant une métrique très précise, une véritable poétique dont les clés toutefois nous sont inconnues.

Cette "construction" découle de l'idée que "l'esprit ne peut s'exprimer que rythmiquement"¹, le poète ayant à puiser dans cette loi l'unité de son inspiration et la vérité de son poème. L'accord, l'harmonie, la synthèse sont les témoins d'une poétique vraiment appliquée. Si celle-ci fait défaut, l'artiste ne peut rêver d'accomplissement.

Il n'est pas étrange que Hölderlin médite ces idées à Hombourg. La séparation d'avec Suzette Gontard, sa Diotima, lui est insupportable et c'est pourquoi la grande intellectualité des Essais apparaît comme le palliatif de la présence inspiratrice, poétique. Sans Diotima, ne sont-ce pas les dieux, la vie intense et la compréhension de la nature qui disparaissent? Contre cette fuite, Hölderlin veut comprendre ce qui lui reste à faire. Car l'unité et l'harmonie sont-elles malgré tout possibles dans le délaissement? Cette question, le poète la travaille sous le signe d'Empédocle. (Ce héros d'Agrigente qui jadis s'était jeté dans les flammes de l'Etna par dégoût de son temps.)

-
1. Hölderlin avait confié cette pensée à Sinclair, qui lui l'avait rapportée à Bettina Brentano. C'est elle qui la transcrit finalement dans son livre intitulé Die Gunderode. En voici un extrait (c.f. pp. 1106-1107, dans Hölderlin, LP.): "Il dit que c'est le langage qui informe toute pensée parce qu'il est plus grand que l'esprit humain, lequel n'est qu'un esclave du langage; et que l'esprit humain n'atteindra pas l'accomplissement avant que le langage ne soit seul à le mettre au jour. Mais les lois de l'esprit sont métriques, cela se sent dans le langage qui jette son filet sur l'esprit pour que l'esprit, ainsi capturé, exprime le divin."

La tragédie sur laquelle il compose trois versions (toutes inachevées et non-publiées), doit se percevoir comme la triple tentative d'une dissolution idéale (c'est le langage hölderlinien), où l'espoir d'un apaisement est porté au-delà de la vie. Empédocle, c'est le nom d'une impossibilité de vivre et de mourir, où tout est porté dans le suspens inédit, silencieux, de l'exil vers le sommet de l'Etna. Hypérion avait préparé ce silence, en rejetant toute forme d'héroïsme pour mieux saisir la présence toute-divine de Diotima. Mais quand celle-ci gît sous terre¹, le passage à sa perfection devient plus complexe : car la mort est-elle gage de séparation absolue ou de communion ultime? Avant de se livrer aux flammes de l'Etna, Empédocle peut hésiter triplement. Mais une compréhension survient : par la répétition d'un exil fatidique, par la mise en scène d'un suicide à chaque fois refusé, se donne la certitude qu'au fond, c'est la vie et non la mort qui est un gouffre salutaire.

Avec l'épreuve empédocléenne, Hölderlin sonde les chemins d'une vie nouvelle, d'une vie possible sans Diotima. Les trois versions de cette épreuve reprennent en fait la même persévérance vers l'Un-Tout².

Empédocle I³ est la version pathétique de cette triple aventure. Le héros y est aimé, admiré, jaloué, méprisé puis chassé : événement qui donne à voir la lassitude du peuple devant le haut exemple de la sagesse, la Cité

-
1. C'est à Hombourg que Hölderlin avait terminé Hypérion. Séparé de S. Gontard, il prophétise pour elle une fin funeste : "Pardonne-moi d'y faire mourir Diotima. Tu te souviens qu'autrefois nous n'étions pas tout à fait d'accord sur ce point. Mais j'ai pensé que la disposition générale du livre l'exigeait." Lettre 198, (À Suzette Gontard), LP, p. 748.
 2. La devise des amis Hegel, Schelling et Hölderlin au Tübinger-Stift : Εν και Παν : Un et Tout.
 3. Désormais Emp.I pour désigner la première version de "La mort d'Empédocle". Ainsi Emp.II et Emp.III.

devenant le lieu des relâchements les plus vils. Au sein de cette promiscuité, plus personne n'éprouve la valeur du sacrifice, tant les hommes, imbus d'eux-mêmes, passent le reste de leurs jours insouciant de ce qui fait vivre.

Désolé de ce monde, Empédocle s'enfuit vers les gouffres, pour à la mort se résoudre, lui si offensé dans son coeur sensible. Son existence est devenue trop lourde pour les autres, et depuis que sa parole tombe dans l'indifférence, sa vie lui paraît inutile. Oui, il est amer celui qui, d'éclairs sanctifiés, voit son verbe déchoir dans l'oubli le plus sombre qui soit. Où trouver le sens de sa vie quand les heures sans nombre passées à l'édification d'une oeuvre ne paraissent soudainement qu'instantants perdus dans un monde égaré? Que valent les perles quand tous réclament de la paille? — Ainsi Empédocle a triste conscience d'être devenu un propre à rien.

"Qui a vu plus haut que nul oeil mortel,
Aveuglé, il erre maintenant et tâtonne..." (1)

Parce que dépossédé du sens de ses aventures, Empédocle doit consentir à l'idée que ses accomplissements ont été vains, ou pire, qu'ils ont troublé la paix d'un monde satisfait de ses énigmes.

"Présente dans sa divinité la Nature
N'a pas besoin de parole..." (2)

Tout se résout au sentiment de n'être, dans ce monde qui vous tolère, qu'une identité superflue. Mais le sage, au sommet de l'Etna, ne peut sauter dans le cratère bouillant : avant sa chute, c'est le peuple entier qui mériterait d'y descendre! Vraiment, qui entend au loin la plèbe célébrer

1. Emp.I, LP, p. 477.

2. ibid., p. 525.

hésite à faire le don de soi-même pour la paix de celle-ci! Qui gravit le sentier rocailleux menant au sacrifice trouve encore intéressant son courage, et cette vanité, la toute dernière, retient souvent dans la vie des hommes de choix. — Frappé d'ostracisme, chassé du monde, Empédocle ne médite pas moins sa survie : le feu volcanique ne consumera pas ses plaies. Hölderlin, et c'est là un élément moderne, ne veut pas mourir pour la bêtise humaine. Accablé, déchiré, profondément déçu, la mort n'hériterait pas de ses griefs. Si le héros d'Agrigente, le grec Empédocle, s'est jadis précipité dans les flammes, pour les raisons que l'on connaît; le poète souabe, l'allemand Hölderlin ne réussit pas à s'engager sur la voie d'un tel achèvement, malgré des souffrances si analogues. Une attitude différente!

Pourquoi Empédocle, dans l'ère holderlinienne, ne parvient pas à s'abattre au fond des gouffres?¹ — Parce que la mort, quand les dieux sont absents, est ridicule. Un cœur pur offert en expiation contre un peuple dévié ne joue plus dans la balance du Jugement : l'homme est laissé à lui-même, et ses actes ne reçoivent ni sanctions ni mérites. C'est le délaissement absolu. Empédocle sait donc que sa mort n'accusera personne, son sacrifice n'étant néfaste qu'à lui seul. Une position est ainsi gagnée : loin des hommes et dans l'attente des dieux une parole doit demeurer fidèle, quelqu'un doit rester en vigile afin de susciter, dans ce temps de détresse, le souvenir et peut-être le

1. Cette question est aussi celle de la différence entre le Romantisme et Hölderlin. Le suicide était devenu une "pratique" romantique, le "fleur" des passionnés, plusieurs se donnant la mort en signe de protestation contre "l'ordre vicié" de cette époque. Au moins deux amis de Hölderlin se sont suicidés : G.F. Stäudlin et Casimir Ulrich von Böhlendorff. Parmi les Romantiques, Henrich von Kleist et Henriette Vogel; Caroline von Günderode.

retour du haut partage entre les dieux et les hommes.

Hölderlin, loin de vouloir seulement la mort, trouve en l'existence une position plus dramatique que la dissolution pure et simple. Par la répétition de l'exil, la conscience de son destin de veilleur se dégage plus nettement. Par rapport à la première version, les Empédocle II et III ne réveilleront pas une plainte stérile. "Je sens seulement, Ami, le déclin du jour!"¹, déclin qui les motive à sauvegarder la mémoire du clair. Si la mort enlevait les Empédocle, que deviendrait l'espace où jadis pour l'homme la grandeur fut apprise? — Malgré l'indigence et l'échec, c'est dans l'exil et la solitude que se rassérène la mémoire des Beautés disparues. Il faut songer à Ulysse par exemple qui, au coeur de ses tourments, s'encourage à l'idée de revoir un jour son Ithaque natale. Vraiment, pour qui rêve encore, mourir n'est pas l'issue.

Empédocle II, habité du souci de préserver les antiques accords, se présente dans l'assurance de sa mission. Il n'est plus désolé comme son prédécesseur, car il sait l'importance et la signification de son être.

"...se voulant un maître,
La nature s'est faite ma servante.
Et garde-t-elle un honneur, il lui vient de moi.
Que seraient donc et le ciel et la mer
Et les îles et les astres et tout ce qui
S'étend sous les yeux des hommes, que serait-elle,
Cette lyre inerte, si je ne lui donnais,
Moi, sa voix et sa langue et son âme? que sont
Les Dieux et leur esprit si ce n'est moi
Qui les annonce? eh bien! dis, qui suis-je?" (2)

...sinon le sanctifié d'une parole remplie d'un monde?
Sans ce langage, où donc la vie prendrait-elle forme, et
que serait sans les mots l'étendue aux mille contours?

1. Emp. II, LP, p. 551.

2. ibid., pp. 555-556.

— Le verbe fait voir, il épanouit dans le sens et la lumière ce qui stagnait jusque-là dans un fond indistinct, parce qu'informulé.

Cet Empédocle, fort d'engendrer sous son regard les horizons d'une patrie, ne peut mourir. Car sa parole confère la possibilité de voir et de cheminer, et ce au-delà de la mort, pour autant qu'elle est reprise et apprise par d'autres. Il y a donc un legs sur lequel une avancée infinie est permise.¹ Et qui sait si, dans cette progression, ce n'est pas tout un peuple qui pourrait se fortifier? Mais sera-t-elle entamée cette délivrance? — La tristesse d'Empédocle présage plutôt du contraire : quand la perte s'obstine, quel moyen pour un homme de marcher à l'encontre?

Ainsi s'effrite ce qui aurait pu passer pour de l'enthousiasme. Contre le déclin, il ne suffit pas de rivaliser contre un peuple déchu, encore faut-il combattre le destin! Cela, Empédocle III ne le sait que trop.

"Et ce qui doit advenir est accompli déjà." (2)

Si c'était folie d'entraver l'inexorable, alors l'attitude appropriée serait certes le respect, l'acceptation du devenir, aussi malheureux soit-il.

"Il m'est advenu ce qu'il se doit." (3)

Passivité magnanime, qui suggère le comportement prochain de Hölderlin.

"... Sans doute, j'aurais
Beaucoup à te dire, et pourtant je le tairai,

1. Empédocle II personnifie ce que Hölderlin envisageait pour tout esprit poétique : "...alors, dis-je, il est encore nécessaire que l'esprit poétique, dans son unicité et son progrès harmonique, confère à sa démarche un point de vue infini, une unité où tout avance et recule par progrès et alternance harmonique..." dans "La démarche de l'esprit poétique", LP, p. 619.

2. Emp.III, LP, p. 574.

3. ibid., p. 575.

Voici que ma langue va cesser de servir
 Au dialogue des mortels, aux vaines paroles.
 Vois, ami, tout a changé, et bientôt mon souffle
 Sera plus libre et léger, et comme la neige
 Sur ces hauteurs de l'Etna se réchauffe et brille
 À la lumière du soleil et fond et quitte
 La montagne à flots tandis que s'ouvre et s'élance
 L'arc joyeux d'Iris sur ces ondes en cascade,
 Ainsi de mon coeur s'écoule et roule par vagues
 Ce dont le temps m'accabla, et l'écho s'en meurt,
 La pesanteur tombe, tombe, et la vie,
 Ether limpide, s'évanouit par-dessus." (1)

Au coeur de l'espace déserté, Empédocle éprouve le silence, et cela le repose, savourant la splendeur d'être là. Car c'est dans cette retraite anonyme et pauvre que se donne pour lui la joie d'une intense mémoire.

"Et je veux encore une pensée pour le temps qui fut,
 Pour les amis, les fidèles de ma jeunesse
 Qui sont loin dans les cités joyeuses d'Hellade,
 Pour mon frère encore, qui m'a maudit, mais il fallait
 En venir là; maintenant laisse-moi; lorsque là-bas
 Le jour se sera couché, tu me reverras." (2)

Le cycle empédocléen s'achève sur la résignation. Il faut prendre garde à la parole qui va naître car du crépuscule elle sonde déjà la noire profondeur. Le congédiement de Francfort, l'échec cuisant d'Iduna, le mouvement contre-révolutionnaire en Allemagne, et le mépris subi à cause de certaines lignes d'Hypérion, font que pour Hölderlin, tout va mal. Sa santé n'est plus très bonne, ses économies s'épuisent et sa mère réclame toujours de le voir accepter une cure, dans une paroisse quelconque.

Mais Hölderlin foule un espace abandonné. Ses nombreux échecs le ramènent à lui-même, et cela, d'une façon dangereuse; car éprouvant tous les antagonismes de son époque,

1. Emp.III, LP, p. 573.

2. ibid., p. 580.

il devient l'homme en qui l'intériorité subit un "excès réel" :

"Son destin s'incarne en sa personne,
synthèse momentanée appelée à se dé-
truire pour devenir quelque chose de
plus." (1)

La nouvelle synthèse prévue par Hölderlin aux Empédocle ne peut toutefois leur convenir : c'est à Scardanelli² et à lui seul qu'il reviendra de vivre ce quelque chose de plus. Et non de moins, comme tous ont bien voulu le prétendre.

1. Fondement d'Empédocle, LP, (Essais), p. 662.

2. Scardanelli : nom dont s'affublait Hölderlin durant la dernière moitié de sa vie.

6. La mort de Diotima.

"Ah!...misère!... Mes pas, où me
portent-ils? Où s'envole ma voix?
O ma vie, où as-tu sombré?" (1)

La chambre était pleine du souffle douloureux de Hölderlin. Mais si près de la mort, la souffrance semblait ne pas l'atteindre. Il faisait nuit. Lotte, de temps à autre, épongeait le front du vieillard, émacié par le destin.

La scène était comparable à celle que vécut Hölderlin, quand Suzette Gontard, sa Diotima, éprouvée par trop d'amour interdit, avait succombé tristement. Il était à ses côtés quand il vit l'ombre recouvrir les yeux de son héroïne. Pareil instant avait failli le rompre dans son être. On eut peur qu'à son tour il s'affaisse. Mais c'était le méconnaître car depuis cette épreuve, Hölderlin n'avait cessé d'apprendre à vivre.

///

Quittant Hombourg fin mai 1800, Hölderlin ne pressentait rien de bon. Bien qu'il se rendît chez Christian Landauer², un très bon ami, il lui devenait impossible de continuer ses visites clandestines à Francfort. Ce départ vers Stuttgart ne signifiait ni plus ni moins qu'un adieu. Et Suzette Gontard l'appréhendait.

"Comment ferai-je pour renfermer et conserver
en moi-même les sentiments violents qui s'é-
lancent vers toi, si tu ne viens pas?
(...) Ne romps pas... en fin de compte nous

1. Sophocle, Oedipe Roi, vv. 1306-1312.

2. Christian Landauer (1769-1845), marchand drapier à Stuttgart. Hölderlin le connaissait depuis 1795.

serons encore... mais poursuivons avec confiance notre chemin, essayons de nous sentir heureux au sein même de notre détresse et souhaitons que... dure longtemps pour nous car nous lui devons l'affermissement et la noblesse parfaite des sentiments... Adieu! Adieu! Que la bénédiction... descende sur toi..." (1)

Le poète eut du mal à quitter Francfort. Un départ difficile mais qui, sitôt engagé, accélère sa vie en la projetant dans toutes les errances. Parvient-il à Stuttgart que quelque chose le pousse à fuir, à s'oublier, tant son coeur est à vif. — Il tenait sans doute d'Ovide la certitude que la fuite lui serait un "remède d'amour" :

"Si fort sois-tu retenu par tes chaînes, fuis au loin et ne cesse d'aller le long des routes. Tu pleureras, le nom de ton amie abandonnée se présentera devant toi, ton pied s'arrêtera souvent au milieu du chemin; pourtant moins tu voudras marcher, plus persiste à marcher; endure et force tes pieds à courir malgré eux. Ne souhaite pas la pluie, que le sabbat des étrangers ne t'arrête pas,...; ne demande pas combien de milles tu as franchis et combien il t'en reste à franchir; n'invente pas de prétextes pour rester dans le voisinage; ne compte pas les jours, ne te retourne pas à chaque instant vers Rome, mais fuis!" (2)

— Ce qu'il fait. De mai 1800 à juin 1802, trois emplois de précepteur l'obligent à parcourir des milliers de bornes. D'abord Stuttgart, chez Landauer³; puis Hauptwil en Thurgovie (Suisse), pour le compte d'anton von Gonzenbach⁴; et finalement Bordeaux, dans le midi de la France, chez

1. Lettre de Suzette Gontard à Hölderlin, mai 1800, LP, p. 1103.

2. Ovide, Les Remèdes d'amour, vv. 215-225.

3. À Stuttgart, Hölderlin jouissait de la protection de Landauer contre le Consistoire (donc un préceptorat symbolique).

4. Hölderlin y séjournera à peine une saison.

le consul Daniel Christof Meyer¹. Partout où il va, Francfort colle à sa peau. Sa douleur le pourchasse. Et cette course à la grandeur de l'Europe étourdit sa bien-aimée. Rongée d'inquiétude, elle dépérit à chaque jour, impuissante à rejoindre le visage qui jadis se montrait dans la futaie; oui, elle avait besoin de cette image, de son fantôme, et là-bas — au fond de la République Française— son Hölder lui paraît si lointain!

Alors elle tombe malade, atteinte de phtisie, le mal des grandes tristesses. Son médecin, Johann Gottfried Ebel², voit que la présence de Hölderlin serait souhaitable. En diplomate, il arrange l'affaire. Cobus Gontard, dans l'intérêt de sa femme, acquiesce aux requêtes du médecin à la condition d'une discrétion absolue. On avise donc Hölderlin du grave état de santé de Suzette, et celui-ci quitte alors Bordeaux immédiatement.

Le 7 juin 1802, il passe la frontière franco-allemande. Suivant les instructions de Ebel, il doit arriver à Francfort la nuit. Personne ne doit le voir, le reconnaître. Or depuis le 12 juin, Suzette est alitée. Hölderlin, qui séjourne chez Ebel, ne peut la voir que le soir, pour de brefs instants. Le 22, Diotima succombe, Hölderlin sans doute près d'elle.

Il ne peut pleurer, la serrer dans ses bras, vider son désespoir, crier son malheur; il ne pourra assister aux funérailles, garnir de fleurs sa tombe: non, ce sont les autres qui doivent sympathiser; et lui, l'affligé, le rompu par cette épreuve, le grand coupable de ce drame injuste, il doit se taire, et quitter Francfort sans que les chiens n'aboient sur sa trace. On ne veut pas voir sa

1. Hölderlin est arrivé à Bordeaux dans la troisième semaine de Janvier 1802. Il y restera jusqu'au 10 mai.

2. Ebel, souvenons-nous, avait donné son accord pour collaborer à la revue Iduna. C'était un ami.

tristesse, ni supporter le spectacle de sa douleur; quel émoi cela pourrait causer si on imputait cette victime à son charme de poète! Qu'il s'estime heureux de partir sans qu'on lui coure après...

Ainsi, comme une bête perdue, errant ça et là, Hölderlin ne sait à quoi se résoudre. Encore une fois, où aller?, que faire? Ebel l'avait sommé de partir incognito, et c'est ainsi qu'il pérégrine, l'endeuillé, barbe et cheveux longs, dormant dans les champs. Il échoue chez son ami Landauer: "— Dieu du ciel, Hölder!" Il veut le restaurer, l'accueillir; mais le poète refuse. Quand le malheur vous pique de son dard, c'est le chemin qu'il vous faut. Il repart, le hasard le conduisant chez Matthison¹, maintenant célèbre. Voyant le dédain qu'il cause à son hôte, Hölderlin s'aperçoit de son impudence et fuit sans s'expliquer. Dans sa course, le poète roule des mots d'amertume: — Ah! misère; dire que si j'étais devenu pasteur, je n'aurais pas à me sauver ainsi... Les gens me respecteraient, et j'aurais une maison pour m'héberger. Mais me voilà vêtu comme un mendiant, le ventre noué par la faim, et sur mon passage, à tous je répugne. C'est pour échapper aux simagrées du vicariat que me voici un propre à rien, n'ayant de gîte où soigner mes forces. Dire que Matthison, Neuffer, Hegel et Schelling, Niethammer et Sinclair ont su réussir et moi, pourtant, n'étais-je pas, au partage, mieux pourvu? Pourquoi donc suis-je ici, à mordre la poussière pendant qu'eux cultivent leur renom? — Mais j'ai vécu pareil aux dieux et c'est assez...

1. Il était poète et secrétaire de la princesse de Dessau. Il est aussi l'ami de Neuffer. (c.f. supra p. 57)

2. F.I. Niethammer (1766-1848); professeur de philosophie à Iéna, ancien camarade de Hölderlin à Tübingen.

Hölderlin s'arrête. Sur une route désolée et sans argent il se trouve. Faudra-t-il se mettre à piller? — Il questionne le soleil, scrute l'horizon et pique à travers champs et bois. En cette direction inopinée, Hölderlin a son dessein : il ne peut continuellement fuir le joug sans égard pour ses forces. C'est déjà trop que Diotima soit morte à cause de ses errances. Au fond, qu'a-t-il amassé sinon que peines et misères; il ne peut faire carrière plus longtemps dans ces maux, car pour combler la perte de cette femme aux mille ressources, Hölderlin sait l'indigence de son être. C'est lui le coupable, le responsable de cette vie livrée en pâture à la tristesse. Vers Stuttgart, puis Bordeaux, il était parti avec l'idée que l'amour s'effacerait; mais voilà que sa fuite fut payée du plus grand des malheurs!

Fatalité qui le rend furieux. C'est ainsi qu'il arrive à Nürtingen, chez sa mère, indigné de son sort.

"Maintenant la maison m'est un désert, et ils m'ont pris
Mes yeux, avec elle c'est moi que j'ai perdu.
C'est pourquoi j'erre ainsi, et sans doute devrai-je vivre
Telle une ombre, et plus rien pour moi n'a plus
de sens." (1)

Agacé par ce désespoir, sa retraite ne lui est pas de tout repos. Sa mère ne cesse de le presser de questions, elle ne sait pas, l'inquiète, qu'elle brise par sa curiosité une force qui essaie de se refaire. Hölderlin d'ailleurs, ne peut rien dire. Il a juré de garder le secret. On ne doit pas savoir qu'il était à Francfort, au chevet de Suzette Gontard, la femme du banquier. Mais il a tant besoin de méditer l'événement survenu. Ce deuil le révolte, l'indigne, l'accuse et le lacère au plus profond de lui-même. Comment vivre après ce coup de la Parque? Soudain il pense : l'audace

1. Elégie Ménon pleurant Diotima, LP, p. 796.

de cette passion interdite, mortelle, ne doit pas le condamner. Diotima n'a pas voulu par sa mort le culpabiliser. Bien au contraire. C'est pour son oeuvre qu'elle s'est prêtée au sacrifice. Hölderlin sait maintenant la haute mission qui l'attend. Elle a donc vu, bien avant lui, ce dont il était capable. Chercher à la contredire serait odieux. Ainsi, sitôt cette pensée descendue dans son coeur, le poète prépare sa fulgurance.

"Il n'est pas bon,
D'être sans âme, pétri
De pensées mortelles. Ce qui est bon
C'est de converser, de dire
Le sentiment du coeur, et d'entendre parler longtemps
Des jours d'amour,
Et des hauts faits accomplis." (1)

-
1. Hymne Souvenir, traduction par Kenneth White et Jean-Paul Michel, WB, p. 15.

Heidegger commente longuement le passage "Nicht ist es gut, / Seellos von sterblichen / Gedanken zu sein." (AH, pp. 156 sq.) Ce vers est traduit dans son livre comme ceci : "Il n'est pas bon / D'être sans âme, vide de pensées mortelles." (p. 103). — Maxime Alexandre, dans une édition de quelques poèmes de Hölderlin (F.H., Patmos et autres poèmes, Paris, M.J. Minard, coll. "passerport", 1967, p. 37) donne cette version : "Il n'est pas bon / D'être privé de son âme, à force / De pensées mortelles." — Gustave Roud, dans le Hölderlin de La Pléiade, traduit ainsi : "Il n'est pas bon / De n'avoir dans l'âme nulle périssable / Pensée,..."

Quelle traduction faut-il préférer? Visualisons les différences :

Roud : de n'avoir dans l'âme (celle-ci est présente, donc +)
nulle périssable pensée (pas de pensée, donc -)
Heidegger : D'être sans âme (-)
vide de pensées mortelles (-)
Alexandre : d'être privé de son âme (-)
à force de pensées mortelles (+)
White et Michel : d'être sans âme (-)
pétri de pensées mortelles (+)

Quatre traductions, trois sens différents ! Une traduction littérale donnerait ceci : Il n'est pas bon, / privé d'âme de mortelles pensées / d'être. Ce que Alexandre et White & Michel rendent fidèlement. Mais c'est Pierre Bertaux qui a découvert que Sterblichen

Ce qui mérite le "souvenir", c'est la parole pouvant repousser le crépuscule. Et celle qui peut éclaircir pour les fins d'une mémoire le monde et sa destinée ne peut qu'être poétique. Dire en poème, c'est maintenir l'horizon "des jours d'amour et des hauts faits accomplis."¹

"... Mais si la mer
Retire et donne la mémoire, si l'amour aussi
Captive inlassablement les regards,
Ce qui demeure, les poètes seuls le fondent." (2)

Ils fondent dans la durée ce qui mérite la survie. Diotima a commandé par sa mort l'oeuvre qui dépasse le temps. Si n'est prononcée la parole fondatrice, tout se perd dans l'indifférencié. Le sacrifice de Diotima devient inutile si n'est prolongé, par le Souvenir, l'événement de cet union indivise. Aussi bien se jeter dans l'Etna et périr d'une séparation absolue. Mais Empédocle a trois fois refusé la flamme dissolutrice. La vie lui offrait-elle un gouffre plus cuisant? Ou plus tragique? — Sans doute, car le poète considère enfin cette attitude: "de retourner LE DESIR DE QUITTER CE MONDE POUR L'AUTRE EN UN DESIR DE QUITTER UN AUTRE MONDE POUR CELUI-CI."³ Et ce retour en l'être-là est d'un vertige innommable.

Gedanken (mortelles pensées) était en fait un acrostiche: S.G.= Suzette Gontard! (Bertaux, p. 243). Vraisemblable, puisque la première fois que Hölderlin avait voulu parler de Suzette Gontard à Neuffer (son Bellarmin), il l'avait présentée ainsi: "En sa présence il est souvent réellement impossible de penser aux choses mortelles et c'est justement pourquoi on ne peut presque pas parler d'elle." (Lettre 123, LP, p. 390.) Sterblichen Gedanken viserait donc Suzette Gontard. Le sens véritable du vers hermétique du poème Souvenir se lirait finalement comme suit: "Il est atroce, anéanti par la mort de Diotima, d'être." Ou encore, d'après un essai de Marc Renault: "Il n'est pas bon, d'être désâmé par la pensée de la mort (de S.G.)".

1. Hymne Souvenir, WB, p. 15.

2. ibid.

3. Remarques sur les traductions de Sophocle, LP, p. 962.

Nürtingen pouvait bien se moquer de son fils prodigue, il n'en demeure pas moins que Hölderlin possédait maintenant l'art de la lumière. Il savait que le poème pouvait à nouveau instituer le regard intemporel, pour lutter ainsi contre l'obscurcissement. Si Homère n'avait chanté le sacre d'Ilion, qui pourrait aujourd'hui témoigner de ces exploits peu communs? Si Pindare n'avait célébré la force des Olympiens, pour quelle gloire éphémère tous ces héros se seraient-ils battus? Si n'était dite la parole qui fonde, aurions-nous la mémoire des événements? — Non, car les actes qui furent seraient tombés depuis longtemps dans l'oubli le plus disgracieux. C'est donc la tâche du poète que de veiller contre le périssement. Lui seul a le pouvoir de tout faire durer. Mais si, autrefois, les aèdes entamaient leurs chants devant une foule d'hommes, aujourd'hui qui les écoute? Qui s'interroge encore des présences restées sans voix dans l'Ouvert? Il semble que n'est plus requise la parole du décèlement.

"...hélas! elle va, cheminant dans la nuit, comme
habitait l'Orcus,
Sans plus rien de divin, notre nation. À son métier
chacun,
Ils sont tous enchaînés; dans le vacarme fracassant
de l'atelier
Nul n'entend plus que soi, et le travail énorme
des barbares
Avec leurs bras puissants ne connaît pas de trêve,
mais toujours et toujours,
Ainsi que les Furies, la peine que se donnent ces
malheureux reste stérile." (1)

Est pressenti finalement ce à quoi tient le jour. Si l'entêtement persiste, si l'objectivation des hommes va toujours grandissant, si n'est maintenu dans l'Ouvert le regard capable de le sauvegarder, alors à ses petites

1. Élégie L'Archipel, GF, p. 67.

misères reste enroulée cette "race de serpents"¹, sans qu'aucune détresse ne vienne les affoler dans leur marche rampante. Hölderlin, que la bassesse dégoûte plus que tout, rêve du jour où sera permise une autre grandeur. Non qu'il faille pour cela, et comme les Romantiques, s'appliquer à reproduire les charmes de l'ancienne Grèce. Ce mouvement naïf d'imitation est bien trop soumis aux représentations historiques que l'on se fait des Grecs. Pour les fins d'une autre grandeur, Hölderlin croit plutôt au poème hespérique : ce dire qui présente le natal (en l'occurrence la Germanie) dans ses possibilités d'éclosion. Mais qu'est-ce que cela, un poème hespérique? Est-ce le qualificatif donné à tout poème écrit en Occident? — Non pas. Un poème n'est hespérique que s'il atteint quelque chose de l'essence occidentale. Cette atteinte, ou ce pouvoir d'approche, est pour Hölderlin un souci vraiment profond. Car d'où vient le fait que nous soyons des Hespériens? Pourquoi la nécessité d'un poème hespérique? Et qu'est-ce en somme que l'Hespérie²?

— Un espace, évidemment. Mais nous parlerions plus juste si nous affirmions qu'il s'agit plutôt d'une ouverture. Qui dépend moins d'un lieu que d'un regard. Qui possède moins de frontières que d'étendue. Moins d'avenir que d'histoire. De promesses que d'événements. Pays du souvenir, et des lumières vieillissantes. Son inégalable commencement l'a obligé depuis au pis-aller. Les dieux partis, les Hellènes décimés, le vieux miracle demeure en la mémoire, cet héritage laissé aux poètes, ces rejetons de l'origine.

1. Fragment 16, Plans et Fragments, LP, p. 923.

2. "Hesperia, c'est le soir, la disparition de la lumière. Cela est rendu en latin par occidens, littéralement le tombant. Le soleil tombe à l'horizon." (Précision étymologique donnée par Marc Renault.)

Ces assoiffés de lumières savent l'aridité du crépuscule. C'est pourquoi ils espèrent une autre déclosion, ne serait-ce que pour vérifier si l'hespérique n'est que l'ouverture du déval et, partant, de jeter sur celle-ci leurs flamboyantes tentatives. Grandir pour sombrer, apprendre pour oublier, et naître pour mourir sont les fatalités jadis reçues, et que les Hespériens, ces descendants, doivent supporter afin de préserver la maturité philosophique de l'Occident. Mais comment espérer l'avènement d'une Germanie libre et puissante si l'éclaircie héritée des Grecs souffre déjà d'un mûrissement fatal? Comment le crépuscule peut-il devenir l'aube d'une autre authenticité? — Réponse : par le retournement décisif et résolu vers l'essence "de ce qui nous est propre."¹ Il s'agit donc, pour Hölderlin, non d'approcher uniquement le monde grec, mais de retourner au lieu natal à partir du sol hespérique de l'Allemagne moderne.

"... et je
Ne suis chez vous, ô Grâces de l'Hellade,
Filles du Ciel, qu'aux fins de cette seule invite :
Venez, si ce n'est là trop ample voyage,
Ô Souriantes, venez jusques à nous!" (2)

Cette "migration" de l'originel grec vers le natal germanique peut fort bien paraître "parataxique"³. Reconnaître ce phénomène est en soi très juste mais insuffisant. Qui

-
1. Lettre 236 (À Casimir Ulrich Böhlendorff), LP, p. 1004.
 2. Hymne La Migration, LP, p. 849.
 3. Theodor W. Adorno, dans un texte intitulé "Parataxe" (dans Hölderlin, hymnes, élégies et autres poèmes, Paris, Ed. Garnier-Flammarion), essaie de réfuter les éclaircissements de Heidegger en démontrant que Hölderlin n'est pas un poète de l'identité (du natal en quelque sorte). Cette conception, malheureusement, découle beaucoup plus de la volonté de contredire Heidegger que d'une lecture vraiment renouvelée du poète Hölderlin. Essayons de trancher le débat en posant cette question : l'impatience de trouver dans

pense avoir le dernier mot en affirmant que la parataxe

les demains une neuve lumière oblige-t-il le "vaillant oubli" de la patrie fautive ou le "retour" vers celle-ci, afin d'apprendre ce qu'elle a en propre? Si Adorno fait de Hölderlin un poète du lointain, Heidegger par contre l'enferme dans l'identité, avec la passion du natal. Qui des deux détient la juste part? Le poète fournit autant à l'un qu'à l'autre. Car c'est la parole poétique qui trace les contours du séjour humain.

"...l'essence poétique du séjour humain a besoin du poète qui, dans un sens supérieur et très large, est un ami, l'ami de la maison du monde..." (QIII, "Hebel, l'ami de la maison", p. 63.)

Mais quand tout devient commerce et technologie, la parole délicate et amie de la maison du monde tombe dans l'indifférence. Cette disgrâce contraint à la "migration", bien souvent intérieure, comme si le natal avait une face cachée, un versant inexploré. Quoi qu'il en soit, la situation de Hölderlin dans la patrie est ambiguë; et Heidegger, contre Adorno, le sait fort bien. "Les poètes ont leur site dans le futur..." (AH, "Comme au jour de fête", pp. 72-73) — Ils s'arrachent de ce présent où tout résonne du silence de l'oubli. La Terre du Soir (Abend-Land, l'Hespérie) doit maintenant s'arranger d'un délaissement de plus: après les dieux, ce sont les poètes qui se taisent.

"... — et la baguette ici
Retombe
Avec le chant, car rien ne peut être
Divulgué." (Hymne Patmos, LP, p. 872.)

Plus loin sans doute le partage des poètes et des hommes. Aujourd'hui n'est donné que le silence eschatologique, où "l'être se rassemble en l'adieu de son essence..." (Chm., "La parole d'Anaximandre", p. 395). "Nous, les tard-venus" disait constamment Heidegger ("nous les plus tardifs des fruits tardifs de la philosophie", dans Chm., "La parole d'Anaximandre", p. 417 et p. 392 respectivement.) L'occultation de la parole fondatrice mène au déracinement de l'homme moderne. Par conséquent, le natal, comme le pense Hölderlin, est chose beaucoup plus difficile à atteindre que l'étranger. Il faut saisir l'effort ou l'élan réalisé en ce sens avant de juger de la véritable situation du poète.

des poèmes hölderliniens "inaugure le processus qui débouche dans les protocoles dépourvus de sens"¹, ne comprend pas que le natal (ou le "national" d'après le langage du poète) est un élément d esp r ment indéfini et que la tâche du poète, loin d'être "in-sensée", consiste précisément à investir ce terme de la puissance hespérique contenue en lui. En somme, l'histoire occidentale, qui a son point de départ dans l'hellénisme, requiert pour son supplément la tradition du regard grec. Et c'est l'oeuvre des poètes que de sauver le regard. Hölderlin, par sa parole, donne à voir une possibilité hespérique : la Germanie.

"... quand ce nom est proféré,
La rumeur d'un passé divin renaît du fond des âges,
Ah! que tout est changé! —et des lointains, juste
annonciateur
De joie, le Futur aussi brille et nous parle.
Mais l'Ether, au coeur de ce temps,
Et la virginale Terre sacrée
Vivent ensemble une vie s reine,
Et il leur plaît, eux à qui rien ne faut,
Où tu deviens prêtresse
Et la conseillère sans armes
Des peuples et des rois." (2)

En ce lieu supplétif de l'origine, Hölderlin veut demeurer pour apprendre "ce que dit le destin"³.

"Mais toi, si le coeur des Hellènes sur ta vague
n'est pas revenu
Comme alors te louer, à grand dieu de la mer!   toi
qui ne meurs pas!
R sonne encore souvent dans mon  me, afin que,
volant sur les eaux,
Mon esprit, d'un élan de nageur, agile et sans
crainte, s'exerce
Au vigoureux bonheur des forts et comprenne la
langue des dieux :
Le mouvement, le devenir!" (4)

1. "Parataxe", GF, p. 167.

2. Hymne Germanie, LP, p. 858.

3. Poème L'Archipel, LP, p. 830.

4. ibid.

C'est cela la nécessité hespérique : de voir avant tout
cheminement la lumière libératrice.

"C'est pourquoi je garde l'espoir, quand nous
aurons risqué
Le pas rêvé, et d'abord délié nos langues
Et trouvé la parole, et notre coeur épanoui,
Quand du front ivre une autre raison jaillira,
Que notre floraison hâte la floraison du ciel,
Qu'ouverte soit au regard ouvert la lumière." (1)

Ce vœu d'éclaircissement, personne ne pouvait le
soupçonner chez Hölderlin, tellement son visage était
sombre à Nürtingen. Personne ne savait le combat intérieur
que livrait le poète contre le crépuscule de son temps.
Car pour l'esprit commun, que peut signifier cet entêtement
à griffonner des choses incompréhensibles? Si la vie peut
être belle pour un bateleur, un poète devrait à plus forte
raison s'émerveiller du monde autour de lui, pour le chanter
avec des hymnes moins tristes. Pourquoi cette mine déconfite,
et ces cris dès la moindre incidence? Serait-il devenu fou
le fils de la veuve Gok?

Non, il vit seulement un triple deuil : celui de l'art
qui n'atteint plus les consciences, celui de la Germanie
qui refuse sa maturité hespérique, et celui de Diotima qui,
malgré un temps de détresse pour les poètes, s'est donnée
en échange d'une oeuvre encore à naître... Triple deuil,
et personne pour comprendre son désarroi.

Mais Sinclair vient le chercher, sur un conseil de Johanna,
qui n'en pouvait plus de voir son fils éperdu. Mais il
était bien trop confirmé dans ce monde, le nouveau Conseiller
privé du Landgrave de Hombourg, et directeur par surcroît
de la loterie de la principauté. (La rencontre d'un parvenu
avec un affligé est assez délicate.) En tout cas, l'influence
de Sinclair lui permet d'offrir à Hölderlin le poste de

1. Élégie La Promenade à la campagne, LP, p. 803.

Bibliothécaire de la Cour, une fonction honorifique. Le poète saute de joie! Il suit son "sauveur" sans hésitation.

C'est à Stuttgart que d'abord ils se rendent. C'est là qu'un membre de l'Assemblée des États, un dénommé Baz, les reçoit à dîner, en compagnie de Blankenstein¹, co-directeur de la loterie dont s'occupe Sinclair, et Leo von Seckendorf, éditeur. Pendant le dîner, l'idée de commettre un attentat contre le Prince est émise. (L'Assemblée des États venait d'entrer en conflit avec le Landgrave, Baz risquait donc des représailles.) Sinclair, qui cherchait toujours à impressionner Hölderlin, s'emporte et imagine le drame... Blankenstein n'en croit pas ses oreilles : le premier directeur de la loterie, le Conseiller privé de Frédéric V de Hesse-Hombourg, qui se plaît à songer à la mort de son protecteur.

Funeste repas. Blankenstein possédait maintenant une arme terrible contre Sinclair et ses amis. Ainsi il va profiter d'un voyage d'affaire du Conseiller pour trafiquer les billets de loterie. Manigance très lucrative. Mais les Hombourgeois commencent à jaser. Sinclair demande des comptes à son acolyte. Indigné, Blankenstein dénonce le complot que tramaient Sinclair et ses amis contre le Prince électeur. — Une commission d'enquête s'organise. Le 25 février 1805, Sinclair est sous les verrous; Baz et Seckendorf sont interrogés et pendant ce temps Hölderlin crie à qui veut l'entendre : "Je ne veux plus être jacobin! Vive le roi!" — Il devait redouter à chaque jour d'être emmené par les sbires du Prince. Allait-il aboutir, comme le malheureux

1. Blankenstein : Juif expert en finance. Il portait le nom de Wetzlar avant que l'avocat Euler ne le sorte de prison pour diriger la loterie avec Sinclair. Mais ce nom est encore fictif; ce juif coquin s'appelant en vérité Aron Lévi. (c.f. Bertaux, p. 291.)

Schubart, dans les sombres fosses du Palais royal? — Quel sort épouvantable! Quelle obscure menace encore au-dessus de sa tête...

"Malheur à moi, malheur! Où vais-je prendre
Quand viendra l'hiver, les fleurs, où
L'éclat du soleil
Et les ombres de la terre?
Les murs se dressent
Silencieux, glacés, et dans le vent
Les girouettes crient." (1)

1. Poème Moitié de la vie, LP, p. 833.

CHAPITRE IV

HEIDEGGER: ÊTRE ET PENSÉE

7. Une approche de Hölderlin.

"L'unique vrai chemin pour mener jusqu'à la grandeur du poème hölderlinien, cela n'existe pas. Chacun des multiples chemins, en tant que chemin mortel, est un chemin d'errance." (1)

C'est en 1951 que Heidegger a fait paraître le recueil "Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung"². Composé de quatre conférences prononcées entre 1936 et 1943, les éclaircissements ont pour contexte le nazisme et la guerre. Il est étrange qu'à la suite d'une démission retentissante, l'inspecteur nazi se préoccupe de Hölderlin. Ce n'est pourtant pas avec un poète que Heidegger espérait racheter sa réputation!

Mais que l'on conçoive, avant l'examen de ces conférences, la situation délicate où nous sommes entrés. Nous venons de quitter Hölderlin sans avoir cerné un tant soit peu son "épreuve du crépuscule". On peut comprendre que la vocation de poète contraint à tous les désagréments, et qu'après de nombreuses vicissitudes, le désespoir semble la seule issue. Est-ce donc ce froid néantir que nous appellerions "crépuscule"? — Comprenons ainsi le phénomène, que l'ambition en général se découvre inappropriée à tout. L'exposé passablement biographique jusqu'ici réalisé sur Hölderlin montre cet état de fait.

1. AH, "Terre et ciel de Hölderlin", p. 198.

2. traduit par "Approche de Hölderlin". Une traduction littérale aurait donné: "Éclaircissements sur la poésie de Hölderlin". Pour parler de ce recueil, nous dirons désormais les "éclaircissements".

Sauf qu'il nous faut interrompre la marche vers cette évidente conclusion. Car il s'agit moins de relater les événements qui ont poussé Hölderlin à la folie que de considérer, avec Heidegger, les paroles meurtrissantes du poète souabe. Il faut suspendre, répétons-le, la conviction que des circonstances atténuantes forment l'épreuve du dépérissement. Certes, cette opinion aurait pu être de quelque force si Hölderlin avait été simplement poète. Mais Heidegger nous apprend tout autre chose : la poésie hölderlinienne s'est réalisée à partir de la poésie elle-même. — Si l'Ouvert est le poème (Rilke), le plan d'où parle Hölderlin est alors d'un niveau supérieur : le "poète du poète"¹ ne figure plus le monde, mais il en touche maintenant l'être intime. Toutefois, cette poésie n'apparaît-elle ainsi que pour l'auteur des éclaircissements?

Si cette question se doit d'être élucidée, il en est une autre — beaucoup plus grave — qui nous attend : à savoir pourquoi, dans le suspens de l'approche de Hölderlin, nous nous préoccupons du témoignage heideggerien? Est-ce seulement parce que l'auteur de Sein und Zeit nous offre une interprétation originale de l'oeuvre hölderlinienne? Non. Rappelons-nous l'introduction du présent mémoire : le chemin de Heidegger connaît un tournant qui n'est pas distinct, devons-nous supposer, de l'épreuve du crépuscule. Or il est stupéfiant de constater à quel point ce virage s'oriente vers Hölderlin. Que peut cacher cette oeuvre pour attirer de la sorte un regard habitué aux phénomènes? — Étions-nous sur le point de tirer la ligne entre cette oeuvre puissante et les écrits tardifs de la folie de Hölderlin (nous aurions ainsi montré le caractère insupportable de l'épreuve hölderlinienne du crépuscule), que ce geste aurait manqué son but, faute d'éclaircissement. Cela ne veut pas dire que sans

1. AH, "Hölderlin et l'essence de la poésie", p. 43.

Heidegger la parole hölderlinienne reste "en réserve"¹, en attente de son interprétation. Mais sans la répétition de la question de l'être, chère au Maître de Fribourg, l'essentiel de la pensée hölderlinienne risque fort de nous échapper.

Non qu'il faille une oreille allemande pour entendre une poésie des plus germaniques. Tous peuvent tirer profit d'une lecture de cette oeuvre. Mais pour aller "jusqu'à la grandeur du poème hölderlinien"², les questions de Heidegger ont quelque chose d'incisif. Il faut reconnaître que la dimension de l'être, soutenue par la Seinsfrage, est une considération préliminaire, préalable et prérequis pour une interprétation rigoureuse de l'oeuvre hölderlinienne. Pauvre est sinon l'entreprise qui prétend à la compréhension de cette poésie.³

Certes, on peut reprocher à Heidegger de tout ramener à ...Heidegger. Comme si la question de l'être était le problème de tous les penseurs dans l'histoire de la philosophie. Les Grecs semblent souffrir le plus de cette lecture. Et à propos de Hölderlin, il y a au moins Adorno pour nous prévenir de la mainmise heideggerienne. Sauf que s'il est un poète ou un penseur pour qui l'être n'est pas une dimension étrangère, c'est bien Hölderlin. Et cela en vertu de l'épreuve du crépuscule.

Heidegger, avec Sein und Zeit, nous a montré une certaine mécanique de l'être. Présence serait son apparence

1. AH, "Comme au jour de fête", p. 98.

2. AH, "Terre et ciel de Hölderlin", p. 198.

3. "...la poésie, électivement avec Hölderlin, ..., n'a selon Heidegger, tout son sens que pour qui la philosophie comme pensée de l'être a elle-même déjà un sens..." Jean BEAUFRET, "En chemin avec Heidegger", Herne, p. 235.

la mieux choisie. Avec Kant et le problème de la métaphysique, nous apprenons que le Dasein, dans sa finitude, vit et demeure au sein de possibilités transcendantales, héritées de l'être même. Ce Dasein n'a pas le pouvoir d'une métaphysique, mais parce qu'il est métaphysique, un agir libre et conscient lui est accordé. Jusque-là, la réflexion de Heidegger se résumait à cette intention : fournir à l'homme une vue en éclaté de sa position ontologique. L'être ainsi n'était concevable qu'à travers la seule perspective du Dasein. Mais avec la conférence de 1931, intitulée "De l'essence de la vérité" (WW), Heidegger change de point de vue. Délaissant l'"ontologie fondamentale" du Dasein, l'auteur de Sein und Zeit pense maintenant dans et à partir du Dasein phénoménologisant. L'accent est ainsi désormais porté sur l'ouverture, sur l'ἀλήθεια (le sans-retrait) de l'être.

"La vérité qui est pensée comme décèlement est un avènement de la vérité : dans cet avènement prévaut la temporalité de l'être-là et le temps dans lesquels l'être se donne dans son ouverture. (...) Ainsi s'accomplit le tournant : ce n'est plus l'être-là comme être-dans-le-monde mais l'être dans son sens et sa vérité, et par suite l'être comme possibilisation du "monde" qui se trouve au centre des efforts de la pensée." (1)

Cette attention nouvelle à la topologie de l'être rend significatif deux faits ultérieurs de la vie de Heidegger. D'abord son accession au rectorat de l'Université de Fribourg et, finalement, son approche déconcertante de Hölderlin.

Le premier fait dépend d'une expérience du "tournant" en soi. Considérer l'être en tant qu'ouverture peut inviter le penseur à s'inscrire au plus intime de cette contrée essentielle. Si les acquis de Kant et le problème de la

1. Otto Pöggeler, "L'être comme événement appropriant", Herne, p. 249.

métaphysique demeurent viables (le Dasein existe métaphysiquement, et ce non pas en dépit mais en vertu même de sa finitude intrinsèque), alors l'événement au sein de l'ouverture concerne toujours à la fois l'être et l'homme. Le Dasein, pour être témoin de la vérité de l'être, a pris l'homme comme garantie. Passablement cruel est le résultat de cette confiance : car ouvert à la béance de l'être, l'homme s'aperçoit tel Atlas qu'il est seul à supporter le monde. L'événement lui est donc destiné. Et ceux qui lui obéissent en sont aussi les maîtres. Or en Allemagne, depuis les années 1930, l'événement promettait. Adolf Hitler allait prendre le pouvoir avec cette promesse de fonder politiquement le génie germanique. Fortification hespérique qui ne laissait pas Heidegger indifférent.

Choisi pour diriger l'Université de Fribourg, le penseur de l'historialité, non sans quelques hésitations, décide de montrer sa version d'un socialisme national. Plus ou moins en bons termes avec le "Faschingsministerium"¹, Heidegger — dépassant Hitler sur sa droite — propose à ses collègues la mission de récapituler l'essence de l'Université allemande. Ce projet qui devait "ouvrir l'essentiel de toute chose"² revenait à resituer les sciences dans leur définition première, qui sont d'être les sciences de l'étant dans son être. Cette récapitulation du fondement ou de l'horizon du savoir avait le mérite entre autres de repenser la philosophie comme Reine de la connaissance. Mais avec ce style très humaniste, Heidegger manquait de prudence³ vis-à-vis de l'événement. La conférence

-
1. "L'expression de Faschingsministerium s'explique en partie par le fait que Hitler a formé son cabinet au moment où se déroulait le carnaval de Munich." Alain de BENOIST, préfacier du livre "Années décisives" de Oswald Spengler, édition Copernic, page 11.
 2. L'auto-affirmation de l'université allemande, p. 12.
 3. de Πρόνησις, de sagesse pratique.

de 31 (WW) était pourtant judicieuse et profondément éclairée. Sauf que la $\Lambda\eta\theta\eta$ de l' $\Lambda-\lambda\eta\theta\epsilon\iota\alpha$ de l'être devait lui échapper, suivant son essence. L'événement apparaît alors dans toute son ambivalence : d'être à la fois le lieu du décèlement comme du retrait de l'être.

"Le dévoilement a besoin de l'occultation.
L' $\Lambda-\lambda\eta\theta\epsilon\iota\alpha$ repose dans la $\Lambda\eta\theta\eta$, puise en elle, met en avant ce qui par elle est maintenu en retrait." (1)

D'où pour le Dasein la fatalité à subir l'ambivalence de l' $\alpha-\lambda\eta\theta\epsilon\iota\alpha$. Celle-ci serait au coeur de bien des maux, comme la croyance que le nazisme répond au sens de l'être. Bien des nuances sont à faire là-dessus. Mais n'eût été de la question juive, le projet hitlérien apparaîtrait comme "la dernière initiative de l'Occident"². L'Allemagne victorieuse aurait imposé son génie à la face du monde : Goethe et Beethoven, Nietzsche et Wagner... Même politisée, cette présentation rassérènerait le sentiment hespérique de l'Europe. Pour cette raison, Heidegger ne voit pas d'un mauvais oeil la propagande aryenne. Là où toutefois le désaccord s'impose, c'est lorsque pour les fins de cet idéal, l'on procède à l'élimination des éléments indésirables. Ainsi, pendant que cette politique ravageait hommes et pays, Heidegger méditait :

"...l'entente au sens essentiel est le combat le plus dur, plus dur que la guerre, loin de tout pacifisme. L'entente est le suprême combat livré pour des buts essentiels qu'une humanité historique érige au-dessus d'elle-même. C'est pourquoi, dans la situation actuelle, l'entente ne peut signifier que le courage pour l'unique question : à savoir si l'Occident se croit encore capable de se forger un but au-dessus de lui et de son histoire, ou s'il préfère décliner dans la préservation et la surenchère d'intérêts

1. EC, "Logos", p. 267.

2. E.M. Cioran, Syllogismes de l'amertume, p. 79.

mercantiles et d'intérêts vitaux, et se contenter de la référence à ce qui a prévalu jusqu'alors, comme si c'était là l'indépassable absolu." (1)

Le pressentiment que le parti au pouvoir tâcherait de ménager cette entente avait tenu Heidegger dans l'espoir d'un grand renouveau. Mais le Recteur de l'Université de Fribourg a vite perçu une différence entre l'idéal du NSDAP et le rêve germanique des grands génies patriotes. Cette dissimilitude attise la méfiance du Recteur nazi pour la bonne raison que le sens de l'historialité allemande semble un problème résolu chez les dirigeants hitlériens. Cette détermination a de quoi laisser pantois : quel est donc le charme envoûtant le Dasein germanique?

— Il y aurait alors, dans l'événement, la possibilité d'une méprise. Celle de croire que l'action politique ou humaniste correspond obligatoirement au sens de l'être. Il n'est pas toujours "inspiré" le geste que l'on pose nécessairement. Tant de détours guettent l'agir qu'il n'est pas faux de dire que l'homme mène parfois sa vie dans la plus parfaite absence de sens. Hélas, le "on" a souvent quelque chose à voir avec la vacuité du quotidien.

"Sans doute est-il plus facile, quant au confort, de fermer les yeux sur soi-même et d'éluder le poids des questions, ne serait-ce que sous le prétexte de n'avoir pas de temps pour semblables choses.

Singulière époque de l'homme, que celle où nous allons ainsi à l'aventure, depuis plusieurs dizaines d'années, et ne trouvons plus le temps pour nous demander : qu'est-ce que l'homme?" (2)

Dans ce tourbillon de labeur et de guerre, la pensée méditante perd de son efficacité. Heidegger l'éprouve

1. Ni, p. 449.

2. Ni, p. 284.

crûment : le Dasein dans sa transcendance assujettit l'étant au domaine de l'objectité¹. Cette sujétion découle de la perception de l'Ouvert comme espace physico-mathématique. Le simple "laisser-être" (Gelassenheit) de la Πύσις immémoriale n'est plus dans les habitudes de la "bête de labeur"². L'affolement désormais est la nouvelle nécessité des temps modernes. L'homme, victime de son agir technique, disparaît sous les formules de l'"économie machinaliste"³. La perte de l'homme va pourtant de pair avec l'hystérisation de sa volonté. L'avènement du Travailleur apatride, cette race bigarrée, amène la terre "dans les grandes fatigues, dans l'usure et dans les variations de l'artificiel."⁴ L'accomplissement de la Métaphysique serait donc cette technicisation de l'Ouvert, où l'homme aime bien se distraire dans le "vertige de ses fabrications"⁵. Et c'est cela le crépuscule.

"L'essence de la technique ne vient que lentement au jour. Et ce jour est la nuit du monde, revue et corrigée en jour technique. Ce jour est le jour le plus court. Avec lui, menace un hiver sans fin. Maintenant se refuse à l'homme plus que l'abri : l'intégrité de l'étant en son entier reste dans les ténèbres." (6)

Devant l'urgence de retrouver l'horizon de l'étant en sa plénitude, le recteur démissionnaire — échaudé par sa tentative humaniste d'une récapitulation de l'essence du savoir— inscrit néanmoins, et sous le titre de Nietzsche, (véritable audace que de montrer, sur le terrain nazi, la position réelle de ce penseur) la tâche d'un dépassement

-
1. Néologisme heideggerien. L'objectité, pendant de la subjectité, est la représentation du mode d'être de l'objet.
 2. Expression jüngerienne.
 3. Nii, p. 133.
 4. EC, "Dépassement de la métaphysique", p. 113.
 5. EC, ibid., p. 83.
 6. Chm., "Pourquoi des poètes?", p. 355.

de la métaphysique et de l'anthropomorphie. Le grand exemple de ce franchissement demeure certes, et d'une manière inégalée, l'humble et ardent Hölderlin. Poète de l'Ouvert, de l'Uniquadrité (Terre et Ciel, dieux et hommes, dans leur relation d'appartenance), Hölderlin n'est vraiment pas étranger à la topologie de l'être. Parce que oeuvrant au lieu d'où apparaît le monde ("la parole poétique est dire qui instaure..."¹), le "poète du poète", contrairement aux créateurs littéraires, a l'oreille qu'il faut pour entendre grincer les poulies du destin.

Heidegger sait le reconnaître : la parole hölderlinienne parle à partir de l'espace d'où "rayonne spirituellement la vieille légende."² Qu'un poète oeuvre à ce lieu donne à penser que sa poésie est, sous cette forme essentielle, une puissance fondamentale de l'être. Heidegger n'hésite pas du moins, dans cette approche de Hölderlin, à trouver poétique la relation déjà éprouvée de être et temps.

"La poésie est le fondement qui supporte
l'Histoire..." (3)

Cette affirmation peut paraître farfelue. Le poème comme scène des événements ! Évidemment, il est plus facile de concevoir le poète inspiré par des actions passées ou présentes que d'imaginer qu'il ordonne, avec ses rimailles obscures, l'avenir des hommes. Heidegger le répète pourtant :

"L'essence de la poésie, celle que fonde
Hölderlin, est historique au suprême degré,
parce qu'elle anticipe un temps historique ;
mais en tant qu'essence historique, elle est
la seule essence essentielle." (4)

1. AH, "Comme au jour de fête", p. 97.

2. Poème Grèce, LP, p. 1034.

3. AH, "Hölderlin et l'essence de la poésie", p. 54.

4. ibid., p. 60.

L'appréciation de la parole hölderlinienne par l'ex-recteur ne dépend pas du fait que parmi les oeuvres poétiques, celle de Hölderlin l'émeut plus que les autres. On ne doit pas mettre au compte de l'esthétique la considération que s'est taillée cette oeuvre. Les éclaircissements ne sont rien d'une apologie des poèmes hölderliniens. Ce qu'ils sont, après l'expérience essentielle vécue par Heidegger de l'historialité germanique, ne devrait plus maintenant obombrer l'épreuve du crépuscule.

Les éclaircissements (1936-1943)

Après le paragraphe sur les événements du rectorat (§ 2), une longue digression sur Hölderlin fut nécessaire pour apprendre au moins ceci : que la parole hölderlinienne institue dans le resplendissement l'ouverture hespérique.

"les poètes seuls fondent ce qui demeure." (1)

Ce vers, qui est aussi un des cinq "leitmotive" de la première conférence publique donnée par Heidegger sur Hölderlin, exprime magnifiquement ce qu'est, pour le poète, l'art poétique. Cette affirmation de l'essence de la poésie, Heidegger ne pouvait manquer de la souligner. Fondation est ainsi l'acte par excellence du poète qui sait atteindre les choses historiques. Fonder revient à dire poétiquement la demeure où vivre est possible. Sans le poète, la contrée inspiratrice reste silencieuse, abandonnée ou rebutante. Qui plus est, sans paroles fondamentales, sans une poésie pour nous dicter l'Ouvert, le monde disparaît. Le langage et la poésie ont une vertu éclaircissante. L'être, qui est présence (SZ), vérité (WW) et histoire (IM), transparait également et surtout dans le langage en tant qu'il présente, ouvre et historialise la relation être/homme.

1. Poème Souvenir, LP, p. 876.

"Si le langage n'était qu'une collection de signes de compréhension mutuelle, le langage demeurerait quelque chose d'aussi arbitraire, d'aussi indifférent que le simple choix des signes et leur application.

Mais parce que le langage, en tant qu'il est un résonant signifier, nous enracine dans notre sol et nous transpose dans l'univers auquel il nous lie, la méditation sur le langage et sur sa puissance historialisante équivaut toujours à l'action même de structurer l'existence. La volonté d'originéité, de rigueur et de mesure du mot n'est point, pour cette raison, pure jonglerie esthétique, mais le travail dans le noyau essentiel de notre existence, en tant qu'elle en est une historique." (1)

Ce travail des plus dangereux (parce que "le langage forme l'événement fondamental de l'être-là de l'homme"²), convient naturellement aux poètes.

"Des soucis, tels, il faut, de son gré ou non,
qu'en l'âme
Les porte un poète et souvent — mais les
autres non!" (3)

C'est dire que ces étranges rimailleurs, qui semblent s'adonner à l'"occupation la plus innocente de toutes"⁴, reçoivent néanmoins la haute responsabilité d'éveiller le regard humain à l'être de toutes choses.

"Parce que l'être et l'essence des choses ne peuvent jamais résulter d'un calcul ni être dérivés de l'existant déjà donné, il faut qu'ils soient librement créés, posés et donnés. Cette libre donation est fondation." (5)

1. Ni, p. 134.

2. AH, "Hölderlin et l'essence de la poésie", p. 51.

3. Élégie Retour, LP, p. 819.

4. Lettre 173 (À sa mère), LP, p. 696.

5. AH, "Hölderlin et l'essence de la poésie", p. 52.

Porriger¹ de la sorte fut le geste de Hölderlin. D'une parole magnifiant les présences², le poète souabe travaille à la sauvegarde de l'éclaircie, où hommes et dieux, sur fond de terre et ciel, et dans un tragique face-à-face, composent la trame du destin. Or l'histoire moderne de cet affrontement souffre d'exécution : la poésie n'a d'autre choix que de prononcer le "devenir-anonyme"³ des dieux, voire de l'homme ; et ce, de le faire en dépit de l'indifférence généralisée. Car n'ayons peur d'admettre l'inutilité récente de la poésie ; cela prouve la contagiosité de l'amaurose, pestilence actuelle. Et l'inaptitude à relever le regard de ses ruines n'est pas redevable à l'impuissance des poètes, mais à la basse limitation ou satisfaction que trouvent les aveugles à imager le noir.

"... les aveugles de l'être finissent
même par passer pour les seuls authentiques
voyants." (4)

Certes, la poésie sera toujours requise pour inoculer dans l'homme des voies de destin. Mais devant "ce factice par quoi l'humain/ Va perdant toute valeur parmi les hommes"⁵, est-elle encore appropriée la parole éclaircissante-hébergeante ? Est-elle devenue vaine la poésie fondatrice du natal ? — Heidegger en tout cas, que les circonstances ont rendu sensible à l'inappropriation de la pensée méditante, s'engage à répéter — malgré le dürftiger Zeit (temps indigent) — l'unique de l'exemple hölderlinien.

-
1. Porriger est un verbe de l'ancien français. Ce sont Jean Beaufret et Claude Roëls qui sortent des oubliettes ce verbe afin de donner un équivalent à "Reichen" qui veut dire "la portée d'un geste où quelque chose est procuré." (Note de traduction, QIV, p. 50, note 7.)
 2. Pouvons-nous comprendre que la mythologie est en fait une "poésie" de l'Ouvert ?
 3. Philippe Lacoue-Labarthe, La poésie comme expérience, p. 114.
 4. QII, "Comment se détermine la φύσις", p. 216.
 5. Hymne Patmos, LP, p. 872.

"Ah! que dire encor? Que faire?
 Je ne sais plus, — et pourquoi, dans ce temps
 d'ombre misérable, des poètes?
 Mais ils sont, nous dis-tu, pareils aux saints
 prêtres du dieu des vignes,
 Vaguant de terre en terre au long de la nuit
 sainte." (1)

Ces vers, tirés de l'élégie Pain et Vin (LP, 807 sq.), viennent clore la conférence de 36. La reconnaissance est désormais établie: Hölderlin, voulant mesurer la distance entre la moderne Germanie et la glorieuse Hellène, fait l'épreuve de l'historialité hespérique et pénètre ainsi dans la dimension destinale de l'être.

"Estimerons-nous encore maintenant que Hölderlin reste le captif de sa propre contemplation, le captif d'une admiration forcenée et vide se mirant elle-même parce qu'elle serait frustrée de la plénitude du monde? Ne reconnaissons-nous pas au contraire que la pensée poïétique de ce poète se presse sous une poussée débordante, jusqu'au fondement et coeur de l'être? C'est à Hölderlin lui-même que s'applique la parole qu'il prononce au sujet d'Œdipe dans le tardif poème: En bleu adorable fleurit... :

Le roi Œdipe a
 Peut-être un oeil de trop." (2)

"Cet oeil de trop" affirme un jour Heidegger à ses étudiants, "est la condition fondamentale pour tout grand questionner et tout grand savoir..."³, et comme Hölderlin en est pourvu, on imagine mal l'ex-recteur cesser un côtoiement aussi fructueux. — Un dialogue avec la poésie holderlinienne est donc tout indiqué, surtout qu'en ces années à haute saveur nationale, le "destin allemand" semble la chose la moins interrogée qui soit.

1. Élégie Pain et Vin, LP, p. 813.

2. AH, "Hölderlin et l'essence de la poésie", p. 60.

3. IM, p. 115.

Les contributions heideggeriennes sont loin d'être une échappatoire par rapport à l'exigence de l'époque, qui est celle de fonder l'Allemagne dans sa juste clarté. Les frontières véritables d'une patrie, le natal en quelque sorte, ne sont pas délimitables géographiquement. C'est plutôt la langue dans laquelle se reconnaît un peuple, avec tout ce que cela peut supposer de traditions ou de légendes que se donne la patrie, ou l'élément national. Étendre par le glaive les bornes d'un pays n'est pas aussi efficace que la fondation en clarté des "pensées de l'Esprit unanime"¹. Les conférences remplissent donc une mission institutrice : elles répètent — en les éclaircissant — les paroles natales de Hölderlin.

Les éclaircissements tiennent indéniablement un langage nationaliste. Mais l'intention heideggerienne ne peut être qualifiée de politique. Plus éducateur est son travail. Contre la violence qui ne sait qu'éliminer, l'ex-recteur propose la délicatesse hölderlinienne, délicatesse qui sait poser la fragile Hespérie. La vitalité germanique ne dépend que du soin apporté à ses racines. En cela, on peut bien dire de Hölderlin et de Heidegger qu'ils sont les "jardiniers" de l'Occident. L'amour de la terre transparait dans leurs paroles qui ne demandent qu'à s'unir. Par exemple, le poème intitulé "Comme au jour de fête" montre à quel point une intimité est possible entre la poésie et la pensée.²

1. Poème Comme au jour de repos..., LP, p. 834.

2. Mais le fait que ce "poème de Hölderlin attend toujours son interprétation" (AH, 67) est une preuve de plus — après l'inaudible de Sein und Zeit^a — contre le périssement de la pensée convenable.

"Dans l'histoire de l'humanité, on ne surmonte jamais l'essentiel en lui tournant le dos et en s'en délivrant apparemment par un simple oubli. Car l'essentiel revient toujours; reste seulement à savoir si une époque est prête à l'affronter, et si elle est assez forte pour cela." (Sch, p. 18)

Au demeurant, il est toujours permis d'en douter. Et

n'importe quel poète indéterminé. Les poètes ont leur site dans le futur; ils sont ceux dont l'essence est mesurée selon qu'elle prend mesure à l'essence de la Nature." (1)

Par là, on peut bien dire de Hölderlin qu'il est poète démesurément. Parce que jeté à la rencontre du Sacré², à l'accueil du dieu³, le poète porte le deuil et attend désespérément de la Nature quelque tumulte favorable. Mais l'être est ainsi qu'il médiatise rigoureusement sa déclosion, laissant plus souvent le poète oeuvrer à la mémoire des forces divines. Comme au jour de repos est cette parole de l'attente ou de la disposition à pressentir grandement l'éveil du sacré.

"Mais voici le jour! Je l'espérais, le vis venir
Et ce que je vis, que le Sacré soit ma parole!" (4)

Le temps de ce voici s'est ouvert, nous dit Heidegger, avec l'avènement de ce poème. Mais que reste inappréciée la parole de Hölderlin, malgré son caractère essentiel, prouve encore la prépondérance du crépuscule. Qu'est donc cette domination pour devoir exiger contre elle des "éclaircissements"? — Heidegger pense que ce qui nous empêche de considérer l'intimité des paroles holderliniennes avec la profondeur de l'être découle de l'être même. Car dans la mesure où le poème répond à l'avènement du Sacré, alors saintement gouverné, il est aussi saintement sobre. Par conséquent, cette détermination n'échappe pas à ce que Héraclite, un jour, a prononcé au sujet du grand lieu bordé par l'Ether et par l'abîme: "Φύσις κρυπτεσθαι φιλεῖ" (la Nature aime à se dérober à nos yeux.)⁵ Et puisque le poème lui appartient, l'intelligence de ce dernier doit aussi attendre son heure.

1. AH, "Comme au jour de fête", pp. 72-73.

2. "Le Sacré est l'être de la Nature." AH, "Comme au jour de fête", p. 77.

3. Le dieu est, pour Homère comme pour Hölderlin, la présence instituée, c'est-à-dire, décelée poétiquement.

4. Poème Comme au jour de fête, AH, p. 65.

5. Il s'agit du fragment 123.

Prétendre à l'insuffisance de la pensée contemporaine pour dire le crépuscule est une intuition qui mérite certainement d'être pensée. Sauf que la sentence héraclitéenne renvoie à une chose plus lointaine que nous. Il s'agit donc moins d'être fataliste à propos de la pensée que de savoir une certaine fatalité intime à celle-ci. Et puisque "c'est la même chose que penser et être"¹, le jeu de la décloisonnement-dissimulation du "cœur qui point ne tremble" nous touche alors essentiellement. — On ne saurait opposer au crépuscule des forces efficaces. Car l'obscurcissement est la voie même du destin de l'être.

"...si l'être se réserve et se tient lui-même au secret, c'est pour se préserver et préserver son propre dévoilement. Si tout était dévoilé sans réserve, il n'y aurait plus de dévoilement. Le dévoilement absolu et total est le voilement absolu et total. L'être perdrait-il son secret, qu'il deviendrait totalement secret — non plus au sens où le secret est par essence manifeste, mais au sens d'un refus qui se refuse lui-même, d'un oubli qui s'oublie lui-même. Il faut à la lumière une réserve de nuit pour n'être pas aveuglante." (2)

Vraiment, elle serait insensée la clairvoyance voulant dissiper le crépuscule. C'est comme si Heidegger, percevant en la technique une puissance vespérale, voulait précipiter dans les gouffres machines et machinistes! Hölderlin a-t-il pareillement cherché à occire tous ceux qui travaillaient à livrer la patrie aux puissances économiques? Non pas. Car tenter de percer une situation ténébreuse est un geste habituellement provocant. La question est donc de savoir s'il est vraiment opportun d'aller contre le déclin de l'être. Si le devoir s'impose de réveiller en l'homme le souvenir des lumières matinales, alors cette immersion incandescente ne doit pas aller sans le rappel

1. Fragment 5 de Parménide.

2. Jean-Louis Chrétien, "La réserve de l'être", Herne, p. 262.

d'une vieille histoire, jadis relatée par Platon (La République, Livre VII). Il faut réentendre l'allégorie de la caverne non pour méditer une fois de plus la condition humaine dans ce bas-monde, mais pour réaliser plutôt la version moderne de ce mythe.

"Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et aille s'asseoir à son ancienne place : n'aura-t-il pas les yeux aveuglés par les ténèbres en venant brusquement du plein soleil?

Assurément si, dit-il.

Et s'il lui faut entrer de nouveau en compétition, pour juger ces ombres, avec les prisonniers qui n'ont point quitté leurs chaînes, dans le moment où sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient remis (or l'accoutumance à l'obscurité demandera un temps assez long), n'apprêtera-t-il pas à rire à ses dépens, et ne diront-ils pas qu'é-tant allé là-haut il en est revenu avec la vue ruinée, de sorte que ce n'est même pas la peine d'essayer d'y monter? Et si quelqu'un tente de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils le puissent tenir en leurs mains et tuer, ne le tueront-ils pas?

Sans aucun doute, répondit-il." (1)

La tendance humaniste de l'initié à colporter des aventures qui paraissent invraisemblables pour les prisonniers est l'élément tragique de cette allégorie. Qui voudrait réécrire cette histoire aujourd'hui n'aurait plus à se soucier de cet élément. L'adaptation moderne consiste alors en cette fin moins dramatique : que l'initié exclu du concours des ombres le reste pour de bon ; car après tout, son langage devient inaudible pour ceux qui n'entendent rien aux mots sonores. Vidé de son obligation humaniste, le poète moderne doit tirer de l'épreuve du crépuscule la chance qu'il a reçu d'aller seul à découvert. Sa monstration garde ainsi un caractère hermétique et, par rapport à tous ceux qui ne savent parler de l'Ouvert sans retrait, ce langage peut sembler celui de l'art alchimique.

1. Platon, La République, traduction de Robert Baccou, Livre VII, 516e-517b.

Cette perception du poème de Hölderlin n'est pas exagérée. Ce verbe n'a-t-il pas la vertu de transfigurer le visage de l'Hespérie? Et le plus remarquable, c'est qu'expert en régénération, le poète ne possède — pour tout outillage alchimique— qu'un seul mot : Andenken (souvenir, commémoration, pensée fidèle). Mais la force de ce mot l'amène à tout revoir fabuleusement. C'est ainsi que le cours des fleuves, que l'aspect entrevu d'un lieu peuvent briller, grâce à la mémoire "des jours de l'amour et des actes qui furent"¹, d'un nouvel attrait. La superposition d'un présent à peine impensé d'avec le souvenir des grands commencements donne au moins, à la scène moderne, un fond clair et contrastant. Encore un peu et le rappel des anciennes lueurs aurait vertu épiphanique.

Mais peu importe que perdure le crépuscule sur la terre hespérique, car Hölderlin a su puiser la nitescence profonde de ce lieu. Souvenir en est l'exemple.

"Mais où sont-ils, les amis? Bellarmin
Avec son compagnon. Plus d'un
S'effraie de revenir jusqu'à la source;
..." (2)

Pour réapprendre le commencement. Pourtant, c'aurait dû être la tâche de l'époque que de savoir ce qu'est un destin. Heidegger n'a pas feint d'entendre l'engagement de Hölderlin. Sa troisième contribution (un opuscule intitulé Andenken et paru dans la Tübinger Denkschrift pour commémorer le centenaire de la mort du poète en 1943), parle justement de cette marche mémorable vers les racines du natal. Le Souvenir, s'il est en son fond un acte de rassérénation national, demeure néanmoins la porte ouvrant sur l'épreuve de l'étranger. Paradoxal, mais la pensée fidèle folâtre afin de mieux revenir. Elle est en ce sens un "vaillant oubli"

1. Poème Souvenir, AH, p. 103.

2. Poème Souvenir, WB, p. 15.

qui "est le courage qui sait et qui consent à l'épreuve de l'étranger pour l'amour de la future conquête de ce qu'on a en propre."¹ La parataxe des poèmes hölderliniens s'explique de ce fait : l'Hespérie, pour être à nouveau fabuleuse, doit replonger dans les temps anciens où dieux et hommes mythifiaient les lieux.

Cette épreuve a le mérite d'affermir des ressources insoupçonnées. Le souvenir, par son pouvoir de porter en contraste des dimensions fulgurantes, convoque le présent à suivre les glorieux exemples antérieurs. Ainsi le natal, lieu du crépuscule comme de ce qui reste à éclaircir, "ne s'obtient qu'au terme d'un long rapatriement."² Hölderlin s'est voué entièrement à ce travail. Et sa poésie livre impeccable le fleuron de la terre hespérique : la Germanie. — Si Heidegger est coupable d'avoir porté un insigne nazi, Hölderlin ne l'est pas moins pour avoir montré aux Allemands la nécessité de tenir bon sur le chemin occidental.

Rien de la tentative hitlérienne ne peut donc être jugé avant que ne soit comprise la beauté germanique. Dans un discours prononcé le 6 juin 1943, à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, Heidegger affirme au sujet des habitants de cette patrie : "Ils sont le Peuple du Poème et de la Pensée."³ Plus haute dénomination est impensable. C'est finalement la filiation liant le peuple germanique à son essence d'être-pour-l'éclaircie qui est la clé du

1. AH, "Souvenir", pp. 119-120.

2. ibid., p. 166.

3. AH, "Retour", p. 36.

"problème allemand"¹. Tout réside en cette reconnaissance. Mais que cette vision ne soit plus à l'épreuve du crépuscule est bien la chose la plus meurtrissante qui soit.

-
1. Armel GUERNE ose à peine se confronter avec celui-ci : "Il y a un problème allemand, individuel autant que national, qui met en cause l'unité profonde ou, si l'on veut, le SALUT; et puisqu'il faut rendre aux Césars ce qui appartient aux Césars, disons bien que celui-ci ne leur appartient pas, qu'il n'est aucunement "politique" et nuancé des or et des si, des pourtant et des mais du temporel, mais radical, absolu, tranché uniquement par le OUI et le NON de l'Évangile." in L'Âme insurgée, p. 76.

— La topique chrétienne n'est pourtant pas un "problème allemand": elle l'est beaucoup plus pour la France, qui conserve toujours son idéal, depuis la Révolution, de l'homme universel.

8. L'expérience de la pensée

"Demeurez dans la bonne détresse sur le chemin et, fidèle au chemin bien qu'en errance, apprenez le métier de la pensée." (1)

La présente section de ce mémoire s'inspire des écrits de Heidegger rédigés ou présentés après 1945, donc après la reddition allemande. Après que se furent fermés sur cette patrie des forces implacables. Déjà anéantie par la honte d'Auschwitz, la Germanie fière et idéaliste se réveille portant la chaîne des vaincus. Parce que Martin Heidegger eut une aventure avec la grande idée nazie, la fin de la guerre ne signifiait pas pour lui la fin des hostilités.

Comme sa patrie, il allait subir le contrecoup de ses rêves et espoirs. Interdit d'enseignement, démis de ses responsabilités, on l'envoie à des travaux de remplissage. Cinquante-six ans, ex-recteur de l'Université de Fribourg, auteur de Sein und Zeit, et le voilà sur les bords du Rhin, soumis à de rudes travaux. Mais il pense l'éconduit, et supporte l'événement. Il sait pourquoi il se trouve là, en attente d'une réhabilitation. La guerre a tout chaviré, chambardé. Des liens se sont créés, d'autres se sont détruits; mais en général vainqueurs et vaincus ont à reconstruire le monde, en tenant compte des erreurs passées. Or devant l'urgence de cette tâche, on évacue le débat le plus essentiel: celui d'entendre l'intention nazie. En moraliste, on s'empresse de retourner à l'Allemagne la cruauté de sa cruauté, faisant de Auschwitz l'exemple de la démoniaque rigueur germanique.

1. EC, "Post-Scriptum", p. 223.

Ce temps d'après-guerre, de réorganisations sociales, et de contrôles, n'est guère propice à la pensée méditante. On préfère dorénavant que les hommes aient un regard moins fanatisé, d'où la pertinence d'une politique plus rationnelle et plus universelle, en un mot plus constructiviste. Heidegger s'aperçoit du tournant tout en Raison¹ de la nouvelle Europe. Et c'est parce que ce devenir s'impose presque nécessairement que l'ex-professeur de Fribourg y voit le signe d'un destin dangereux. Gestell-Geschick-Gefahr (Ar-raisonnement-Destin-Danger). Le Gestell porte et emporte la nature sous l'empire du quantifiable et de l'industrie. Sa puissance captive l'homme. Jünger parle même de "forces titaniques" mobilisant totalement le Travailleur du XXe siècle. Il faut comprendre le Gestell comme le patronat anonyme de l'ère technico-moderne. Pas moyen d'échapper à cette entreprise. À moins d'en saisir les contours et limites, comme le tentait Jünger; ou d'accomplir le Schrittzurück (le pas en recul), qui est l'alternative heideggerienne.

Mais pourquoi poser un "pas en arrière"? — Réponse : parce que la sauvegarde du caractère hespérique de l'Occident est devenue une tâche bien plus urgente que celle de reconstruire, tête baissée, une Europe qui ne valait pas mieux que ruines. On ne réfute pas le nazisme en relevant les édifices de leurs cendres. Il ne suffit pas d'avoir battu les Allemands pour se découvrir dans la droiture et la vérité. Hitler, répétons-le, voulait une fortification

1. ou plutôt de l'orientation Ar-raisonnée de la pensée évolutive moderne. L'Arraisionnement (Gestell) est le terme que Heidegger utilise pour désigner l'essence de la Technique. "Le mot est d'usage courant dans la langue allemande, il s'applique à toutes sortes de montages utilitaires : tréteau, châssis, étagère, armature, cadre. Mais Heidegger prévient qu'en s'appropriant ce mot courant, il en déplace le sens usuel à l'instar du déplacement qu'opérait par exemple Platon lorsqu'il s'appropriait le mot courant d'εἶδος (aspect)." Jacques TAMINIAUX, "L'essence vraie de la technique", l'Herne, p. 289. — Au sens heideggerien, le Gestell évoque la tendance généralisée de considérer la nature comme fonds disponible.

hespérique de l'Allemagne, et partant, de la civilisation aryenne. Les Juifs apparaissaient sous ces yeux comme les "ferments de décomposition des peuples et des races"¹, comme le "bacille dissolvant de l'humanité"². Contre la menace asiatique, contre l'implantation progressive de la "juiverie internationale", Hitler propose "l'élimination charitable"... Il croit qu'une fois débarrassés de ce "bacille", les peuples aryens retrouveront la santé. Mais la flétrissure de l'Occident ne dépend pas de l'invasion sémitique. Pour Heidegger du moins, le problème n'est pas imputable à la contamination du sang. Le malaise est bien plus simple : c'est le Gestell, en tant que devenir même de l'Hespérie, qui fait pourrir la mentalité occidentale. Nous devenons les proies de notre propre puissance. L'envahissement technique captive si bien l'Hespérien que cette fulgurante évolution lui détourne la tête de ses sobres préoccupations traditionnelles, comme la philosophie ou l'art.

L'avènement de la non-pensée est donc le trait caractéristique du crépuscule de l'Occident. Il y aurait une parenté de maux (nihilisme, oubli, déchéance, déracinement) liée à l'inconsidération pour la pensée méditante. Heidegger veut alors opposer au Gestell et à sa force d'attraction le tendre exemple du Feldweg (chemin de campagne) et de sa contrée silencieuse. Contre la volonté intempestive qui ne sait que transformer, l'ex-professeur indique la tendre Gelassenheit (le laisser-être serein). Contre la subjectivité et la pensée représentative qui ne savent qu'anthropomorphiser, le penseur de Todtnauberg montre l'horizon de la Lichtung (éclaircie) où être et penser jouent dans le même.

1. Adolf Hitler, Mein Kampf, p. 446.

2. ibid., p. 126.

Pour peu que l'on saisisse son époque, la nécessité se fait d'autant plus grande de se porter au lieu d'un possible recommencement. Cette déportation au sein d'un espace renouvelé en lumière ne peut s'accomplir qu'en risquant le Schrittzurück. Un repli vers les grandeurs matinales de l'Occident n'est évidemment possible que si l'homme veut revivre le sentiment d'un véritable séjour. L'amitié envers la présence du tout-simple doit à nouveau prendre un sens.

"...nous errons aujourd'hui dans une maison du monde d'où l'Ami est absent, celui que ses penchants inclinent avec une force égale vers l'univers techniquement aménagé et vers le monde conçu comme la maison d'un habitat plus originel. Manque l'Ami qui pourrait réinvestir le caractère mesurable et technique de la nature dans le secret ouvert d'un naturel de la nature à nouveau éprouvé." (1)

Politiciens, industriels, administrateurs et investisseurs ne cautionnent que l'univers techniquement aménagé. Derrière cette entreprise, s'accroît l'agression contre la vie, déjà si recouverte par l'affairement et l'inauthenticité. Le comble, c'est que cette voie de la prévoyance machinalisée passe pour la seule possible, comme si le "progrès" de l'humanité dépendait de ce développement.

Contre cette certitude, Heidegger ose cette réflexion : "Héraclite a saisi l'éclair. Mais aujourd'hui, tout l'indique, on cherche seulement à écarter l'orage."² Et la conséquence de ce détournement n'apporte pas des jours radieux. Dans le confort du Gestell, l'homme s'enlise au

1. QIII, "Hebel, l'ami de la maison", p. 64.

2. EC, "Logos", p. 278.

au plus profond de la nuit. Dans les lois sécurisantes du calcul, l'existence devient mécanique.

"Dans la mesure où la révolution technique qui monte vers nous depuis le début de l'âge atomique pourrait fasciner l'homme, l'éblouir et lui tourner la tête, l'envoûter, de telle sorte qu'un jour la pensée calculante fût la seule à être admise et à s'exercer.

Quel grand danger nous menacerait alors? Alors la plus étonnante et féconde virtuosité du calcul qui invente et planifie s'accompagnerait... d'indifférence envers la pensée méditante, c'est-à-dire d'une totale absence de pensée. Et alors? Alors l'homme aurait nié et rejeté ce qu'il possède de plus propre, à savoir qu'il est un être pensant. Il s'agit donc de sauver cette essence de l'homme. Il s'agit de maintenir en éveil la pensée." (1)

Seulement, quelle est cette pensée qui soit telle qu'on y trouve un rempart contre le périssement? Qu'appelle-t-on penser? Est-ce donc fabuler toutes sortes de choses, imaginer des histoires ou laisser bride à de longues et douces rêveries? Est-ce la production d'idées, d'analyses ou de critiques à propos de tel projet? Ou est-ce la réflexion portée sur un événement bien précis? Qu'est donc la pensée puisqu'il appert que c'est elle seule qui pourrait nous tirer des tentacules du Gestell?

"— la pensée serait Andenken (Commémoration, Souvenir)." (2)

Mais la commémoration de quoi? De l'histoire, de la nature, de Dieu? Non pas. Car quand bien même nous songerions à ces nobles thèmes, que de l'histoire nous sachions le cours, de la nature toutes ses merveilles, et de Dieu sa sagesse infinie, rien ne prouverait qu'une pensée soit à l'oeuvre et dirige la méditation. Que s'amènent de grands

1. QIII, "Sérénité", p. 180.

2. QIII, "Pour servir de commentaire à Sérénité", p. 215.

historiens, naturalistes et théologiens pour témoigner de leur science et il n'est pas sûr qu'on trouvera, dans cette pléiade d'éminents experts, le moindre exemple de pensée. "La raison de cette situation est que la science ne pense pas."¹ Et c'est paradoxalement de cette manière qu'un succès lui est possible. Car considérer l'étant sans être touché par son énigme, voilà l'attitude scientifique. La fameuse question de Leibniz "pourquoi y a-t-il le monde et non pas plutôt rien?" n'est guère un problème digne d'esprits concrets, à l'affût de certitudes. Si le Gestell est en somme la direction métaphysique du Dasein occidental, rien de ce devenir n'est pourtant remis en question. Parlions-nous de l'histoire, que la vision moderne du monde la définit comme la suite chronologique des événements. Simple et évidente, cette conception perd toutefois de vue l'action ou la présence de l'être au coeur du temps. On préfère reconnaître à l'homme seul sa possibilité d'agir historiquement. On fait ainsi un péché anthropomorphique en considérant l'histoire comme le catalogue des expériences vécues (Erlebnis). On oublie que l'être est la condition même de l'événement (Ereignis).

Parlions-nous de la nature que l'époque présente l'envisage comme stock disponible. Au lieu de s'étonner dans la nature du jeu troublant de la décloisonnement-dissimulation, de cette présence qui côtoie le clair et l'obscur, l'ouvert et le retrait, il y a cette injonction rationalisante de la prévoyance humaine, qui met sous le calcul et la mesure, l'espace de l'ἀλήθεια (la contrée du présent dans sa présence). Entre les deux, le recouvrement par la volonté de la fragile porrection² de l'être.

Parlions-nous de Dieu que la conception religieuse

1. EC, "Que veut dire "penser"?", p. 157.

2. Du verbe porriger (tendre, présenter.) c.f. note 1 de la page 94.

moderne en fait un étant maximum. On ne soupçonne plus que c'est uniquement dans l'espace ouvert par la vérité de l'être (dans l'²~~ἀλήθεια~~) que peut se donner l'intuition du sacré. Hors de ce préalable ontologique, la théologie ne mousse que des représentations, du genre de celle de "l'homme infiniment lointain"¹. Or Heidegger précise dans sa Lettre sur l'humanisme (1947) :

"Ce n'est qu'à partir de la vérité de l'être que se laisse penser l'essence du sacré. Ce n'est qu'à partir de l'essence du sacré qu'est à penser l'essence de la divinité. Ce n'est que dans la lumière de l'essence de la divinité que peut être pensé et dit ce que doit nommer le mot "Dieu"." (2)

Hors de l'horizon de l'être, la question religieuse perd tout fondement. Pourquoi s'arrêter à la croyance de la proximité personnelle du "Père céleste"? — Si jamais s'éveille la pensée méditante et que celle-ci puisse longuement considérer l'histoire de la religion, il n'est pas certain qu'elle en sorte avec la révélation divine. "La question fondamentale de la théologie doit être à nouveau posée à partir de l'essence de l'être" avait écrit Heidegger dans le carnet de Roger Munier qui voulait un souvenir de sa visite à Todtnauberg en 1949. Avant toute quête du sacré, il y a une parole qui mérite d'être entendue :

"Mais nous venons trop tard, ami. Oui, les dieux vivent,
Mais là-haut, sur nos fronts, au coeur d'un autre monde." (3)

Il ne serait donc pas insensé, afin de ne pas vivre d'expédients, d'aller plus à fond dans la commémoration

1. E. Husserl, La crise des sciences européennes..., p. 77.

2. QIII, "Lettre sur l'humanisme", pp. 133-134.

3. Elégie Pain et Vin, LP, p. 812.

(pensée) de l'être¹ (cette "préoccupation qui délivre"²) pour "apprendre à exister dans ce qui n'a pas de nom."³ Vivre dans la commémoration n'est cependant pas qu'une modification d'un comportement à l'égard du monde. Mais comment alors parvenir à séjourner essentiellement? — L'abandon du mode de penser scientifique, le délaissement des perspectives historisantes et l'épuration de l'anthropomorphie dans la religion ne pourraient suffire à l'approche d'une pensée fidèle⁴. Même s'ils sont préalables, tous ces combats resteront vains si n'est d'abord compris ce qu'est penser. Non, il n'est pas facile d'accomplir le "pas en recul", afin de regagner les demeures d'un plus originel séjour, et de vivre poétiquement. Il n'est pas besoin pour cela d'écrire des vers ou de réciter les grands poètes. Car il est plus profitable sur cette voie de savoir se taire. Pour se prêter à l'écoute d'une parole (λόγος) qui convie au recueillement. C'est cela "l'épreuve du Dire qui est celui de la Pensée fidèle."⁵

-
1. Histoire de bien comprendre ce qu'est l'être, citons ce passage du livre "Qu'appelle-t-on penser?" de Heidegger: "Arrêtons-nous un instant et disons la phrase: "l'arbre est" à partir de son dit; alors nous avons dit de l'arbre: "est". C'est à nous maintenant, d'une façon certes maladroite, mais pourtant décisive, que s'adresse la question: Qu'en est-il de ce "est" grâce auquel il n'est pas que l'arbre ne soit pas? (...)
Rayons pour un instant le "est" et la phrase "l'arbre est". Supposons qu'elle ne soit pas encore dite. Essayons donc maintenant de dire: l'arbre est d'une belle taille, l'arbre est un pommier, l'arbre est peu riche de fruits. Sans ce "est" dans la phrase "l'arbre est", ces prédications, y comprise la science botanique toute entière, tomberaient dans le vide. Ce n'est pas tout. Chaque comportement humain envers quelque chose, tout séjour humain au milieu de tel et tel domaine de l'étant, disparaîtrait irrésistiblement dans le vide si le "est" ne parlait pas." QP?, p. 167.
 2. Hans-Georg Gadamer, "Le rayonnement de Heidegger", Herne, p. 141.
 3. QIII, "Lettre sur l'humanisme", p. 83.
 4. Autre traduction pour Andenken.
 5. QI, "Contribution à la question de l'être", p. 248.

"Qui ose une telle parole, et dans un écrit public, sait trop bien avec quelle rapidité et quelle facilité ce Dire, qui voudrait amorcer une méditation, se verra écarter comme simple ronron obscur, à moins encore qu'on ne repousse en lui le mauvais aplomb magistral." (1)

Le problème, c'est que la pensée fidèle n'est pas convaincante. "Quand la pensée méditante parle, il en va comme si rien n'était dit."² Et pour cause. Délaisse-t-on des préoccupations fructueuses pour aller ingénument vers l'inconnu? Et si la pensée encore nous appelait en avant... Non et tant pis, mais que le Gestell soit une menace pour l'Occident est chose moins difficile à supporter que de savoir que le dépassement du crépuscule irait par le Schritt-zurück. Car à quoi bon ce fameux "pas en arrière"? Il nous conduirait à la preuve que l'héroïque intelligence nous sert de rien? Que le travailleur moderne ne voit plus le sens d'un véritable labeur? Que la vie cesse de nous appartenir? — C'est là des impressions bien communes. Et comment aller plus loin? En cherchant à tout réorganiser, comme Heidegger à l'époque de son rectorat? Quel résultat!

"Zeus est le vengeur désigné des pensées trop superbes et s'en fait rendre de terribles comptes." (3)

Penser ou ne pas penser peut donc revenir au même. La souffrance est le lot de tous les humains après tout. Heidegger insiste pourtant : il faut demeurer "dans la bonne détresse sur le chemin et, fidèle au chemin bien qu'en errance, apprendre le métier de la pensée."⁴ C'est ainsi seulement que l'"amour de la sagesse" peut avoir quelque suite. Et que Hölderlin puisse nous devenir plus précieux

1. QI, "Contribution à la question de l'être", p. 248.

2. Heidegger, "Esquisses tirées de l'atelier", Herne, p. 82.

3. Eschyle, Les Perses, vv. 827-828.

4. EC, "Post-Scriptum", p. 223.

que le modernisme. Le penchant peut se produire. Dans ce monde où l'exactitude rend tout incertain, la parole hölderlinienne peut nous être secourable, selon qu'elle renouvelle, et sur un fond de bleu adorable, l'antique présence des extrêmes.

"Vivre est une mort, et la mort elle aussi
est une vie." (1)

Parole qui ne peut recevoir un sens qu'après un long périple "sur le chemin du dit de l'événement appropriant."² Ne vont pas sur cette piste ceux qui concèdent encore une attention aux dernières nouveautés du modernisme. La question est de savoir finalement qui de Hölderlin ou d'un progressiste quelconque détient la meilleure part du vécu. — Pour Heidegger, pas de doute possible. La deuxième guerre lui a d'ailleurs appris l'intensité et la profondeur de l'aboutissement hölderlinien. Faudra-t-il donc se précipiter dans la folie pour vivre convenablement? (Hölderlin a passé près de quarante ans dans une relative démente, écrivant des poésies insignifiantes qu'il signait du pseudonyme Scardanelli.) Heidegger soupçonne les raisons de cet achèvement et n'est pas loin de se les donner soi-même. Et pourquoi? — Récapitulons l'épreuve heideggerienne :

Avant le rectorat de Fribourg-en-Brisgau en 1933-1934, Heidegger avait tâché de réunir, sous le nom d'ontologie fondamentale, les possibilités d'un grand ressaisissement : que le Dasein devienne enfin responsable de son histoire et de son langage. Le rectorat se présentait comme l'expérience de cette reconduction, qui avait pour but la promotion d'une grande mission éthique et spirituelle, à savoir la mission pour l'homme d'être le partenaire et le "vigile de l'énigme"³. Instauration audacieuse. Sauf que cette

1. Poème En Bleu adorable fleurit..., LP, p. 941.

2. Heidegger, "Esquisses tirées de l'atelier", Herne, p. 83.

3. Jean Beaufret, Dialogue avec Heidegger. — Philosophie grecque, p. 45.

voie tout de même coercitive (elle avait pris le sens de l'hitlérisme), n'était que l'héritage d'un humanisme depuis longtemps malade. C'est la lecture de Hölderlin, refaite dans ce temps de détresse, qui permet à Heidegger l'initiative d'une correction. D'où l'insistance sur la pensée et non plus seulement sur l'homme.

Pourquoi ce détournement? — Parce que Heidegger n'a plus en estime l'homme et ses contradictions. Blessé dans sa naïveté, l'ex-recteur nazi ne sait se défendre : les Allemands le méprisent, les alliés l'insultent. Heidegger clôt ainsi la diffamation : c'est sur la pensée, libre, sereine et accordée sur l'essentiel qu'il règle désormais sa démarche. Et le résultat est loin d'être inintéressant. Pour le prouver, le merveilleux texte Aus der Erfahrung des Denkens (L'expérience de la pensée) écrit en l'automne 1947.¹ Dans cet opusculé, Heidegger chemine vers l'antique compréhension qui unissaient λόγος et φύσις. (Traduire ces termes simplement par "langage" et "nature" trahit l'incapacité de retrouver la force du regard grec. Λόγος "sert à nommer ce qui rassemble toute chose présente dans la présence et l'y laisse étendue devant nous."² Quant à φύσις, il faut entendre "l'être même, grâce auquel seulement l'étant devient observable et reste observable."³)

Quand donc, d'une seule et même épreuve, se donnent être et penser...

"Quand, devant la fenêtre de la maisonnette,
la girouette chante dans l'orage qui monte..."

Si le courage de la pensée vient d'un appel de l'être, ce qui nous est dispensé trouve alors son langage.

Dès que nous avons la chose devant les yeux

1. dans QIII, pp. 17-41.

2. EC, "Logos", p. 275.

3. IM, p. 27.

et que notre coeur est aux écoutes, tendu vers le verbe, la pensée réussit." (1)

Ce passage peut suggérer la proximité poétique de Heidegger avec Hölderlin. Mais là n'est pas son but : se prononce bien plutôt une appréciation d'un vieux principe kantien (l'entendement et l'intuition doivent aller de pair). La reconnaissance d'une intimité fructueuse entre la pensée et le regard, Heidegger cherche à la rétablir avec force.

"Quand, dans un ciel de pluie déchiré, un rayon de soleil passe tout à coup sur les prairies sombres..."

Nous ne parvenons jamais à des pensées. Elles viennent à nous." (2)

— Humilité nécessaire pour une création fondée sur l'immémoriale présence. "Pour voir beaucoup, il faut apprendre à se perdre de vue"³ disait le Zarathoustra de Nietzsche. L'Expérience de la pensée est une variante remarquable de cet apophtegme. Dans cet opuscule, la parole heideggerienne, en tout point semblable aux "Fragments" des penseurs matinaux, traduit la vision impérissable du Simple. Le Feldweg (chemin de campagne) en avait dit précédemment quelque chose.

"Le nombre de ceux qui connaissent encore le Simple comme un bien qu'ils ont acquis diminue sans doute rapidement. Mais partout ces peu nombreux sont ceux qui resteront. Grâce à la puissance tranquille du chemin de campagne, ils pourront un jour survivre aux forces gigantesques de l'énergie atomique, dont le calcul et la subtilité de l'homme se sont emparés pour en faire les entraves de son oeuvre propre.

La parole du chemin éveille un sens, qui aime l'espace libre et qui, à l'endroit favorable, s'élève d'un bond au-dessus de l'affliction elle-même pour atteindre à une sérénité

1. QIII, "L'expérience de la pensée", pp. 22-23.

2. ibid., pp. 24-25.

3. F. Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, UGE 10/18, p. 144.

dernière. Celle-ci s'oppose au désordre qui ne connaît que le travail, à l'affairement qui, recherché pour lui-même, ne produit que le vide.

Dans l'air, variable avec les saisons, du chemin de campagne prospère une gaieté qui sait et dont la mine paraît souvent morose. Ce gai savoir est une sagesse malicieuse. Nul ne l'obtient qui ne l'ait déjà. Ceux qui l'ont le tiennent du chemin de campagne." (1)

On ne considérera jamais assez ces lignes du penseur de Fribourg. Elles relatent, on pourrait le dire, le retour sur le chemin d'Héraclite. Retour de la pensée dialectique, méthodique, pour enfin revenir dans les contrées fascinantes de la présence. Heidegger n'y veut, dans ce revirement, que la pensée tautologique, c'est-à-dire, que celle qui puisse dire, natalement, la splendeur d'être-Là. Ainsi le chemin, dans son recommencement, nous renvoie à la mémoire de ce premier éclair hespérique. Mais pourrions-nous la supporter, la douleur du Souvenir? Serons-nous à la hauteur du destin de l'être, quand bien même celui-ci nous pousserait à l'épreuve du crépuscule? — Il est, il faut le croire, une autre "merveille", celle de "chanceler ivre dans la forêt s'obscurcissant"² disait le poète Georg Trakl. Celui-là même qui a fait comprendre à Heidegger la menace d'une dé-génération "de la race historique"³. Parce qu'elle cède à l'oubli sa profonde enfance. Dès lors devient impérieux le souvenir de l'antique demeure, où de jeunes esprits, encore indemnes de l'administration et du journalisme, trouvaient la naïveté de supporter l'événement, et d'assumer

1. QIII, "Le chemin de campagne", pp. 12-13.

2. Georg Trakl, "À l'heure du soir mon cœur", dans Oeuvres complètes, Gallimard, p. 34.

3. Avp., "La situation du Dict de Georg Trakl", p. 80.

le jeu du destin. Mais hélas!, aujourd'hui, l'affairement et la précipitation se moquent du chemin qui se voudrait "en recul", où "l'espace de l'alètheia, de l'éclaircie de l'être s'ouvre à la pensée."¹ — Reste alors dans l'inaperçue la contrée du Quadriparti², où s'envole, d'un coup d'aile feutré, la chouette aux yeux pers.

1. Hans-Georg Gadamer, "Heidegger et l'histoire de la philosophie", Herne, p. 174.

2. Terre et Ciel, divins et mortels sont les bornes du Quadriparti. L'être en est la quintessence harmonique.

MÉMENTO

TÜBINGEN II

"Maintenant je comprends l'homme seulement, alors que loin de lui et dans la solitude je vis!" (1)

Dans son berceau de brumes, Tübingen aux vertes vallées s'éveillait paisiblement. Chez les Zimmer, c'était la consternation : Hölderlin, le poète, était mort durant la nuit. Malgré les affairéments habituels pour ce genre de circonstance, la maison respirait un calme inhabituel. Un bruit de fond n'était plus. Lotte, la fille du menuisier, découvrait avec effroi l'intensité qui avait accompagné sa vie. La chambre ne résonnait plus du murmure inlassable du vieillard, on aurait dit la fin d'une guerre, tellement la demeure semblait nappée d'un silence aussi dense que terrible.

Tübingen pouvait maintenant se réveiller tranquille. Son fou était mort. Ainsi la voix tonnante du poète qui n'emplira plus la vallée du Neckar. Mais Lotte Zimmer ne s'y trompait point : Hölderlin continuait de vivre, il était tombé juste derrière le cri...

///

Hombourg 1805. Hölderlin vit dans l'insupportable. Sinclair est sous les verrous, trahi par le juif Blankenstein. D'une journée à l'autre, ce peut être son tour. Où puiser le poème dans cette atroce attente? — Mais surprise : on relâche Sinclair après quatre mois de détention.

1. Fragment 86, LP, p. 935.

Patmos, il faut le reconnaître, est à la pointe de l'Occident historial. Si Pélée n'avait été sauvé des flots, comment aurait-il pu engendrer un fils qui, à lui seul, a su réserver aux Troyens leur part de malheur et aux aèdes leur part de chant? La fable, vraiment, a depuis donné le vertige.

— Mais ce n'est pas tout. Patmos n'est pas que l'île du grand commencement hespérique. C'est aussi le lieu où Jean l'Évangéliste est venu songer à la parousie de la fin des temps : l'Apocalypse.

Patmos est ainsi le matin et le crépuscule du Jour qui nous garde. Et symbolique est le fait que Hölderlin, du nom de ce lieu évoqué, reçoive protection et clémence. Serait-ce que Patmos ait encore "choisi" de s'inscrire au devant d'un singulier destin? — Si tel est le cas, il faut prendre au sérieux le chemin hölderlinien. Car malgré les apparences, celui-ci ne manque pas de profondeur, surtout dans ses ultimes aboutissements.

Mais reconstituons les faits. Sinclair était sorti de prison en juillet 1805. Hombourg lui étant insupportable, il fuit vers Berlin, renonçant pour toujours à Hölderlin. Or ce dernier subissait maintenant le contrecoup de la faveur dont il avait joui. Le pieux Frédéric ne pouvait protéger plus longtemps son Bibliothécaire : en le faisant passer pour fou (seul moyen pour un coupable d'échapper à la prison), il fallait rester conséquent et remercier le poète de ses fonctions aux Archives Royales (un malade ne doit avoir la responsabilité des Documents officiels). Où donc alors un "dément" peut-il se rendre? — Le Consistoire refuserait désormais tout emploi de précepteur à Hölderlin; et même si le poète déchu se décidait enfin au vicariat, il y a tout lieu de croire que cette fonction lui serait également refusée. Coincé de part et d'autre, Hölderlin pense à son héritage, et essaie de convaincre sa mère de

ménager quelque traitement pour sa pitance. Mais la démarche a dû offusquer la veuve Gok : on te dit devenu fou mon fils, alors on va te soigner. Elle prend donc les arrangements pour faire interner Hölderlin.

"N'estime-t-elle pas avoir réglé les choses au mieux? Elle a confié son fils à un homme de l'art, une sommité médicale; elle paie ce qu'il y a à payer; elle fait couvrir la plus grosse partie des frais engagés par le trésor public. Que peut-on vouloir de plus? L'affaire est liquidée, le fils raté est passé par profits et pertes. Jamais, pas une seule fois, elle ne le reverra." (1)

— Exemple malheureux de la mésentente qui règne entre les braves gens et les créateurs. L'aventure poétique est-elle à ce point devenue une tare aux yeux d'individus bien pensants? Signe des temps que de cloîtrer les consciences vivantes de l'époque.

Durant les premières semaines de son internement, Hölderlin est tout simplement furieux. À tel point qu'on lui fabrique un masque pour l'empêcher de crier. On l'enferme aussi dans une chambre à palissade. Hölderlin aura finalement compris que ses protestations sont inutiles. Alors il s'écroule. Pour lui, tout est fini. "Il est un homme brisé. On l'a brisé."²

C'est à croire le renversement du mythe : David ne réussit plus à vaincre Goliath. C'est là l'ère moderne et sa vengeance irrépressible.

"... le Barbare a refait une unité terrible" (3)

Et sous son joug croupissent les rares poètes et penseurs. La barbarie n'est jamais combative, comme peuvent l'être l'anarchisme et le terrorisme. La barbarie est quelque chose de plus sournois, de plus insidieux. Elle s'insinue dans les

1. Bertaux, p. 317.

2. *ibid.*, p. 320.

3. Élégie L'Archipel, GF, p. 62.

mentalités jusqu'à pouvoir agir sous les traits de la morale et du sens commun. Par crainte de l'aventure créatrice et de ses pénibles exigences, les braves gens se donnent un "art de vivre" qui les conforte dans leurs étroites préoccupations. Cette fermeture vis-à-vis de l'inconnu, de l'"invisible", c'est cela la barbarie. Ainsi la veuve Gok prouve-t-elle son aveuglement en clouant dans une clinique son fils malchanceux. Elle ne cherche même pas la pauvre à savoir le fin mot de toute l'histoire. Mais elle s'empresse de renier son fils et avec lui, sa poésie incomparable. Car elle pense que "son Friedrich" fut éduqué en fonction du service de Dieu et des hommes. Mais il a toujours fui le Consistoire, et — abomination — il s'est épris d'une femme mariée, recevant d'elle son amour! Justice est maintenant faite : ce fils odieux, s'il lui reste assez de raison pour voir, apprendra le repentir. Pour nous, qu'on oublie jusqu'à son nom!

Enfermé à la Clinique d'Autenrieth, à Tübingen, le poète était devenu moribond. Les médecins ne pouvaient plus rien, Hölderlin ayant choisi de dépérir. Il faisait pitié à voir.

— Zimmer, le menuisier, qui venait de temps à autre faire certains travaux à la Clinique, regarde et demeure stupéfait devant le poète : c'est donc ainsi que finit Hypérion! Il s'attriste et entreprend sur l'heure de ramener cet homme à la liberté. Il possédait, non loin de la Clinique, et sur les bords du Neckar, une grande et belle maison. Il veut y emmener Hölderlin. Il se ferait un honneur de soigner l'ex-Bibliothécaire de la Cour, et de veiller sur lui. On acquiesce finalement à sa requête, car le "patient" n'était plus dangereux, ses crises avaient cessé.

Zimmer prépare donc une chambre, bien en hauteur, avec une vue imprenable sur le fleuve, refuge adorable qui peut accueillir, le 3 mai 1807, l'infortuné Hölderlin.

"Thémis, qui aime l'ordre, a mis au monde les asyles de l'homme, les tranquilles demeures du repos, auxquelles rien d'étranger ne peut nuire, vu qu'en elles l'oeuvrer et le vivre de la nature se concentrait, en un pressentant, dans leurs parages, comme se souvenant, éprouveraient la même chose qu'elles ont autrefois éprouvée." (1)

La maison de Zimmer est un tel asile de Thémis. Hölderlin y vivra trente-six ans, soit la dernière moitié de sa vie. Une légende a survécu : celle du fou se convulsant, écrivant des choses anodines, pianotant sans arrêt des rimettes sur un piano que le dément, dans ses instants de furie, avait privé de la moitié de ses cordes... C'est la légende, celle qui nous plaît de servir pour authentifier la force et l'audace interdites des Grands Poèmes. — Mais la thèse de la folie est ridicule : elle nous coupe de l'âpre chemin éprouvé par le poète. Tenir pour inintéressant cette partie de l'existence hölderlinienne, c'est rester en-deça de la floraison de ce grand génie.

En deça? — Les poèmes tardifs, ces quelques rimettes jetées subrepticement sur des bouts de papier valent donc plus que les grands hymnes tels le Rhin ou Patmos? Non pas. Sauf que sans considération pour cette période du second Tübingen, l'épreuve du crépuscule ne peut s'inspirer que de la nostalgie ou de l'utopie hellénique². C'est manquer le sens de la création hölderlinienne que de sous-estimer les poèmes tardifs. Ils apportent le commentaire de l'oeuvre, en plus de dire la parole apprise de ces grands dépassements.

"Depuis toujours art et pensée
Ont pour salaire la douleur." (3)

-
1. Essais, "Fragments de Pindare", LP, p. 971.
 2. suivant que le national germain se recueille sur l'originel grec ou s'efforce vers un supplément artistique. D'un côté, c'est le Romantisme; de l'autre, c'est la voie hölderlinienne.
 3. Poème La Promenade, LP, p. 1026.

Ce fut le lot de Hölderlin, sans contredit. C'est à cause de la souffrance, du vide dans lequel tombaient ses poèmes, qu'une torpeur s'empare du poète aux mots ailés. Comme Héraclite ne montrant plus que du doigt les objets devant lui; Hölderlin également, ne veut désigner que la contrée coruscante des soleils. Il ne désire fixer que la joyeuse lenteur du présent dans sa présence. Fabuleuse humilité!

"Puis, quand les fleurs du printemps disparaissent
Voici l'été qui s'enroule à l'année.
Et comme le ruisseau glisse au vallon et coule,
La montagne étale sa splendeur alentour.
Avec plus de splendeur si se montre le champ,
C'est comme le jour qui penche vers le soir;
Qu'ainsi l'année s'attarde, et souvent les heures d'été,
Les tableaux de nature ont disparu pour l'homme." (1)

Hölderlin ne verse pas dans la facilité chez les Zimmer. Son rôle est des plus exigeant! S'il se retrouve dans cette maison, c'est parce que les circonstances l'ont voulu ainsi. (Mort de Diotima, dénonciation du juif Blankenstein, protection manigancée du Landgrave, abandon de Sinclair, vengeance de sa mère, dépression nerveuse, etc.) Pour jouir de la tranquillité et du "repos philosophique" dont il a tant besoin, en plus de la pension de Mutter et du Landgrave, Hölderlin n'a le choix que d'accepter la réputation qui lui est tombée dessus. S'il lui prenait de prouver sa raison, où irait-il? — On n'aide pas facilement un fou revenu dans le sens. Il est donc préférable de s'en tenir au destin: n'a-t-il pas dans sa chambre un sofa² et pour dîner une chopine de vin?

1. Poème L'été, LP, pp. 1029-1030.

2. Hölderlin disait avec fierté à ses visiteurs:
"Regardez, moi aussi j'ai un sofa..." — À l'époque,
c'était tout un luxe.

Chaque jour il peut se promener, écrire, faire ce qu'il veut. Il n'a plus à se soucier de quoi que ce soit. Mais délivré des affres du quotidien, Hölderlin ne vit pas indolemment. Libre devant l'essentiel, le poète ne veut éprouver que l'impérissable.

"Quand je m'en vais par la prairie,
Quand j'erre aux champs, je suis toujours
L'homme pieux, l'homme docile..." (1)

Sauf que la gloire et la postérité ne l'intéressent plus. Il désapprend la vanité dans laquelle se berce la belle engeance des accomplis. Et contre la fierté des superflus, contre ceux qui se pensent de plain-pied dans la "raison", Hölderlin ne donne qu'un mot : "pallaksch". Il le répète à longueur de journée. C'est le mot qu'il oppose à la "logique" des moralistes, ces éteignoirs qui ne savent plus rien d'une existence authentique. "Pallaksch", parce qu'après l'édification d'une oeuvre sans pareille, l'amertume monte au coeur de la voir réduite à l'oubli, ou pire, à l'ergotage d'insuffisants lecteurs. Il est désolant d'avoir tant travaillé sans que jamais les efforts n'ébranlent la barbarie souveraine. Défaite de l'oeuvre, voire, échec de la "parole meurtrière", de sa puissance tragique. C'est dire que les éclaircissements venus à la pensée méditante sont désormais voués à l'inutile. — Qui s'affaire à sauvegarder par de patients efforts le regard poétique se voit aujourd'hui abaissé à une sordide réputation. — "Pallaksch" est ainsi le dernier mot d'un dernier grand effort. Car pour Hölderlin, le seul art encore possible reste celui de la folie.

1. Poème La vie joyeuse, LP, p. 1024.

Les poèmes tardifs sont signés d'un pseudonyme, parce qu'ils ne peuvent rien ajouter, sans doute, à l'accomplissement de l'oeuvre hölderlinienne. Que dire qui soit encore à sa hauteur? Rien, car elle a porté Hölderlin chez ses dieux. Inaperçue est pour nous cette assomption.

"... Mais lui est loin; il n'est plus ici.
Sa trace est perdue; trop bons sont les Génies;
Il a le ciel pour converser désormais." (1)

Celui qui reste s'appelle Scardanelli. Bien étrange est son attitude. Mais il n'est pas stupide. Il a compris avant tout le monde où conduit la volonté héroïque de la belle jactance des hommes. Il a vu où se dirige l'art et ses coquetteries. Héritier des songes hölderliniens, Scardanelli tente à sa façon la synthèse entre nature et culture. C'est pourquoi nous le voyons, d'un pas rétro-cédant, aller vers les espaces du grand antérieur. Vers le monde des mots anciens qui l'ont ébloui.

"Je suis un Grec tout neuf, courant dans la
blancheur, le long du bleu violet de la mer,
et parfois sous les oliviers. Tout va bien.
Ma foulée s'allonge. Je trouve le bon rythme." (2)

Ce rythme qui fut sa grande inquiétude. Il le sait pour être constamment aux prises avec ce problème. Pianote-t-il un accord que la résonance engendrée le captive : où réside un tel charme?, comment cela est-il possible? Alors il répète la consonance, essayant d'en trouver la clé, le fondement. Pris de vertige, enivré par la proximité du secret, Scardanelli persiste à sonder le charme originel. "au point que toute la maison n'en peut plus"³, le piano résonnant sans cesse le même accord. Mais le poète ne sent plus les répétitions, tant il est lui-même cette bribe, cette partition dans l'harmonie illimitée, cette parcelle intime dans

1. Ode Ganymède, LP, p. 791.

2. Jacques Teboul, Cours, Hölderlin!, Seuil, p. 146.

3. "Fragments de l'entretien du menuisier Zimmer avec l'écrivain Gustav Kühne", LP, p. 1110.

l'unité primitive du grand rythme vital. Scardanelli interprète le détachement! Être cette bribe, dans l'insoutenable répétition, c'est entendre l'épouvantable exil, voire le sombre écho de la mort, l'arrachement monotone. Non, il n'y a pas que le clavier qui retentit de sa douleur, toute la vallée du Neckar s'emplit parfois de la furie du poète congédié.

Après ces crises bien légitimes, la poésie refait surface, cette écriture toute en lumière. Loin d'être un affaissement, le poème scardanellien exprime au contraire la force matinale du miracle grec. Vraiment, sur la trentaine de poèmes réchappés des quelques milliers écrits pendant cette période du second Tübingen, nous voyons un Hölderlin prononcer très humblement les présences jadis hautement conquises.

"L'homme qui s'est souvent interrogé jusqu'au fond
Parle alors de la vie d'où la parole vient..." (1)

Et son dire est le souvenir de l'ancien partage dieu-homme. Répétition de la voyance créatrice, la poésie scardanellienne n'est que délicatesse. Bâtie dans la "sainte sobriété", cette poésie se donne sans intention, elle est gratuite, inutile, mais sa légèreté lui confère la puissance de saluer l'essentiel. Hors du temps, elle va se loger dans les saisons désapprises. Ses paroles recueillent l'immémoriale nature et ses visages si nombreux. Une paix quasiment sonore émane de ces esquisses jamais sentencieuses. Délivrée des exigences humanistes, plus rien de psychologique ne s'effectue dans la parole scardanellienne. Il n'y a que montagnes, saisons, et demeures sous le ciel changeant.

1. Poème Le Printemps, LP, p. 1028.

"Le jour nouveau descend des collines lointaines,
Le matin, qui s'est éveillé des crépuscules,
Rit aux humains, paré de sa fraîcheur allègre;
Le coeur de l'homme est traversé de douce joie.

Une vie nouvelle au Futur se dévoile,
On dirait que la grande vallée de la terre
Se remplissent de fleurs, signe de jours heureux.
Mais au temps printanier, toute plainte est bannie.

le 3 mars 1648.

Avec humilité
SCARDANELLI

" (1)

Absolue quiétude pourrait-on se contenter de dire.
Surtout si l'on garde à son souvenir les foudres et les
tonnerres des grands hymnes. Quelle est donc la Muse
inspirant alors Scardanelli? Pourquoi ce changement si
radical dans la tonalité du poème?

— La seule raison éloquente à cette attitude se tire de
l'épreuve du crépuscule. Celle-ci renverse littéralement la
volonté jusqu'alors déployée pour vivre selon sa passion.
Quand donc l'échec ou une vision fatale s'abat sur la
conscience éprise de mille projets, plus rien ne peut
garantir son retour dans l'excentricité de l'enthousiasme.
Arrachée de sa puissance tonique, elle verse dans l'humilité,
parlant même un langage dépouillé d'artifice. Désormais
hors de la plainte, du regret ou du mépris, le poème
scardanellien modèle son chant sur la présence immémoriale
de l'être.

"La vie se fait de l'harmonie des temps,
Car esprit et nature toujours escortent le sens,
Et la perfection est une dans l'esprit,
Beaucoup se fait ainsi, et de nature presque tout." (2)

Plus rien n'importe que cette simplicité vitale, ce
"presque tout" si agressé aujourd'hui par l'administration
universelle. Ainsi, contre la belle tendance humaniste
d'une vie menée dans l'entraide et le dévouement, Hölderlin

1. Poème Le Printemps, LP, p. 1029.

2. Poème Le Printemps, LP, p. 1034.

découvre l'opportunité de faire carrière dans la folie. Libre désormais des appréciations de la communauté, de sa subjectivité souveraine, Scardanelli se résout à dire un lent adieu, fait de l'âpre solitude du temps vieilli. C'est dans ce langage, dans cette parole impersonnelle que le poète choisit de partager, avec une douceur prodigieuse, le drame muet des saisons et de l'esprit du temps. Dans la proximité adorable des choses et du monde, Hölderlin retrouve la joie de se donner la vie pour espace. Depuis lors, remarquable est la voie entrouverte.

Mémorable est aussi la conquête de cette pensée d'endurance. Délaissant la volonté et le souci de soi, elle chemine hors de ces illusions afin de jouxter la présence véritable, et sa légende fabuleuse. Vraiment, s'il est une oeuvre pour apprendre à vivre poétiquement, celle de Hölderlin est toute désignée. Mais qui veut la saisir pour entreprendre la réconciliation entre nature et art, doit d'abord cesser de mettre à très haut prix l'image de l'homme.

"La perfection atteint telle unité en cette vie
Que la noble ambition de l'homme s'en arrange.

Avec humilité
SCARDANELLI." (1)

1. Poème L'Esprit du Temps, LP, p. 1035.

BIBLIOGRAPHIE

A. Ouvrages cités dans ce mémoire :

BEAUFRET, Jean. Dialogue avec Heidegger (Tome I : Philosophie Grecque). Paris : Ed. de Minuit, Coll. "Arguments", 1983, 151 pp.

BERTAUX, Pierre. Hölderlin ou le temps d'un poète. Paris : Gallimard, 1983, 402 pp.

BLANCHOT, Maurice. La part du feu. Paris : Gallimard, 1984, 331 pp.

CIORAN, Emile. Précis de décomposition. Paris : Gallimard, Coll. "Idées", 1966, 250 pp.

CIORAN, Emile. Syllogismes de l'amertume. Paris : Gallimard, Coll. "Les Essais", 1986, 190 pp.

EICHENDORFF, Josef von. Scènes de la vie d'un propre à rien (traduit de l'allemand par Paul Sucher). Paris : Aubier-Montaigne, 1968, 255 pp.

ESCHYLE. Tragédies (Tome I : Les Suppliantes, Les Perses, Les Sept contre Thèbes, Prométhée enchaîné). Paris : Les Belles Lettres, 1984, 200 pp.

FICHTE, Johann Gottlieb. Considérations sur la Révolution Française. Paris : Payot, Coll. "Critique de la Philosophie", 1974, 280 pp.

GAUTHIER, Yvon. L'arc et le cercle. L'essence du langage chez Hegel et Hölderlin. Montréal : Ed. Bellarmin, Coll. "Essais pour notre temps", 1969, 230 pp.

GUERNE, Armel. L'Âme insurgée. Écrits sur le Romantisme. Paris : Ed. Phébus, 1977, 270 pp.

HÄRTLING, Peter. Hölderlin biographie. Traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet. Paris : Seuil, 1980, 478 pp.

HEIDEGGER, Martin. Être et Temps. Traduit de l'allemand par François Vezin d'après les travaux de Rudolf Boehm et Alphonse de Waelhens, Jean Lauxerois et Claude Roëls. Paris : Gallimard, Coll. "Bibliothèque de Philosophie", 1986, 600 pp.

- HEIDEGGER, Martin. Kant et le problème de la métaphysique. Traduit de l'allemand par Alphonse de Waelhens et Walter Biemel. Paris : Gallimard, Coll. "TEL", 1981, 308 pp.
- HEIDEGGER, Martin. L'auto-affirmation de l'Université allemande. Traduit de l'allemand par Gérard Granel. Paris : Ed. Trans-Europ-Repress, 1982, 22 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Introduction à la métaphysique. Traduit de l'allemand par Gilbert Kahn. Paris : TEL/Gallimard, 1980, 230 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Qu'est-ce qu'une chose? Traduit de l'allemand par Jean Reboul et Jacques Taminiaux. Paris : Gallimard, Coll. "Classiques de la Philosophie", 1979, 254 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Schelling. Le traité de 1809 sur l'essence de la liberté humaine. Traduit de l'allemand par Jean-François Courtine. Paris : Classiques de la Philosophie/Gallimard, 1977, 350 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Approche de Hölderlin. Traduit de l'allemand par Henry Corbin, Michel Deguy, François Fédier et Jean Launay. Paris : Classiques de la Philosophie/Gallimard, 1979, 260 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Le Rectorat 1933-1934. Faits et réflexions. Le Débat, 1983, 27, 73-89.
- HEIDEGGER, Martin. Chemins qui ne mènent nulle part. Traduit de l'allemand par Wolfgang Brokmeier. Paris : idées/Gallimard, 1980, 463 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Nietzsche I. Traduit de l'allemand par Pierre Klossowski. Paris : Bibliothèque de Philosophie/Gallimard, 1984, 514 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Nietzsche II. Traduit de l'allemand par Pierre Klossowski. Paris : Bibliothèque de Philosophie/Gallimard, 1980, 404 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Questions I. Traduit de l'allemand par Henry Corbin, Roger Munier, Alphonse de Waelhens, Walter Biemel, Gérard Granel et André Préau. Paris : Classiques de la Philosophie/Gallimard, 1972, 312 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Questions II. Traduit de l'allemand par Kostas Axelos, Jean Beaufret, Dominique Janicaud, Lucien Braun, Michel Haar, André Préau et François Fédier. Paris : Classiques de la Philosophie/Gallimard, 1981, 277 pp.

- HEIDEGGER, Martin. Questions III. Traduit de l'allemand par André Préau, Roger Munier et Julien Hervier. Paris : Classiques de la Philosophie/Gallimard, 1980, 230 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Essais et Conférences. Traduit de l'allemand par André Préau et préfacé par Jean Beaufret. Paris : TEL/Gallimard, 1980, 352 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Acheminement vers la parole. Traduit de l'allemand par Jean Beaufret, Wolfgang Brokmeier et François Fédier. Paris : TEL/Gallimard, 1981, 261 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Questions IV. Traduit de l'allemand par Jean Beaufret, Jean Lauxerois et Claude Roëls. Paris : Classiques de la Philosophie/Gallimard, 1982, 342 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Qu'appelle-t-on penser? Traduit de l'allemand par Aloys Becker et Gérard Granel. Paris : Epiméthée/PUF, 1983, 263 pp.
- HERSCH, Jeanne. Éclairer l'obscur. Entretiens avec Gabrielle et Alfred Dufour. Paris : Ed. L'Age d'Homme, 1986, 242 pp.
- HITLER, Adolf. Mein Kampf (Mon combat). Paris : Nouvelles Éditions Latines, 1934, 688 pp.
- HÖLDERLIN, Friedrich. Oeuvres. Paris : Gallimard, Coll. "Bibliothèque de La Pléiade", 1977, 1270 pp.
- HÖLDERLIN, Friedrich. Patmos et autres poèmes. Traduction de Maxime Alexandre. Paris : Ed. M.J. Minard, Coll. "Passeport", 1967, 56 pp.
- HÖLDERLIN, Friedrich. Hymnes, élégies et autres poèmes. Paris : Garnier/Flammarion, 1983, 251 pp.
- HÖLDERLIN, Friedrich. Souvenir de Bordeaux. Texte original et traduction nouvelle par Kenneth White et Jean-Paul Michel. William Blake & Co. Edit., 1984, 35 pp.
- HÖLDERLIN, Friedrich. Hypérion. Paris : Poésie/Gallimard, 1973, 254 pp.
- HOMÈRE. Iliade. Odyssée. Paris : Bibliothèque de La Pléiade/Gallimard, 1979, 1140 pp.
- HOTTOIS, Gilbert. L'insistance du langage dans la phénoménologie post-husserlienne. Revue philosophique de Louvain, 1979, 1.10, 51-70.
- HUSSERL, Edmund. Recherches Logiques (Tome III). Paris : Epiméthée/PUF, 1974, 322 pp.
- HUSSERL, Edmund. La crise des Sciences européennes et la phénoménologie transcendantale. Traduit de l'allemand par Gérard Granel. Paris : Gallimard, 1976, 589 pp.

- IRIGARAY, Luce. L'oubli de l'air chez Martin Heidegger. Paris : Ed. de Minuit, Coll. "Critique", 1982, 158 pp.
- JÜNGER, Ernst. Le coeur aventureux. Traduit de l'allemand par Henri Thomas. Paris : L'Imaginaire/Gallimard, 1981, 238 pp.
- KRÜGER, Gerhard. L'attitude intérieure envers la mort. Archives de Philosophie, 1984, 47, 365-373.
- LACQUE-LABARTHE, Philippe & NANCY, Jean-Luc. L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du Romantisme Allemand. Paris : Seuil, Coll. "Poétique", 1978, 445 pp.
- LACQUE-LABARTHE, Philippe. La poésie comme expérience. Paris : Ed. Christian Bourgois, Coll. "Détroits", 1986, 170 pp.
- LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm. La Monadologie. Traduit et annoté par Emile Boutroux. Paris : Ed. Delagrave, 1978, 232 pp.
- LEONHARD, Rudolf & ROVINI, Robert. Hölderlin. Paris : Poètes d'aujourd'hui/Seghers, 1963.
- NIETZSCHE, Friedrich. Ainsi parlait Zarathoustra. Traduit par Marthe Robert. Paris : UGE/10-18, 1980, 310 pp.
- OVIDE. Les Amours. Paris : Classiques/Garnier, 1957, 440 pp.
- PINDARE. Olympiques. Revue de Poésie, février 1971, 40, 165 pp.
- SCHELLING, Friedrich Wilhelm Joseph. Clara. Traduit de l'allemand par Elizabeth Kessler. Paris : Ed. de l'Herne, Coll. "Bibliothèque de philosophie et d'esthétique", 1984, 168 pp.
- SCHILLER, Friedrich. Les Brigands. Traduit de l'allemand par Raymond Dhaleine. Paris : Aubier-Flammarion, 1968, 375 pp.
- SCHILLER, Friedrich. Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme. Traduites et préfacées par Robert Leroux. Paris : Ed. Aubier-Montaigne, 1943, 360 pp.
- SCHÜRMANN, Reiner. Le principe d'anarchie. Heidegger et la question de l'agir. Paris : Seuil, Coll. "L'ordre philosophique", 1982, 383 pp.
- SOPHOCLE, Théâtre complet. Paris : Garnier-Flammarion, 1964, 371 pp.
- SPENGLER, Oswald. Années décisives. Traduit de l'allemand par Raïa Hadekel-Bogdanovitch. Paris : Ed. Copernic, Coll. "L'or du Rhin", 1980, 246 pp.
- SZONDI, Peter. Poésie et poétique de l'Idéalisme Allemand. Paris : Ed. de Minuit, Coll. "Le sens commun", 1975, 347 pp.

TEBOUL, Jacques. Cours, Hölderlin. Paris : Roman/Seuil, 1979, 220 pp.

TRAKL, Georg. Oeuvres complètes. Traduites de l'allemand par Marc Petit et Jean-Claude Schneider. Paris : Gallimard, Coll. "du Monde Entier", 1978, 362 pp.

WAHL, Jean. L'expérience métaphysique. Paris : Flammarion, Coll. "Nouvelle bibliothèque scientifique", 1964, 234 pp.

Volumes collectifs :

BELAVAL, Yvon (dir.). Histoire de la Philosophie Tome II : De la Renaissance à la révolution kantienne. Paris : Gallimard, Coll. "Bibliothèque de La Pléiade", 1973, 1144 pp.

Les Cahiers de l'Herne Martin Heidegger n°45 (1983), dirigé par Michel Haar.

B. Ouvrages consultés pour la rédaction du travail de recherche :

- ALLEMANN, Beda. Hölderlin et Heidegger. Recherche de la relation entre poésie et pensée. Traduit de l'allemand par François Fédier. Paris : Epiméthée/PUF, 1959, 290 pp.
- ALQUIÉ, Ferdinand. Le désir d'éternité. Paris : Quadrige/PUF, 1983, 156 pp.
- BEAUFRET, Jean. Dialogue avec Heidegger (Tome II : Philosophie moderne). Paris : Ed. de Minuit, Coll. "Arguments", 1977, 227 pp.
- BEAUFRET, Jean. Dialogue avec Heidegger (Tome III : Approche de Heidegger). Paris : Ed. de Minuit, Coll. "Arguments", 1978, 240 pp.
- BEAUFRET, Jean. Dialogue avec Heidegger (Tome IV : Le chemin de Heidegger). Paris : Ed. de Minuit, Coll. "Arguments", 1985, 131 pp.
- BENJAMIN, Walter. Le concept de Critique Esthétique dans le Romantisme Allemand. Paris : Flammarion, Coll. "La Philosophie en effet", 1986, 190 pp.
- BLANCHOT, Maurice. L'espace littéraire. Paris : Idées/Gallimard, 1982, 380 pp.
- CASSIRER, Ernst & HEIDEGGER, Martin. Débat sur le Kantisme et la Philosophie (Davos, mars 1929) et autres textes de 1929-1931. Présenté par Pierre Aubenque, Ed. Beauchesne, 1972, 51 pp.
- COTTEN, Jean-Pierre. Heidegger. Paris : Ecrivains de toujours/Seuil, 1974, 190 pp.
- DEGUY, Michel. Hölderlin s'approche. La Nouvelle Revue Française, 1967, 178, 672-679.
- DILTHEY, Wilhelm. Le Monde de l'Esprit. Paris : Aubier/Montaigne, tome I et II, 1947, 422 pp & 322 pp respectivement.
- FÉDIER, François. Trois attaques contre Heidegger. Critique, 1966, 234, 883-904.
- FÉDIER, François. Heidegger : l'édition complète. Le Débat, 1982, 22, 31-40.
- FICHTE, Johann Gottlieb. Rapport clair comme le jour adressé au grand public sur le caractère propre de la philosophie nouvelle. Archives de Philosophie, volume IV, cahier II, 1926, 97-215.

- FOUCAULT, Michel. Le "non" du père. Critique, 1962, 178, 195-209.
- FRANK, Didier. Heidegger et le problème de l'espace. Paris : Ed. de Minuit, Coll. "Arguments", 1986, 133 pp.
- GADAMER, Hans-Georg. Vérité et Méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique. Paris : Seuil, 1976, 350 pp.
- GADAMER, Hans-Georg. L'art de comprendre. Herméneutique et tradition philosophique. Paris : Aubier, Coll. "Bibliothèque Philosophique", 1982, 295 pp.
- GÉRARD, René. L'Orient et la pensée romantique allemande. Paris : Germanica/Didier, 1963, 279 pp.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich. Principes de la philosophie du droit. Traduit de l'allemand par André Kaan. Paris : Idées/Gallimard, 1972, 380 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Traité des catégories et de la signification chez Duns Scot. Traduit de l'allemand par Florent Gaboriau. Paris : Classiques de la philosophie/Gallimard, 1970, 237 pp.
- HEIDEGGER, Martin & FINK, Eugen. Héraclite. Traduit de l'allemand par Jean Launay et Patrick Levy. Paris : Classiques de la philosophie/Gallimard, 1973, 224 pp.
- HEIDEGGER, Martin. "La phénoménologie de l'esprit" de Hegel. Traduit de l'allemand par Emmanuel Martineau. Paris : Bibliothèque de Philosophie/Gallimard, 1984, 242 pp.
- HEIDEGGER, Martin. Le principe de raison. Traduit de l'allemand par André Préau et préfacé par Jean Beaufret. Paris : TEL/Gallimard, 1983, 272 pp.
- HUSSERL, Edmund. Recherches Logiques (Tome II). Paris : Epiméthée/PUF, 1969, 288 pp.
- JALLET, Gilles. Hölderlin. Paris : Poètes d'aujourd'hui/Seghers, 1985, 218 pp.
- JANICAUD, Dominique. L'apprentissage de la contiguïté. Critique, 1976, 349-350, 664-676.
- JANICAUD, Dominique & MATTÉI, Jean-François. La Métaphysique à la limite. Cinq études sur Heidegger. Paris : Epiméthée/PUF, 1983, 224 pp.
- JOUBE, Pierre Jean. Poèmes de la folie de Hölderlin. Avec la collaboration de Pierre Klossowski, avant-propos de de Bernard Groethuysen. Paris : Gallimard, 1963.

- JÜNGER, Ernst. Le Mur du Temps. Traduit de l'allemand par Henri Thomas. Paris : Idées/Gallimard, 1981, 315 pp.
- JÜNGER, Ernst. Sur les falaises de marbre. Traduit de l'allemand par Henri Thomas. Paris : L'Imaginaire/Gallimard, 1983, 190 pp.
- KELKEL, Arion L. La légende de l'être. Langage et poésie chez Heidegger. Paris : Vrin, 1980, 640 pp.
- LAPLANCHE, Jean. Hölderlin et la question du père. Paris : Quadrige/PUF, 1984, 145 pp.
- LAPORTE, Roger. Quinze variations sur un thème biographique. Paris : textes/Flammarion, 1975, 250 pp.
- MARION, Jean-Luc. L'idole et la distance. Paris : Grasset, Coll. "Figures", 1977, 330 pp.
- MASON, Tim. Banalisation du nazisme? Le Débat, 1982, 21, 151-166.
- MERLEAU-PONTY, Maurice. Le visible et l'invisible. Paris : TEL/Gallimard, 1979, 362 pp.
- RIOUX, Bertrand. L'être et la vérité chez Heidegger et Saint Thomas d'Aquin. Montréal et Paris : PUM/PUF, 1963, 267 pp.
- ROMILLY, Jacqueline de. La Tragédie Grecque. Paris : PUF, 1973, 192 pp.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. Du Contrat social. Paris : UGE/10-18, 1978, 440 pp.
- RUBERCY, Eryck & LE BUHAN, Dominique. Douze questions posées à Jean Beaufret à propos de Martin Heidegger. Paris : Ed. Aubier-Montaigne, Coll. "Philosophie de l'esprit", 1983, 92 pp.
- SCHELLING, Friedrich Wilhelm Joseph. Lettres sur le criticisme et le dogmatisme. Paris : Aubier/Montaigne, 1950, 165 pp.
- SCHELLING, Friedrich Wilhelm Joseph. Oeuvres métaphysiques (1805-1821). Paris : Bibliothèque de Philosophie/Gallimard, 1980, 415 pp.
- SCHILLER, Friedrich. Conducteurs de Peuples. Traduction de William Perrenoud. Suisse : Ed. La Baconnière/Neuchâtel, 1941, 85 pp.
- TAMINIAUX, Jacques. Le regard et l'excédent. La Haye : Phaenomenologica/Martinus Nijhoff, 1977.
- TOCQUEVILLE, Alexis de. L'Ancien Régime et la Révolution. Paris : Gallimard, Coll. "Folio/Histoire", 1985, 384 pp.

WEISS, Peter. Hölderlin. Théâtre, traduit de l'allemand par Philippe Ivernel. Paris : Seuil, 1973, 224 pp.

ZWEIG, Stefan. Le combat avec le démon. Kleist, Hölderlin, Nietzsche. Paris : Ed. Pierre Belfond, 1983, 287 pp.

Divers :

Les Penseurs Grecs avant Socrate, de Thalès de Milet à Prodicos. Traduction, introduction et notes par Jean Voilquin. Paris : Garnier/Flammarion, 1979, 247 pp.

Les Romantiques Allemands. Présentés par Armel Guerne, Paris : Desclée de Brouwer, 1963, 857 pp.

Articles collectifs :

Martin Heidegger. Magazine Littéraire, novembre 1986, 235, 16-56.

Friedrich Hölderlin. La Nouvelle Revue de Paris, mars 1987, 9, 9-165.

INDEX DES NOMS ET LIEUX

ACHILLE : 4, 32, 49, 119.
ADAMAS : 46.
ADORNO (Théodor) : 85.
AGAMEMNON : 49.
AGRIGENTE : 60, 63.
ALLEMAGNE : 27, 28, 33, 37, 48, 52, 66, 77, 87, 88,
96, 104, 106.
ALLEMANDS : 1, 42, 58, 102, 105, 114.
ALPES : 41.
AMÉRIQUE : 52.
ANNALES DE PHÉNOMÉNOLOGIE : 9.
ANTIGONE (tragédie) : 3.
APHRODITE : 52.
APOCALYPSE : 120.
APOLLON : 36, 52.
ATHENAEUM : 37, 57.
ATLAS : 87.
AUSCHWITZ : 104.
AUTENRIETH (Clinique d'_) : 122.

BADE (pays de _) : 5.
BAZ (ancien bourgmestre de Ludwigsburg) : 81.
BEETHOVEN (Ludwig van) : 88.
BELLARMIN : 43, 101.
BERKENSTEIN (Suzette Gontard-_) : 50, 53, 60, 68, 70, 72.
BERLIN : 119, 120.
BERTAUX (Pierre) : 3.
BLANCHOT (Maurice) : 26.
BLANKENSTEIN : 81, 118, 124.
BORDEAUX : 69, 70, 72.
BRENTANO (Bettina) : 3.
BRISEIS : 49.

CONSISTOIRE : 34, 50, 56, 120, 122.
CONZ (Carl Philipp) : 57.
COTTA (C.F.) : 51.

DAVID & GOLIATH : 99.
DENKENDORF (Séminaire de _) : 31.
DIE HÖREN : 57.
DILTHEY (Wilhelm) : 9.
DIOTIMA : 51, 52, 60, 61, 68, 70, 72, 73, 74, 80, 124.

EBEL (Johann Gottfried) : 57, 70, 71.
 ÉGLISE : 34, 35.
 EMPÉDOCLE (héros) : 55, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 74.
 EMPÉDOCLE (tragédie) : 57, 61, 64.
 EROS (dieu de l'amour) : 45.
 ESSAIS (de Hombourg) : 59, 60.
 ETNA : 60, 61, 62, 66, 74.
 EUROPE : 70, 88, 105.

FICHTE (Johann Gottlieb) : 47, 48, 49.
 FRANCE : 34, 69, 70.
 FRANCFORT : 50, 56, 66, 68, 69, 70.
 FRANCONIE : 40.
 FRÉDÉRIC V (Landgrave de Hombourg) : 80, 81, 119, 120, 124.
 FRIBOURG-EN-BRISGAU : 94.
 FURIES : 75.

GADAMER (Hans-Georg) : 22.
 GERMANIE : 4, 34, 43, 76, 77, 79, 80, 95, 102, 104.
 GOETHE (Johann Wolfgang) : 32, 33, 40, 49, 58, 88.
 GOK (Conseiller ; deuxième père de Hölderlin) : 31, 35.
 GONTARD (Suzette) : voir BERKENSTEIN (Suzette).
 GONZENBACH (Anton von) : 69.
 GRÈCE, GREC (S) : 19, 39, 43, 47, 76, 77, 79, 85, 126.
 GROETHUYSEN (Bernard) : 3.

HÄRTLING (Peter) : 3.
 HAUPTWIL : 69.
 HEGEL (Georg Wilhelm Friedrich) : 3, 35, 40, 71.
 HEIDELBERG : 119.
 HEINSE (Johann Jakob Wilhelm) : 57.
 HÉLÈNE D'ARGOS : 52.
 HELLADE, HELLÈNES, HELLÉNISME : 2, 27, 36, 51, 66, 76, 77, 79, 95.
 HÉRACLITE : 2, 98, 107, 116, 124.
 HERSCH (Jeanne) : 27.
 HESPÉRIE : 76, 77, 96, 101, 102, 106.
 HEYN (Johanna; mère de Hölderlin) : 31, 38, 56, 66, 72, 80, 120, 121, 122, 124.
 HITLER (Adolf) : 28, 87, 102, 105, 106.
 HÖLDERLIN (Christiane; Dorothea; Frederika; Heinrike et Karl) : 31.
 HOMBOURG, HOMBOURGEOIS : 56, 57, 59, 60, 68, 81, 118, 120.
 HOMÈRE : 32, 46, 75.
 HUSSERL (Edmund) : 9, 11, 13, 14, 15.
 HYPERION (héros) : 2, 39, 40, 43, 44, 45, 46, 47, 51, 52, 53, 122.
 HYPÉRION (roman) : 3, 43, 51, 52, 56, 57, 58, 61, 66.

IDUNA (Revue) : 57, 58, 59, 66.
IÉNA : 47, 48, 49, 51.
ILIADÉ : 32, 52.
ILION : 32, 52, 75.
 IRIS : 66.
 ITHAQUE : 64.

JASPERS (Karl) : 27.
 JEAN L'Evangéliste : 120.
 JUIFS : 106.
 JUNG (Franz Wilhelm) : 57.
 JÜNGER (Ernst) : 105.
 JUPITER : 28.

KALB (Charlotte von _) : 40, 49.
 KALB (Fritz von _) : 40, 41, 47.
 KALB (famille) : 40, 47.
 KANT (Immanuel) : 6, 13, 37, 115.
 KIRMS (Wilhelmine) : 49.
 KLOPSTOCK : 32.

LAFONTAINE (romancier) : 57.
 LANDAUER (Christian) : 68, 71.
 LAUFFEN : 31.
 LEBRET (Élise) : 36, 37, 38, 41, 42, 43, 47.
 LEIBNIZ (Gottfried Wilhelm) : 109.
 LÉTHER (fleuve de l'oubli) : 50.
 LIGUE DES POÈTES : 35.
 LOYOLA (Ignace de _) : 42.

MAGENAU (Rudolf) : 35.
 MATTHISON (poète) : 57, 71.
 MAULBRONN (Séminaire de _) : 31, 34.
 MEININGEN : 49, 50.
 MÉLITE : 43, 44, 45, 46, 47.
 MEREAU (Sophie) : 57.
 MESSKIRCH : 5.
 MEYER (Daniel Christof) : 70.
 MEYER (peintre) : 48.
 MINERVE : 2.
 MÖLLENDORF, von ; 26.
 MÜNCH (précepteur) : 40.
 MUNIER (Roger) : 110.
 MUSE : 128.

NAST (Louise) : 35, 36.
 NECKAR : 30, 31, 40, 55, 118, 122, 127.
 NESTOR : 32.
 NEEB (professeur) : 57.
 NEUE THALIA : 43, 50, 51, 57.
 NEUFFER (Christian Ludwig) : 35, 36, 43, 50, 71.
 NIETHAMMER (Friedrich) : 71.
 NIETZSCHE (Friedrich) : 25, 88, 90, 115.
 NOTARA : 43.
 NOVALIS (Friedrich Leopold von Hardenberg) : 48.
 NSDAP : voir PARTI National-Socialiste.
 NÜRTINGEN : 31, 49, 72, 75, 80.

OCCIDENT : 2, 76, 77, 88, 96, 105, 106, 107, 112, 120.
 OEDIPE (héros) : 95.
 OEDIPE (tragédie) : 3.
 OLYMPIQUES : 32.
 ORCUS : 75.
 OSSIAN : 32.
 OVIDE : 69.

PARIS : 37.
 PARMÉNIDE : 2.
 PARQUE : 72.
 PARTI NATIONAL-SOCIALISTE : 5, 26, 27, 28, 87, 88, 89.
 PATMOS (île) : 119, 120.
 PATMOS (hymne) : 119, 123.
 PATROCLE : 32.
 PÉLÉE (Père d'Achille) : 119, 120.
 PLATON : 100.

RÉVOLUTION FRANÇAISE : 37.
 RHIN : 29, 104.
 RILKE (Reiner Maria) : 84.
 ROMANTIQUES, ROMANTISME : 3, 48, 76.
 ROME : 33, 69.
 ROYALISTES : 48.
 RUSSIE : 28.

SCARDANELLI : 67, 113, 126, 127, 128, 129.
 SCHELLING (Friedrich Wilhelm Joseph) : 3, 35, 37, 57, 71.
 SCHILLER (Friedrich) : 32, 33, 40, 41, 43, 47, 48, 49, 50, 57.
 SCHLEGEL (les frères) : 48.
 SCHLEGEL (August Wilhelm) : 57.
 SCHLEGEL (Friedrich) : 37, 57.
 SCHUBART (poète) : 52, 82.
 SECKENDORF (Leo von_) : 81.

SILESIUS (Angelus) : 44.
 SINCLAIR (Isaak von _): 48, 56, 71, 80, 81, 118, 119,
 120, 124.
 SOPHOCLE : 3, 28, 32.
 SPARTE : 33.
 STEINKOPF (J.F.) : 57, 58.
 STUTTGART : 57, 68, 69, 72, 81.
 SUISSE : 69.

TEBOUL (Jacques) : 3.
THALIA-FRAGMENT : 41, 47, 51.
THEMIS : 123.
 THURGOVIE : 69.
 TITANS : 30.
 TODTNAUBERG : 6, 106, 110.
 TRAKL (Georg) : 8, 9, 54, 116.
 TROYENS : 120.
 TÜBINGEN : 30, 38, 39, 41, 118, 122, 123, 127.
TÜBINGER-DENKSCHRIFT : 101.
TÜBINGER-STIFT : 29, 34, 35, 36, 37, 40.

ULYSSE : 32, 64.
 UNIVERSITÉ DE FRIBOURG : 20, 25, 26, 27, 86, 87, 89, 102,
 104, 113.
 UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG : 119.
 UNIVERSITÉ DE TÜBINGEN : voir TÜBINGER-STIFT.
 UNIVERSITÉ D'IEÏNA : 57.

VAN GOGH (Vincent) : 23.

WAGNER (Richard) : 88.
 WAGNER (vitrier) : 56.
 WALTERSHAUSEN : 40, 41, 47, 49.
 WEIMAR : 40.
 WEIZSACKER (Carl Friedrich von _): 5.
 WURTEMBERG (Palais du _): 3, 82.

ZARATHOUSTRA : 115.
 ZEUS : 30, 112.
 ZIMMER (famille) : 118, 123.
 ZIMMER (Lotte) : 40, 55, 68, 118.
 ZIMMER (menuisier) : 118, 122, 124.